

# Le Samedi <sup>10¢</sup>

MAGAZINE ILLUSTRÉ - LITTÉRAIRE - HUMORISTIQUE - MUSICAL



*Philippe Lefebvre*



# McClary's Bonny Blue

## LA NOUVELLE BATTERIE DE CUISINE

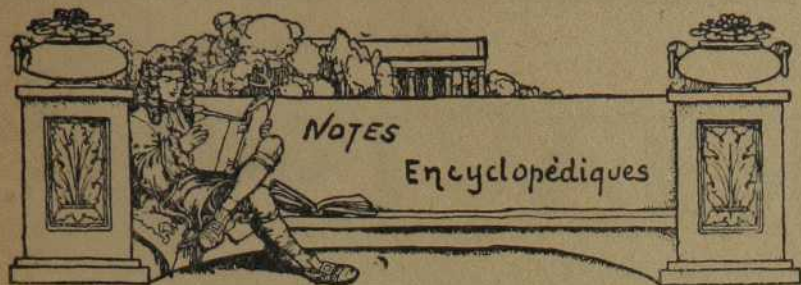
UN "shower" de BONNY BLUE à la fiancée — de ce brillant et ravissant Bonny Blue — n'est-ce pas là le moyen le plus délicat et le plus original de lui exprimer vos souhaits de bonheur? Ou, comme cadeau de nocces, qu'est-ce qui peut plaire davantage qu'une batterie complète de ces jolis ustensiles de cuisine? Sa tendre et pure beauté, son utilité, font du Bonny Blue un cadeau si attrayant que la jeune mariée en sera aussi fière que de la vieille argenterie et de la précieuse porcelaine.

Bonny Blue double le plaisir des exquises dînettes "en tête à tête". Cette batterie est durable et finie en porcelaine polie et dure — rappelant chaque jour le souvenir et la charmante attention du donateur.

*Comme cadeau de nocces  
ou pour le "shower"*

# McClary's

London      Toronto      Montreal      Winnipeg      Vancouver  
St. John, N.B.      Hamilton      Calgary      Saskatoon      Edmonton



Nous importons des Etats-Unis du fer et des produits du fer pour une valeur de 150 à 175 millions de dollars par année.

\* \* \*

Le Gouvernement a perçu, l'an dernier, sous forme de timbres apposés sur les chèques, \$9,321,890.82.

\* \* \*

La population de la Finlande est d'environ 3,335,000 habitants.

\* \* \*

Les Pays-Bas et ses colonies ont une population de 51,780,000 habitants.

\* \* \*

Le service du recensement à Ottawa ne compte que 364 employés.

\* \* \*

Il se dépensera 16 millions de dollars dans les dix prochaines années pour le dragage du Saint-Laurent.

\* \* \*

Entre Montréal et Sorel le chenal du Saint-Laurent a une profondeur de trente-cinq pieds sur une longueur de quarante-cinq milles.

\* \* \*

Le chantier maritime de Sorel a reçu du Gouvernement une subvention de \$154,000.

\* \* \*

Chaque habitant du Canada contribue pour \$1.46 à la défense nationale du pays. L'anglais, lui, y va de \$23.04.

\* \* \*

On compte 110,120 le nombre des cadets au Canada organisés dans 65 unités.

\* \* \*

Il reste encore à distribuer 2,809 étoiles de 1914-15, 91,013 médailles de guerre britanniques, 54,255 médailles de la victoire, 1,129 médailles commémoratives, 5,886 plaques commémoratives et 5,608 listons commémoratifs aux anciens soldats canadiens de la Grande Guerre.

\* \* \*

L'an dernier il a été délivré à Ottawa 25,000 passeports et 6,500 renouvellement de passeports.

\* \* \*

Le mot Algonquin signifie *plus rouge*.

\* \* \*

Les algonquins appelaient autrefois l'Acadie *Abanki*.

\* \* \*

Le beurre valait six sous la livre à Montréal en 1700.

\* \* \*

Varsovie, capitale de la Pologne, a une population de 931,176 habitants.

En 1675 le gouverneur Frontenac recevait trois mille francs comme gouverneur.

\* \* \*

La Pologne était autrefois le plus vaste Etat de l'Europe. Elle s'étendait de la mer Baltique à la Mer Noire, et des confins de la Moscovie jusqu'aux limites de la Bohême

\* \* \*

On trouve 300,000 polonais dans la ville de Chicago et 100,000 à Buffalo.

\* \* \*

La science de l'égyptologie a été créée par Champollion.

\* \* \*

La superficie du Yukon est d'environ 200,000 milles carrés

\* \* \*

La basilique de Québec est plus de deux fois centenaire.

\* \* \*

On trouve 2,500,000 habitants dans l'Ile d'Haiti.

\* \* \*

L'Ile Manhattan sur laquelle est construit New-York a été acheté 60 florins aux sauvages Mohicans en 1626.

\* \* \*

On compte 70,000 catholiques au Japon.

\* \* \*

La Chine possède 1,002 prêtres chinois catholiques et 2,056,338 fidèles.

\* \* \*

On a constaté au Japon dans les treize dernières années du XIXe siècle plus de 18,000 tremblements de terre.

\* \* \*

Le Japon est composé de 3,800 îles.

\* \* \*

Le Japon compte plus de 180 compagnies de navigation.

\* \* \*

En 1920 le Canada a importé 15,902,632 tonnes de houille bitumineuse et 4,912,965 tonnes d'antracite.

\* \* \*

La baie de Restigouche fut découverte par Jacques Cartier le 10 juillet 1534.

\* \* \*

Monsieur de Monts, le premier gouverneur de l'Acadie, était un calviniste.

\* \* \*

Prince Rupert ne tient son nom que depuis 1906.

\* \* \*

La ville de Halifax fut fondée en 1749 aux frais du gouvernement anglais.



## Une cuisine dont vous pouvez être fière

Depuis plus d'une génération les Poêles à Huile Perfection ont développé l'orgueil culinaire chez les femmes. Les merveilleux résultats de leur cuisson et leur sûreté d'opération sont connus dans des millions de familles.

Maintenant, avec l'avènement du Poêle Perfection moderne — le dernier mot du progrès en fait de poêles à huile — se trouvent réalisées ces améliorations qui apportent aux résidences des banlieues et de la campagne, toutes les commodités des cuisines de la ville.

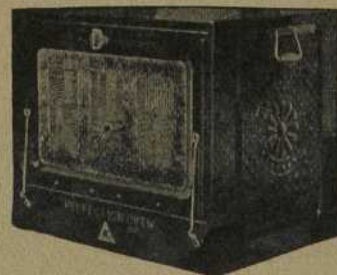
Des brûleurs inventés récemment donnant la rapidité de cuisson du gaz, des modèles améliorés qui allègent l'ouvrage et abrègent les heures de cuisine — ces avantages ont placé les poêles à huile Perfection côte à côte avec les meilleurs poêles à gaz qui soient.

Passez quelques minutes chez votre fournisseur aujourd'hui. Il vous démontrera d'une façon convaincante la simplicité d'opération et le service rapide des Poêles Perfection.

PERFECTION STOVE COMPANY, LIMITED  
SARNIA, ONT.

Montréal, Qué. Winnipeg, Man.

# Poêles à Huile et Fourneaux PERFECTION



Pour obtenir de meilleurs résultats servez-vous des Fourneaux Perfection sur les Poêles Perfection. Modèles, grandeurs et prix variés.

# LE SUPERTWIST

EST A L'ARRIERE DU  
PARCOURS DES

**GOOD**  **YEAR**

FABRIQUE AU CANADA

Le parcours toujours croissant reçu par ceux qui font usage des pneus à cordes de Goodyear—ballons et autres dimensions—est dû en grande partie aux étonnantes qualités du nouveau et exclusif tissu de cordes de Goodyear, le SUPERTWIST.

Le Supertwist n'est qu'une des nombreuses découvertes de Goodyear dans la construction des pneus. Il est une autre preuve de l'importance d'un contact universel dans l'industrie du pneu—contact qui résulte en de plus fréquentes opportunités pour l'amélioration des pneus, en expérience plus étendue et en plus bas coûts. Les filatures de Goodyear où on découvre le Supertwist sont le résultat des ventes universelles de Goodyear.

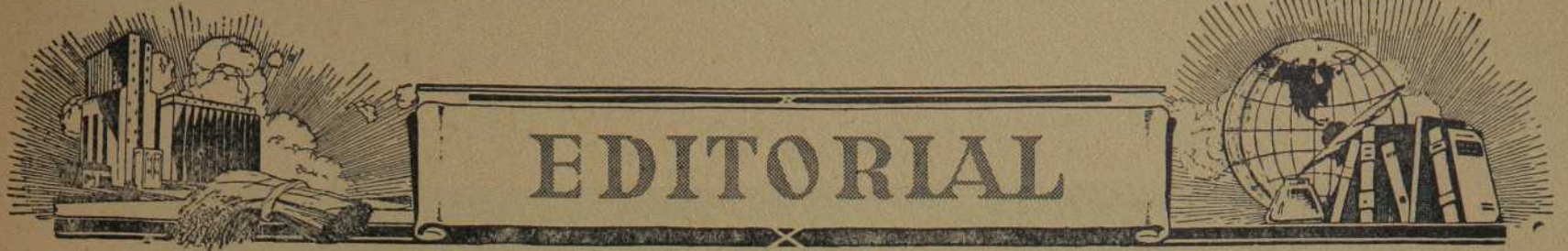
La vertu prédominante du Supertwist est son élasticité qui surpasse celle de tout autre tissu de cordes, pouvant supporter plus de châtiments sans faiblir ou se rompre. Développé spécialement pour les ballons Goodyear, le Supertwist est maintenant employé dans tous les pneus à cordes de Goodyear—et seulement que dans les Goodyear.

Le Vendeur Choisi de Goodyear a un assortiment de pneus construits avec le Supertwist.

*Goodyear signifie Longue Durée*

**GOOD**  **YEAR**

FABRIQUE AU CANADA



## LA FÊTE NATIONALE

**D**ANS la vie des peuples comme dans celle des individus il faut certaines dates, point de repère qui en jalonnent le cours; dates auxquelles on jette un regard en arrière sur le chemin parcouru et où l'on fait provision d'énergie et de confiance pour les travaux du lendemain.

Les premiers défricheurs du sol canadien ont taillé de la rude besogne au milieu de difficultés qui pouvaient parfois sembler insurmontables; ils ont eu à lutter contre les éléments, contre l'hostilité de tribus farouches, contre les mystérieux dangers de la forêt profonde, et aussi contre un vainqueur à qui, plus tard, une double et magnifique leçon devait être donnée: celle de la fidélité au nouveau drapeau et celle de la prodigieuse fécondité d'une race qui a su préserver du naufrage ses institutions, sa langue et ses lois.

D'une race qui a transformé les quelques milliers de pionniers du début en un peuple de plusieurs millions d'âmes, lequel peuple sera demain une des premières nations du monde; d'une race enfin qui, en trois siècles seulement, a parcouru les étapes qui ont demandé deux mille ans aux autres.

C'est là un fait unique dans l'histoire, l'épopée de la conquête d'un monde et de la formation d'un peuple, prestigieux déploiement de l'activité et de l'énergie humaines qui mérite bien sa date de célébration au tableau de rappel des grands événements.

Dans chaque pays, un jour est consacré chaque année à l'affirmation de la place occupée par ce pays dans la famille — plus ou moins unie — des peuples terrestres; que ce jour évoque, comme en France, la conquête d'un tas de pierres qu'il aurait été, soit dit en passant, préférable de conserver pour en faire un splendide musée au lieu de le démolir bêtement; qu'il célèbre, ailleurs, la naissance d'un souverain ou quelque autre "incident passager", c'est affaire à ces pays car il faut bien se contenter de ce qu'on a et ce n'est que très exceptionnellement qu'il est possible d'inscrire dans les annales d'un peuple une date symbolisant la naissance de ce peuple lui-même et tout entier.

C'est ce qu'avait bien compris, il y aura bientôt un siècle déjà, Ludger Duvernay quand il réunit une

soixantaine de convives partisans des libertés constitutionnelles, dans un banquet en l'honneur de St. Jean-Baptiste qui vint, il y a dix-huit siècles préparer la voie de la réforme morale. La date de naissance de ce missionnaire des anciens temps comme date de la Fête Nationale à établir a été un heureux choix, car il y a une étrange similitude, d'homme isolé à peuple entier, entre le Précurseur qui annonça l'ère nouvelle et le pays qui annonce, comme lui des temps nouveaux en faisant surgir de quelques éléments du passé une race entière, pleine d'une vie nouvelle, qui se souvient de ses origines mais qui a le très légitime désir de conserver son individualité et la ferme volonté de la faire respecter.

*Nos institutions, notre langue et nos lois*, fière devise qui rappelle un glorieux héritage et résume tout un programme pour l'avenir, revendication qui est une proclamation et qui a donné au monde cet étonnant spectacle d'une poignée de braves gens dont la descendance s'épanouit, entre deux océans, sur l'un des plus vastes continents de la terre.

Depuis le banquet donné le 24 juin 1834 par Duvernay dans le jardin de l'avocat McDonnell, la St. Jean-Baptiste a été fêtée en de multiples endroits, de Saint-Eustache jusqu'à St-Ours, Boucherville et autres lieux. En 1842, Québec organise un splendide défilé ce jour-là puis, l'année suivante, c'est Montréal qui reprend la tradition et la conserve. De tous côtés ce bel exemple est suivi, jusqu'aux Etats-Unis et chaque année ajoute encore à son éclat.

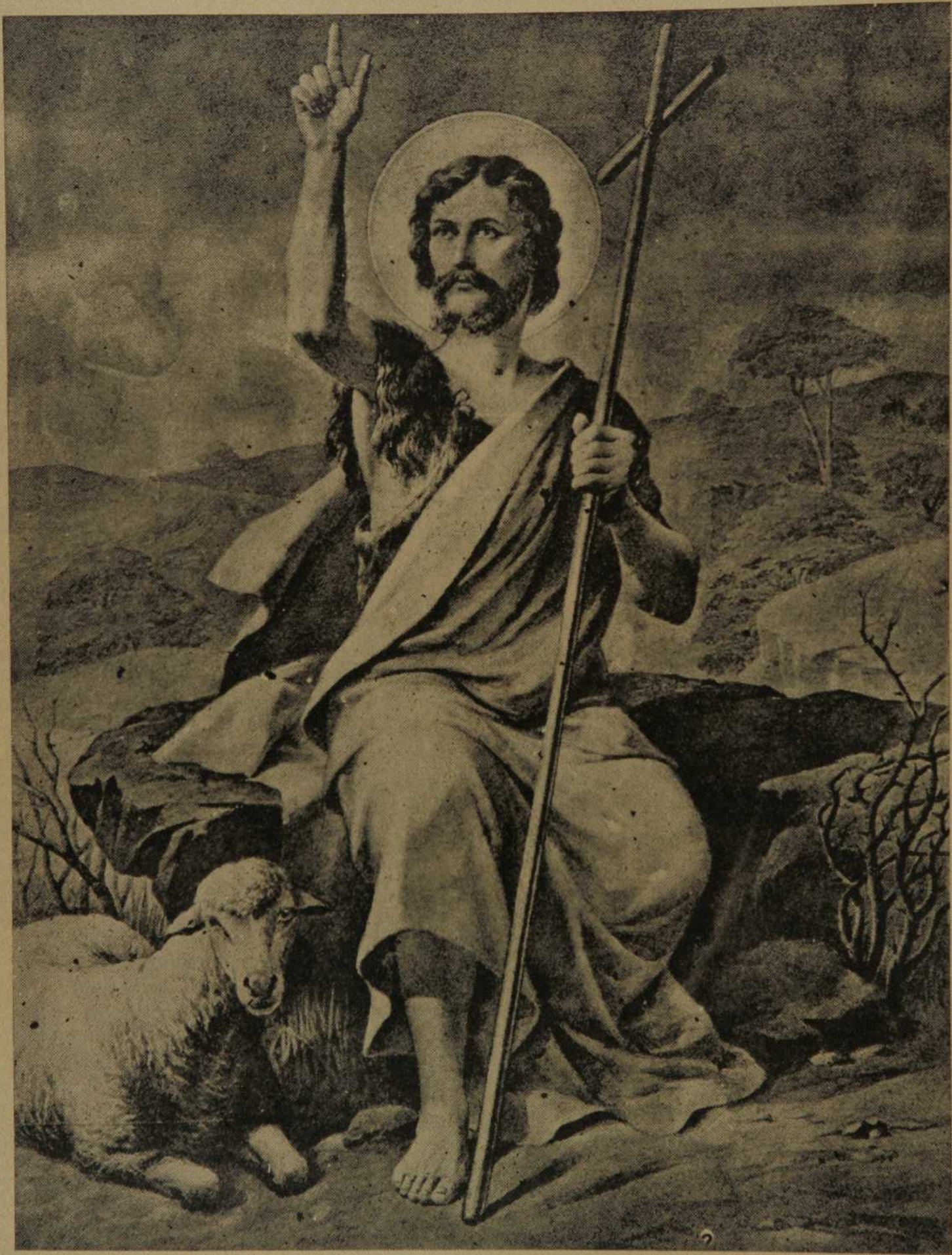
Chars allégoriques, fanfares, feux de joie, délégations des divers corps de métiers, tout cela constitue une démonstration patriotique dont l'enthousiasme a fait regretter à nos compatriotes d'origine anglaise que la Fête de la Confédération n'ait pas été fixée au 24 juin.

Ne le regrettons pourtant pas nous-mêmes; la St. Jean-Baptiste y eût peut-être légèrement gagné en ampleur mais elle y eût certainement beaucoup perdu en signification. Elle est l'affirmation d'une race et non point la manifestation d'un mélange de races; son drapeau ne se plante pas sur la tour de Babel.

C'est le jour de Fête Nationale dans toute l'expression fondamentale du mot, c'est-à-dire un tribut de reconnaissance aux vaillants de jadis qui ont fait la conquête du sol et le rappel aux générations présentes de cette trilogie avant-courrière de la grandeur de demain: *Nos institutions, notre langue et nos lois*.

FERNAND DE VERNEUIL





SAINT-JEAN-BAPTISTE

LA VEUVE de Paolo Saverini habitait seule avec son fils une petite maison pauvre sur les remparts de Bonifacio.

Elle vivait là seule avec son fils Antoine et leur chienne *Sémillante*, grande bête maigre, aux poils longs et rudes, de la race des gardeurs de troupeaux. Elle servait au jeune homme pour la chasse.

Un soir, après une dispute, Antoine Saverini fut tué traîtreusement, d'un coup de couteau, par Nicolas Ravolati, qui, la nuit même, gagna la Sardaigne.

Quand la vieille mère reçut le corps de son enfant, que des passants lui rapportèrent, elle ne pleura pas, mais elle demeura longtemps immobile à le regarder; puis, étendant sa main ridée sur le cadavre, elle lui promit la vendetta. Elle ne voulut point qu'on restât avec elle, et elle s'enferma auprès du corps avec la chienne, qui hurlait. Elle hurlait, cette bête, d'une façon continue, debout au pied du lit, la tête tendue vers son maître, et la queue serrée entre les pattes. Elle ne bougeait pas plus que la mère, qui, penchée maintenant sur le corps, l'œil fixe, pleurait de grosses larmes muettes en le contemplant.

Le jeune homme, sur le dos, vêtu de sa veste de gros drap, trouée et déchirée à la poitrine, semblait dormir; mais il avait du sang partout; sur la chemise arrachée pour les premiers soins; sur son gilet, sur sa culotte, sur la face, sur les mains. Des caillots de sang s'étaient figés dans la barbe et dans les cheveux.

La vieille mère se mit à lui parler. Au bruit de cette voix, la chienne se tut.

— Va, va, tu seras vengé, mon petit, mon garçon, mon pauvre enfant. Dors, dors, tu seras vengé, entends-tu? C'est ta mère qui le promet. Et elle tient toujours sa parole, la mère, tu le sais bien.

Et, lentement, elle se pencha vers lui, collant ses lèvres froides sur les lèvres mortes.

Antoine Saverini fut enterré le lendemain, et bientôt on ne parla plus de lui dans Bonifacio.

Il n'avait laissé ni frère, ni proches cousins. Aucun homme n'était là pour poursuivre la vendetta. Seule, la mère y pensait, la vieille.

De l'autre côté du détroit, elle voyait du matin au soir un point blanc sur la côte. C'est un petit village sarde, Longosardo, où se réfugient les bandits corses traqués de trop près. Ils peuplent presque seuls ce hameau, en face des côtes de leur patrie, et ils attendent là le moment de revenir, de retourner au maquis. C'est dans ce village, elle le savait, que s'était réfugié Nicolas Ravolati.

Toute seule, tout le long du jour, assise à sa fenêtre, elle regardait là-bas en songeant à la vengeance. Comment ferait-elle sans personne, infirme, si près de la mort? Mais elle avait promis,

NOUVELLE DRAMATIQUE

# UNE VENDETTA

PAR GUY DE MAUPASSANT

elle avait juré sur le cadavre. Elle ne pouvait oublier, elle ne pouvait attendre.

Que ferait-elle? Elle ne dormait plus la nuit; elle n'avait plus ni repos ni apaisement; elle cherchait, obstinée. La chienne, à ses pieds, sommeillait, et, parfois, levant la tête, hurlait au loin. Depuis que son maître n'était plus là elle hurlait souvent ainsi, comme si elle l'eût appelé, comme si son âme de bête, inconsolable, eût aussi gardé le souvenir que rien n'efface.

La vieille ne lui donna encore rien à manger. La bête, devenue furieuse, aboyait d'une voix rauque. La nuit encore se passa.

Alors, au jour levé, la mère Saverini alla chez le voisin, prier qu'on lui donnât deux bottes de paille. Elle prit de vieilles hardes qu'avait portées autrefois son mari, et les bourra de fourrage pour simuler un corps humain.

Ayant piqué un bâton dans le sol, devant la niche de *Sémillante*, elle noua dessus ce mannequin, qui semblait ainsi



*Elle voyait du matin au soir un point blanc sur la côte.*

Or, une nuit, comme *Sémillante* se remettait à gémir, la mère, tout à coup, eut une idée, une idée de sauvage vindicatif et féroce. Elle la médita jusqu'au matin; puis, levée dès les approches du jour, elle se rendit à l'église. Elle pria, prosternée sur le pavé, abattue devant Dieu, le suppliant de l'aider, de la soutenir, de donner à son pauvre corps usé la force qu'il lui fallait pour venger le fils.

Puis elle rentra. Elle avait dans sa cour un ancien baril défoncé, qui recueillait l'eau des gouttières; elle le renversa, le vida, l'assujettit contre le sol avec des pieux et des pierres; puis elle enchaîna *Sémillante* à cette niche, et elle rentra.

Elle marchait maintenant, sans repos, dans sa chambre, l'œil toujours sur la côte de Sardaigne. Il était là-bas, l'assassin.

La chienne tout le jour et toute la nuit hurla. La vieille, au matin, lui porta de l'eau dans une jatte; mais rien de plus; pas de soupe, pas de pain.

La journée encore s'écoula. *Sémillante*, exténuée, dormait. Le lendemain, elle avait les yeux luisants, le poil hérissé, et elle tirait éperdument sur sa chaîne.

se tenir debout. Puis elle figura la tête au moyen d'un paquet de vieux linge.

La chienne, surprise, regardait cet homme de paille, et se taisait, bien que dévorée de faim.

Alors, la vieille alla acheter chez le charcutier un long morceau de boudin noir. Rentrée chez elle, elle alluma un feu de bois dans sa cour, auprès de la niche, et fit griller son boudin. *Sémillante*, affolée, bondissait, écumait, les yeux fixés sur le gril, dont le fumet lui entraît au ventre.

Puis la mère fit de ce boudin fumant une cravate à l'homme de paille. Elle la lui ficela longtemps autour du cou, comme pour la lui entrer dedans. Quand ce fut fini, elle détacha la chienne.

D'un saut formidable, la bête atteignit la gorge du mannequin, et, les pattes sur les épaules, se mit à la déchirer. Elle retombait, un morceau de sa proie à la gueule, et rebondissait, acharnée. Elle enlevait le visage par grands coups de dents, mettait en lambeaux le corps entier.

La vieille immobile et muette regardait, l'œil allumé. Puis elle renchaîna sa bête, la fit encore jeûner deux

jours et recommença cet étrange exercice.

Pendant trois mois, elle l'habitua à cette sorte de lutte, à ce repas conquis à coups de crocs. Elle ne l'enchaînait plus maintenant, mais elle la lançait d'un geste sur le mannequin.

Elle lui avait appris à le déchirer, à le dévorer, sans même qu'aucune nourriture fût cachée en sa gorge. Elle lui donnait ensuite comme récompense, le boudin grillé pour elle.

Dès qu'elle apercevait l'homme, *Sémillante* frémissait, puis tournait les yeux vers sa maîtresse, qui lui criait: "Va!" d'une voix sifflante, en levant le doigt.

Quand elle jugea le temps venu, la mère Saverini, ayant revêtu des habits de mâle, semblable à un vieux pauvre déguenillé, elle fit marché avec un pêcheur sarde, qui la conduisit, accompagnée de sa chienne, de l'autre côté du détroit.

Elle avait, dans un sac de toile, un grand morceau de boudin. *Sémillante* jeûnait depuis deux jours. La vieille femme, à tout moment, lui faisait sentir la nourriture odorante, et l'excitait.

Elles entrèrent dans Longosardo. La Corse allait en boitillant. Elle se présenta chez un boulanger et demanda la demeure de Nicolas Ravolati. Il avait repris son ancien métier de menuisier. Il travaillait seul au fond de sa boutique.

La vieille poussa la porte et l'appela:

— Hé! Nicolas!

Il se tourna; alors, lâchant sa chienne, elle cria:

— Va, va, dévore, dévore!

L'animal, affolé, s'élança, saisit la gorge. L'homme étendit le bras, l'étreignit, roula par terre. Pendant quelques secondes, il se tordit, battant le sol de ses pieds; puis il demeura immobile, pendant que *Sémillante* lui fouillait le cou, qu'elle arrachait par lambeaux. Deux voisins, assis sur leur porte, se rappelèrent parfaitement avoir vu sortir un vieux pauvre avec un chien noir efflanqué qui mangeait, tout en marchant, quelque chose de brun que lui donnait son maître.

La vieille, le soir, était rentrée chez elle. Elle dormit bien cette nuit-là.

GUY DE MAUPASSANT

— o —

## LES SERVANTES

Madame.—Je crois que votre nouvelle servante est parente avec notre ancienne.

Monsieur.—Qu'est-ce qui te fait croire cela.

Madame.—Le policeman du coin, qui est dans sa cuisine, est aussi son cousin à elle tout comme il était le cousin de notre ancienne.

# LE MODERNE PROBLEME DE LA VIE A DEUX

PAR  
L. R.



*NOTE.—Nous inaugurons, dans ce numéro, une nouvelle série d'articles d'un genre spécial. Ces articles traiteront des grandes questions humaines et pénétreront dans le domaine toujours mystérieux de la science et cela dans un style clair, débarrassé des termes techniques, par conséquent à la portée de tous.*

*Choses du coeur et choses du cerveau, tel est le champ d'action où nous promènerons le lecteur en tâchant de lui rendre ces incursions agréables, c'est-à-dire intéressantes et instructives en même temps.* L. R.

**S**UIS-JE venu, ici-bas, trop tôt dans un monde trop jeune ou trop tard dans un monde trop vieux? C'est ce que je me suis demandé maintes fois en cherchant vainement autour de moi, parmi les humains, ce qui paraît n'exister qu'en musique, c'est-à-dire l'accord parfait. Le temps de cet accord et du bonheur qui en découle est peut-être passé, peut-être est-il au contraire encore dans les lointains profon-

deurs du temps, lendemains si éloignés que notre planète sera morte avant d'avoir pu les atteindre...

A n'envisager la question que dans un cycle très restreint, depuis quelques dizaines d'années seulement, on peut constater que des progrès immenses ont été accomplis sur terre, la vie est complètement différente de celle qu'ont connue nos grands-parents mais avons-nous fait pour cela un pas en avant

dans la voie du bonheur?

Il serait téméraire de l'affirmer.

Avons-nous, plutôt, fait un pas en arrière? Peut-être, car nos besoins sont devenus plus grands, nos aspirations plus vastes, notre désir de jouir de la vie plus impérieux et nous oublions, dans tout cela, la question sincèrement sentimentale qui a pourtant bien son importance car c'est elle seule qui met un peu de soleil dans la vie.

Considérons, par exemple, les mariages d'aujourd'hui. Sans être pessimiste, on peut dire que la proportion est bien minime, des unions où le coeur seul a présidé et qui ont de sérieuses chances d'éviter les nombreux écueils dont est semée la vie moderne.

Autrefois, on se mariait parce que l'on s'aimait; aujourd'hui, c'est parce qu'on se plaît; le coeur parle rarement, les sens presque toujours et l'on confond facilement une attirance superficielle avec une affection profonde. On recherche la beauté sans penser qu'elle est passagère et fragile, l'esprit, sans réfléchir qu'on risque de se trouver dans un état d'infériorité qui entraîne-

ra toujours un peu de mépris de la part de la femme, la fortune, sans croire qu'elle peut manquer brusquement un jour mais la part du coeur est réduite à zéro ou à peu près et l'on s'étonne ensuite du peu de durée et de solidité des unions ainsi contractées.

Ceux qui se marient dans ces conditions sont peut-être de bonne foi s'ils croient aimer leur femme mais en réalité, ils sont dans la plus complète erreur: ils n'aiment simplement que le confort ou la satisfaction d'amour-propre qu'elle leur procure mais leur illusion s'évanouit vite et c'est sans doute en pensant à ceux-là que Sophie Arnould a écrit: *L'amour est l'épisode agréable de la vie et le mariage est l'éteignoir de l'amour.*

Et puis, aujourd'hui, il y a un esprit d'indépendance inconnu autrefois, et cela aussi bien du côté de l'homme que de la femme. C'est en vain qu'une bonne vieille maman s'efforcera de mettre un peu de plomb dans la cervelle de sa fille en lui disant: "Sois un peu plus patiente vis-à-vis de ton mari, j'ai dû moi-même bien souvent faire des concessions à ton père et les choses n'en ont été que mieux par la suite."

— Sans doute, maman, répond la fille, mais les choses ne sont plus aujourd'hui comme de ton temps, les femmes ont droit à leur liberté et puisque mon mari ne veut pas m'en accorder suffisamment, il n'y a qu'un moyen: la séparation..."

Voilà une des grandes raisons qui font aller de travers tant de ménages: le désir de la liberté, c'est-à-dire la possibilité de tailler, rogner, penser... et dépenser à tort et à travers sans s'occuper des conséquences.

Sans doute, la femme ne doit pas être esclave, pas plus que l'homme, d'ailleurs, mais sans le guide de la raison cette liberté a tôt fait de dégénérer en abus et sans le régime des concessions mutuelles, la vie commune devient vite intolérable et c'est un naufrage de plus sur la mer matrimoniale.

On oublie trop facilement, de part et d'autre, que nul n'est parfait ici-bas et l'on fait volontiers une montagne de ce qui n'est au début qu'un grain de sable.

Ecoutez les plaintes de madame:

Il ne me fait jamais un compliment à propos de mes toilettes;

Il dépense trop d'argent et ne m'en laisse pas assez;

Il est gourmand;

Il remarque un peu trop les autres femmes;

Il est jaloux si je fais attention à un autre homme;

Le déjeuner n'est jamais à son goût, sans doute parce qu'il est mal réveillé;

Il ne m'emmène jamais en soirée;

Il ne me parle jamais de ses affaires;

(Ou bien) Il me parle toujours de ses affaires, comme c'est intéressant;

Il se fâche si je lui fais la moindre remarque;

Il a de la parenté qui est impossible.

Ce ne sont là que quelques modestes échantillons que je puise dans le lot des griefs féminins mais du côté masculin la récolte n'est pas moins riche. En voulez-vous une gerbe?

Elle se néglige et laisse la maison aller tout à l'envers;

Elle dépense trop d'argent;

Elle fait de l'oeil à mes amis;

(Ou bien) Elle ne peut pas sentir mes amis;

Le Steak de mes déjeuners ressemble à de la semelle de chaussure, ça ne rate jamais une seule fois;

Elle n'a que de l'indifférence pour mon travail;

Elle chicane à propos de rien;

Elle est jalouse comme une tigresse, je n'ai aucune liberté;

Elle me fait toujours remarquer que les autres femmes sont mieux habillées qu'elle;

Elle crie au martyr si je lui fais la moindre observation;

Elle a une mère... qui est ma belle-mère... ah, je n'en dis pas plus long...

Et monsieur peut, naturellement, chanter pendant des heures sur ce ton-là.

Quand l'exposé de ces multiples réclamations a lieu dans l'intimité, c'est un duel qui commence et qui se termine rarement comme ceux de la politique en certains pays où l'on échange infailliblement deux balles sans résultat; on sait comment ça commence et l'on ignore comment ça finira. Trop souvent ça se termine en Cour.

C'est du reste passé dans les moeurs chez nos voisins où il n'y a pas plus d'un divorce sur sept mariages d'après les statistiques.

Un humoriste a dit que, de toutes les folies que l'homme est appelé à faire, le mariage est du moins la seule qu'il ne peut pas recommencer tous les jours. Cet humoriste a dû vivre au temps du père Adam car, à notre époque, il y en a qui rééditent cette folie à de nombreux exemplaires.

Chose qui est elle-même nullement exemplaire...

Ce qui empoisonne aussi pas mal de mariages modernes, c'est la question de l'éternel "triangle". L'AUTRE FEMME... A tort ou à raison, madame classe trop fréquemment la fidélité de son mari dans la liste des choses que nul être au monde n'a jamais vues. Ah, sans doute, je n'ai pas la prétention de dire que tous les hommes sont de petits agneaux bien sages et il y en a certes, dans la quantité, qui ne valent pas cher; ceux-là, n'en parlons pas pour le moment. Les autres, ma foi, sont des hommes tout simplement et, comme tels, ont droit à une certaine dose d'indulgence.

Raisonnons d'ailleurs un peu, jolies mesdames. Vous êtes naturellement co-

quettes et je ne vous en fais pas un reproche car cela vous va très bien, mais êtes-vous coquettes simplement pour vous-mêmes? Soyez franches, un peu pour vous certes, mais BEAUCOUP pour les autres et ces AUTRES-là sont les hommes...

Sans doute vous n'aimeriez pas que tous les hommes que vous rencontrez en ville vous disent que vous êtes belle mais vous aimez bien qu'ils le pensent et que leurs regards traduisent leur pensée. Or, voici ces pauvres hommes dans une fâcheuse position; vous les traiterez *in petto* d'impolis s'ils ne font pas attention à vous mais vous chicanerez votre mari s'il a la politesse de remarquer une autre femme.

Ne dites pas que ce n'est pas vrai, car je le répète, un peu de coquetterie sans abus peut se classer pour vous au nombre des vertus. C'est d'ailleurs inné, instinctif dans le coeur de la femme et ce qui le prouve bien, c'est cette petite confidence amusante que l'une d'elles me faisait récemment: "Ne croyez pas que c'est par manque d'agilité qu'une jeune fille refuse parfois d'enjamber une clôture, ce n'est pas non plus la crainte de montrer ses jambes mais c'est alors tout simplement qu'elle a un trou à son bas..."

Mais, me voici loin de l'éternel triangle. Je disais donc que le soupçon, fondé ou non, de l'infidélité maritale est la cause de nombreuses discordes. A envisager la question sérieusement et à vous parler franchement, mesdames, je vous dirai qu'en un tel cas la femme doit souvent faire son *meâ culpâ*. Avec les admirables ressources qu'elle possède, sa finesse native, et aussi son coeur naturellement, une femme doit toujours

être capable de serrer le frein à l'humeur plus ou moins vagabonde de son mari.

Ou alors elle n'est pas femme.

L'amour est comme toute autre chose au monde, sujet à la concurrence; celle qui se laisse voler, non pas l'affection de son mari mais quelques-unes seulement de ses pensées n'a certainement pas fait tout le nécessaire pour garder cela à elle seule.

Volontairement ou inconsciemment.

Un homme qui rentre le soir chez lui, harassé par le travail manuel ou intellectuel de la journée, a besoin de réconfort physique et moral; il a la responsabilité de son foyer et le souci du lendemain, deux choses qui lui ont donné le courage d'endurer la fatigue et la patience de supporter les mille petites vilénies dont est parsemée la vie. Il espère se *retremper* chez lui mais s'il y est dédaigné ou simplement incompris, il y a mille chances contre une pour qu'un beau jour il aille chercher ailleurs la sollicitude affectueuse qu'on ne lui accorde point chez lui.

C'est avec raison sans doute qu'on l'en blâmera mais la faute ne doit pas retomber entièrement sur lui.

Je serais même — oh! ne vous récriez pas, mesdames — presque tenté de l'absoudre car une femme qui tient absolument à garder l'affection d'un homme ne se laissera jamais supplanter par une rivale.

Elle les vaincra toutes si elle veut résolument défendre son bien et, à plus forte raison, dominera-t-elle l'homme qui n'est que l'enjeu de la partie... et qui n'est qu'un homme par-dessus le marché.

L. R.

## Choses Drôlatiques

### L'HABITUDE

Le mari.—Il doit être temps de se lever.

Madame.—Qu'est-ce qui te fait croire cela?

Le mari.—Bébé vient de s'endormir.

### AU MOT PRIS

Madame.—Je ne puis aller au bal, je n'ai pratiquement rien à me mettre sur le dos.

Monsieur.—Et le collier de perles que je t'ai donné la semaine dernière?

### LE MENDIANT

Le mendiant.—J'ai vu de bien beaux jours autrefois.

Le monsieur.—Je ne dis pas non, mais je n'ai pas le temps aujourd'hui de discuter de température.

### A LA PECHE

—Laissez-moi acheter votre poisson.

—Non, je ne le vends pas.

—Laissez-moi du moins le mesurer afin que je puisse dire la vérité en donnant la longueur du poisson que j'ai failli avoir.

### AU TRIBUNAL

— Pourquoi avez-vous jeté ce dictionnaire à la tête de votre femme?

—J'essayais de trouver un mot de six lettres qui signifie le bonheur conjugal, et elle n'a pas pu le trouver.

### NATURALISATION

Nom: Jacob Rabinovitch.

Né: Oui.

JE N'AI PAS assisté à la scène, mais je devine si bien comment cela s'est passé! Je connais les Ginoux, n'est-ce pas? Colette est une petite folle et Pierre est un gaillard qui cache sous un visage hilare la plus redoutable astuce et la plus ferme volonté. La scène, j'en jurerais, s'est déroulée ainsi: Pierre est entré avec un paquet dans la poche et Colette a sauté comme une petite fille en battant des mains.

— Je sais ce que c'est! — a-t-elle chantonné. — C'est mon cadeau! Oui, oui, oui, pour mon anniversaire. N'est-ce pas que c'est mon cadeau?

— Presque, a dit Pierre.

— Comment presque? Qu'est-ce que ça veut dire: presque? C'est mon cadeau. Je veux le voir tout de suite.

— Vois.

— Elle voit. Le temps de s'énerver sur les ficelles — les ficelles des paquets que l'on est impatient d'ouvrir mettent une malice particulière à ne pas se dénouer, et l'on ne trouve jamais les ciseaux — et voilà le cadeau à l'air. C'est un petit vase étrusque sur les flancs duquel des dames, dont la tunique tient singulièrement et dont le visage est dionysiaque, lèvent la jambe pendant que des éphèbes jouent de la flûte.

— Pas mal, hein? a fait Pierre. Si, si, pas mal vraiment, surtout en considération du prix: 8 fr. 95.

— Oh!

Le visage de Colette a marqué de l'incrédulité et de l'indignation.

— Non?

— Mais si.

Pierre a approuvé, gravement, de la tête.

— Et tu as le toupet de m'offrir pour mon anniversaire un cadeau de 8 fr. 95!...

— Enfant! Me connais-tu si mal? Non, je ne suis pas homme à t'offrir des cadeaux de 8 fr. 95. Je suis homme à t'offrir des cadeaux de 50 louis. Mais je ne suis pas homme à payer 50 louis les cadeaux que je t'offrirais...

— Quoi?

— Je suis obscur, mais je vais m'éclairer. Tu mérites un cadeau de prix, Colette, parce que tu es délicieuse et que je t'aime. Mais ce prix je ne peux pas le mettre parce que je ne suis pas riche, et je ne veux pas le mettre parce que ce n'est pas nécessaire. Remarque mieux ce vase, ma chérie; son auteur est plein de talent; il l'a très habilement et très exactement copié sur les vases étrusques anciens. On s'y méprendrait pour peu qu'on ne s'y connaisse pas très bien et qu'on n'ait pas le loisir de bien regarder. Remarque maintenant sa matière: d'une charmante délicatesse. L'employé qui me l'a vendu — qui me l'a vendu 8 fr. 95 — m'a garanti sa fragilité. Le moindre choc en fera mille morceaux.

"Ceci posé, imagine que nous invitions demain notre bon ami Jourdon.

NOUVELLE GAIE

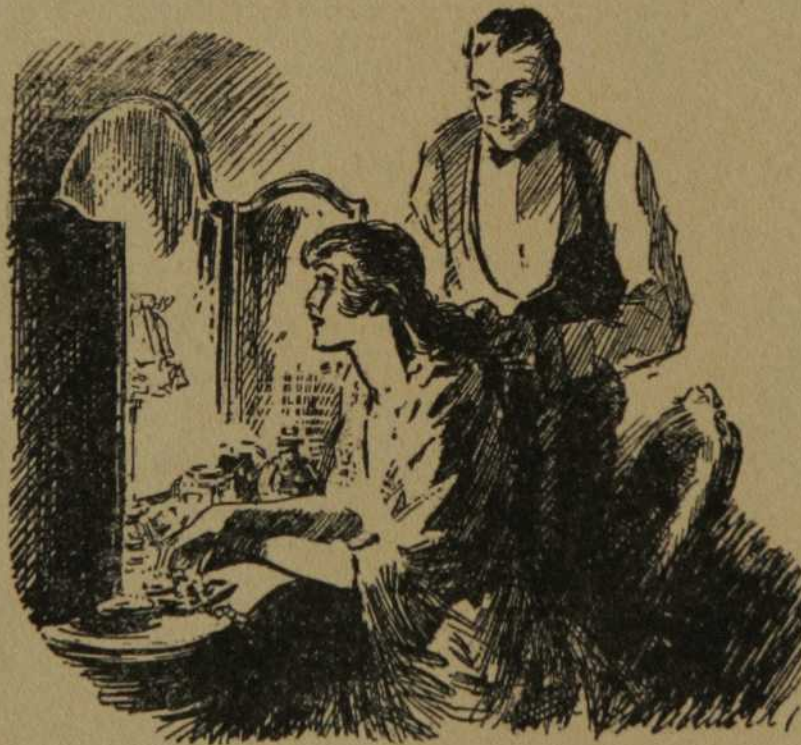
# En Mille Morceaux

PAR ANDRE BIRABEAU

Tu connais ce charmant garçon; il a une qualité précieuse entre toutes: il marque son passage dans les salons par une série de désastres. Il est issu d'une famille d'agités: il tord ses pieds quand il est au repos, piaffe quand il est debout, brise la chaise sur laquelle il s'assoit et défonce immanquablement une vitrine lorsqu'il lui prend la folie de baiser la main d'une dame. Tu ris, Colette, tu as compris. Ce ne sera qu'un jeu pour nous de lui faire admirer la magnifique oeuvre d'art que nous venons d'acquérir, à laquelle nous tenons du

son chapeau en entrant et qu'il a trouvé le moyen de dire pardon à une dizaine de meubles qu'il a heurtés. Puis il s'est empressé de gagner un siège. Sans se croire aussi dangereux qu'il est, Jourdon avoue une certaine tendance à la maladresse; il a trop semé de catastrophes pour ne pas finir par se méfier de lui-même; aussi demeure-t-il assis le plus longtemps qu'il peut: on risque moins qu'en se déplaçant.

Il est d'ailleurs assez à l'aise dans le salon des Ginoux. Ce n'est pas un de ces salons encombrés où seuls peuvent



*Ce que tu es canaille tout de même!*

fond du coeur, et c'est bien le diable si, en voulant la prendre entre ses doigts, il ne la laisse pas tomber sur le tapis. Mille morceaux, m'a dit le vendeur. Deux suffiraient d'ailleurs. Ce bon Jourdon est un galant homme, il connaît son devoir. Je veux perdre mon nom si dès le lendemain il ne t'envoie pas le beau cadeau de 50 louis que je t'ai promis!...

Colette est une petite folle: elle a trouvé cette invention de son Pierre du dernier roublard et je suis sûr qu'elle lui a sauté au cou en lui disant avec une admiration reconnaissante: "Ce que tu es canaille tout de même, ma vieille!..." Je vous dis que je connais les Ginoux. J'aurais aussi bien deviné la scène suivante si Jourdon ne me l'avait pas lui-même racontée.

Ce que Jourdon ne m'a pas dit, car on ne se voit pas soi-même, mais ce que je sais aussi, c'est qu'il a laissé tomber

lette, étant femme, a pensé qu'il était inutile de s'en tenir au chiffre relativement bas de 50 louis). Jourdon fait: "oui, oui..." et ne bronche pas. Pierre peut lui mettre le vase sous le nez, pas de danger qu'il y touche: il sait trop qu'il a des mains de beurre.

C'est manqué. Colette regarde Pierre avec une moue dépitée, et Pierre a beau prendre un air supérieur en reposant délicatement — attention! — le vase sur la table, il est vexé. Pas longtemps, toutefois, car il a trouvé: il réussit à faire lever Jourdon, à lui faire tourner le dos, et toc! pour qu'il n'y ait plus d'incertitude, envoie d'un coup de main le vase par terre. Un bruit. Un cri. Mille morceaux. C'est Colette qui a crié:

— Oh! mon beau vase!...

Mais elle a peine à ne pas rire.

— C'est moi?... c'est moi?... demande Jourdon, rouge et pitoyable.

— Oui... votre paquette... en vous retournant...

Ce sont alors des protestations diverses. Jourdon s'excuse avec abondance: il sait très bien s'excuser. Il a l'habitude, n'est-ce pas? Pierre répète: "Mais ce n'est rien, cher ami, ce n'est rien..." avec le ton, parfaitement réussi, de l'homme du monde furieux et contraint. Colette a de plus en plus de peine à ne pas rire.

Jourdon est désinvolte quand il a fait sa catastrophe. On dirait qu'il n'attend qu'elle pour être enfin à l'aise. C'est sa partie. Il a ramassé les morceaux. Il s'excuse de nouveau, mais avec l'assurance d'un homme qui réparera ce malheur. Et il sait trouver une sortie, rapide, digne, parfaite. Alors Colette saute une fois de plus au cou de Pierre.

— Est-ce bien joué, hein? fait Pierre. Tu l'auras, ton cadeau de 50 louis!

Dès le lendemain, en effet, arrive un petit paquet avec une carte de Jourdon. Pendant que Colette, fébrile et joyeuse, se bat avec les ficelles, Pierre lit la carte.

« Mes chers amis, en m'excusant une fois de plus de ma maladresse, j'ai le bonheur, je crois, de la réparer complètement. Je redoutais de ne pouvoir trouver qu'un équivalent au vase que je vous avais brisé, mais en ramassant hier les débris, j'ai vu sur l'un d'eux l'étiquette qui y était démeurée. J'ai donc pu trouver, dans le même magasin, exactement ce vase que vous aimiez tant. Vous verrez, il est si pareil que vous croirez n'en avoir pas changé et que vous oublierez, j'en suis sûr, que ma jaquette a été maladroite... »

Je connais les Ginoux: Colette, qui est une petite folle, a dû s'offrir une crise de nerfs; et Pierre, qui est grossier, a dû lancer des jurons épouvantables.

ANDRE BIRABEAU

## ETRANGERS



Lucien.—Alors vous êtes fiancée. Quel est le nom du jeune homme?  
Laurette.—Je ne sais pas encore, je ne le connais que depuis deux jours.

## TROP TARD



Le mari (entrant en trombe).—Pourquoi m'as-tu fait venir du bureau. Que se passe-t-il?  
Madame.—Tu arrives trop tard. Bébé avait son petit orteil dans sa bouche. C'était assez gentil, si tu l'avais vu.

## CHANGEMENT

Adèle.—Aimes-tu m'entendre chanter, papa?

Le père.—Certainement, ça me fait oublier mes autres ennuis.

## PENSÉE



Engène.—Alors lorsque vous regardez la pleine lune, vous pensez à moi.  
Yvette.—Oui, chaque quatre semaines.

## LE PETIT CHARLES CASAVANT

PAR PAUL COUTLEE

Monologue comique



Mon p'tit Charles Casavant est un enfant supérieur: je suis son père, il est mon fils.

C'est un prodige. En venant au monde, il s'est écrié: "Bonjour, papa Casavant." Huit jours plus tard, il lisait couramment

Ah! c'est un génie que mon p'tit Charles Casavant.

Il fait les casse-têtes des journaux, cause de philosophie et connaît tous les auteurs modernes et ses classiques.

Il a six ans d'âge mais son intelligence lui en donne quarante.

Son oeil reflète l'homme supérieur. C'est un enfant extraordinaire que Charles Casavant, mon fils.

En ce moment il prépare un grand ouvrage sur l'art d'enseigner l'algèbre aux animaux domestiques. Il travaille également à mettre en vers grecs toutes les délibérations de la Chambre des Députés à Ottawa.

Il connaît les noms de nos échevins et l'âge de leur compagne.

Il peut donner la raison pour laquelle son père a le nez rouge, et prendre vingt-cinq verres de whisky de la Commission sans même chambranler. Il a de quoi tenir, Charles Casavant: je suis son père.

Il prépare une thèse sur l'inutilité de l'opération de l'appendicite chez les nouveaux riches pour faire leur entrée dans le grand monde.

Mais là où on peut le plus facilement juger de l'intelligence de Charles Casavant, mon fils, c'est: lorsqu'il dort. Oh! alors, c'est là qu'on constate que cet esprit supérieur est toujours en éveil. On constate que son sommeil est accaparé par les soucis de toutes sortes qui tiennent son imagination en activité. Jamais son intelligence ne dort.

Tous les savants du monde entier viennent examiner Charles Casavant, mon fils, pour rechercher d'où il peut bien tenir ce don de science. Ils ne se doutent pas, les pauvres ignorants, que ce don, il le tient tout simplement de moi, son père.

L'autre jour, un savant docteur de la Longue Pointe est venu le voir. Après lui avoir causé durant dix minutes, il voulait l'amener avec lui. Comme je protestais, il a voulu nous amener tous les deux.

Mais Charles Casavant est un modeste, comme tous les grands génies. Il a obtenu un ordre de Cour qui lui a permis de rester dans l'ombre, à la maison, avec son père.

Ah! c'est un génie que Charles Casavant, mon fils.

*Jeunes gens! Jeunes filles! qui déclamez dans les salons, achetez: QUE NOUS DIS-TU? recueil de soixante-deux déclamations comiques. Prix: Un dollar. En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur: M. Paul Coutlée, 194, rue Saint-Christophe, Montréal.*

## COURTE HISTOIRE

Il était une jeune fille qui n'avait jamais lu "Les Mille et Une nuits" et qui n'avait jamais été embrassée par un jeune homme. Elle ignorait le nom de Valentino ainsi que celui de Moreno. La pauvre enfant est morte l'an dernier à l'âge de cinq ans.

## DEMI DEUIL

Madame.—De qui êtes-vous en deuil?

La servante.—De ma tante qui vient de mourir.

Madame.—C'est malheureux, j'avais l'intention de vous donner ma blouse rouge.

La servante.—Oh, vous pouvez me la donner, comme ce n'est que ma tante qui est morte je puis parfaitement porter un demi-deuil. Rouge en haut, deuil en bas.

## RIEN A FAIRE



Marguerite.—Adolphe m'a embrassée hier soir.

Yvonne.—Que lui as-tu dit?

Marguerite.—Je n'ai pu rien lui dire, ma bouche était sur la sienne.

## LA PREUVE



Blanche.—M'aimez-vous?

René.—Ne me posez pas de semblables questions. Pourquoi alors vous aurais-je payé un verre de coca-cola la semaine dernière si je ne vous aimais pas.

## LA VENTE

—Je croyais que tu avais vendu ta villa.

—Je l'ai vendu à une jeune veuve, mais je l'ai regretté, alors, j'ai épousé la jeune veuve.

## CHANGEMENT



—Bon, voilà le quatrième apprenti qui me quitte cette semaine.

## A LA FERME



Adrienne.—Tiens, je pensais justement à vous.

## AUX NOCES

L'artiste en question avait été invité aux noces de son ami. Il n'avait jamais vu la fiancée, mais lorsqu'il lui fut présenté, il essaya d'être aimable :

—Je ne suis pas un étranger pour vous, mademoiselle, dit-il, car Jules m'a souvent fait lire les lettres de sa chère Jeannette.

La fiancée resta glacée. L'artiste s'apercevant qu'il avait fait une gaffe reprit :

—J'espère que vous ne lui en voulez pas de m'avoir fait lire vos lettres?

—Mes lettres, répond la fiancée en toisant l'artiste, mes lettres; je m'appelle Alice.

## AU TRIBUNAL

L'agent.—Cet homme a été arrêté au moment où il tentait de cambrioler un établissement.

Le juge.—Dix piastres d'amende.

L'agent.—Il n'a que cinq piastres, son honneur.

Le juge.—Alors, laissez-le en liberté jusqu'à ce qu'il ait trouvé les cinq piastres qui lui manquent.

## CHEZ LE CHAPELIER

Le client.—Je voudrais avoir un chapeau qui irait bien à ma tête.

L'employé.—Un chapeau d'ur alors?

## INGONNUS

—Votre figure me semble familière. J'ai dû vous voir en quelque part à moins que ce soit quelqu'un qui vous ressemble beaucoup?

—Je ne vous ai jamais vu, monsieur, à moins que ce soit quelqu'un qui vous ressemble beaucoup et que je n'ai jamais vu.

## PAS PRESSE

Le juge.—Avant de subir la peine capitale avez-vous quelque chose à demander?

Le condamné.—Je voudrais manger de la neige.

Le juge.—Mais ce n'est pas la saison.

Le condamné.—Ça ne fait rien. Je puis attendre. Je ne suis pas pressé.

## CRITIQUE

L'auteur.—Que penses-tu de ma pièce?

L'ami.—Je me demande pourquoi on prend une taxe d'amusement pour les spectateurs.

## LES COMPTEURS A GAZ

La dame.—Dois-je comprendre que ce compteur enregistre la quantité de lumière que nous brûlons?

L'inspecteur.—Ceci est un détail que je n'ai pas à discuter avec vous; mais vous pouvez être assurée que ce compteur enregistre parfaitement bien ce que vous avez à payer à la compagnie.

## AU TRIBUNAL

Le juge.—Comment se fait-il que vous n'avez pas d'avocat pour vous défendre?

L'accusé.—Aussitôt qu'ils ont appris que je n'avais pas volé l'argent, ils n'ont pas voulu s'occuper de ma défense.

## LES JURES

L'avocat.—Avez-vous une opinion formée dans la cause?

Le juré.—Non, monsieur.

L'avocat.—Avez-vous des préjugés contre la peine de mort?

Le juré.—Non, monsieur, j'aimerais à tirer la corde moi-même.

## ATTENTION



—Si je fumais autant de cigarettes que cet homme, je n'en aurais pas pour cinq minutes à vivre.

## AUTREFOIS



La marchande.—Regarde-moi cette pimbêche qui met ses légumes dans un sac de fantaisie.

Le marchand.—Tu étais comme cela autrefois.

## CRITIQUE

—Votre femme semble toujours avoir le dernier mot dans une discussion avec toi.

—Oui, mon vieux, le dernier mot et 99 % des autres mots.

## CHEZ LE MARCHAND DE POISSON

—La morue "fraîche" que vous m'avez vendue n'était même pas bonne à donner à un chien, et si ce n'avait été pour le déjeuner de mon mari, je vous l'aurais rapportée.

## LA CRAINTE

—J'ai perdu un dollar et j'ai regardé dans toutes mes poches, sauf une, sans le trouver.

—Pourquoi ne regardes-tu pas dans ta dernière poche?

—Parce que si je ne le trouve pas là, je vais en faire une maladie.

## UN BON REMEDE

Charles.—J'ai trouvé un bon remède contre l'insomnie.

Ernest.—Indique le moi.

Charles.—Lorsque tu ne dors pas, tu prends un verre de gin; si le premier verre ne fait pas effet tu en prends un second, puis un troisième et ainsi de suite. Après tu n'as plus à t'inquiéter si tu dors ou non.

## AU BAL



Gabrielle.—Tu devrais avoir honte, Jeanne, d'embrasser un étranger?

Jeanne.—Mais ce n'est pas un étranger? Ne m'as-tu pas dit que tu le connaissais.

## LE BON ELEPHANT

Un bon éléphant passant près d'un nid de faisans, s'aperçut que la mère avait déserté le nid.

—Pauvres petits, dit l'éléphant, ils n'ont pas de mère. Et le bon éléphant s'assied sur le nid.

## CONFIDENCES

Arthur.—Qu'a-t-elle dit lorsque tu lui as pris les mains?

Ferdinand.—Elle m'a dit: Vous aimez faire cela?

Arthur.—Et alors.

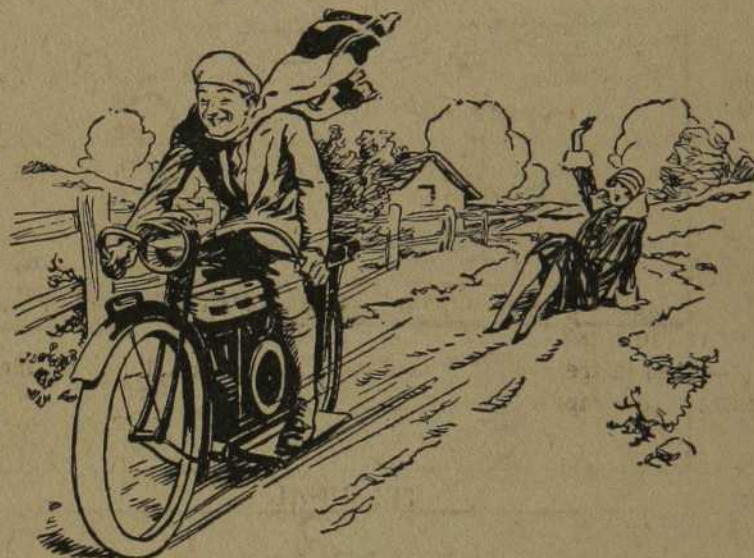
Ferdinand.—Elle a ajouté: J'en suis heureuse, car j'aime beaucoup amuser les enfants.

## ENTRE BEAUX PARENTS

—Et comme cadeau de noce je donne à votre fils la plus belle fille qu'il y a dans Montréal.

—Et comme cadeau de noce je donne à votre fille un esclave pour le restant de ses jours.

## EN ROUTE



Le chauffeur.—Tiens bon, on vient d'écraser un poulet et on crie après nous.

## FAMILIARITE

—Votre servante ne paraît pas très respectueuse avec ses patrons.

—Bah, nous lui passons bien des petites choses; vous comprenez, voilà déjà un mois que nous l'avons.

## LA PENSIONNAIRE

La jeune fille.—Maman, j'ai loué la chambre libre à une actrice.

La mère.—Est-elle jolie?

La jeune fille.—Très jolie, maman.

La mère.—Alors enlève le tapis du passage d'entrée, je ne veux pas qu'il soit piétiné par les journalistes.

## LES ENFANTS S'AMUSENT

Jeanne.—Jouons "au ménage", je vais faire la mère.

Georges.—Oui, et moi le père.

Claire.—Et moi je serai la servante.

Jeanne et Georges.—Oh toi, tu veux toujours commander.

## PARTIE DE PECHE



## QU'EST-CE

L'orateur, buveur d'eau. — Qu'est-ce qui cause la ruine du pays? Qu'est-ce qui est cause que l'ouvrier n'aime plus son travail? Qu'est-ce qui fait que la mère néglige ses enfants? Oui, quel est le destructeur de nos foyers? Qu'est-ce que c'est, mesdames et messieurs? C'est...

Une voix dans la salle. — Les mots croisés.

## QU'EST QUE ÇA FAIT

Le poète. — Mais, mon garçon, cet habit est deux fois trop grand pour toi.

Le fils. — Qu'est-ce que ça fait, ils sont tous le même prix.

## SPECIALISTE

Gustave. — Docteur, venez vite, ma femme et s'est brisé une jambe.

Le docteur. — Quelle jambe?

Gustave. — La jambe gauche.

Le docteur. — Je regrette, mais je me m'occupe pas de la jambe droite.

## RENDEZ-VOUS MANQUE

Lucien. — Vous n'êtes pas venu au rendez-vous que je vous ai donné l'autre soir. Avez-vous été retenu à la maison par l'inclémence de la température?

Adrienne. — Non, j'ai été empêché par le mauvais temps.

## PAGE DES ENFANTS

## LES PETITS AMIS

(Lionel, Maurice et Cécile trouvent un aviron mystérieux.) Deuxième épisode

(LIONEL, MAURICE ET CECILE REVIENNENT AVEC LE COLLIER)



1—La poignée de l'aviron se sépara et Maurice en sortit un magnifique collier de perles. Ce collier devait avoir été volé il y avait quelque temps par le propriétaire de la chaloupe.



2—En effet, un journal que possédait Maurice relatait un vol de collier chez la duchesse Jeanne de la Chauvinerie qui passe l'été au bord de la mer. Les enfants résolurent de porter le collier à la police.



3—On remit la poignée de l'aviron en place et on rama vers le bord. Les enfants avaient soigneusement caché le collier dans leur vêtement. Quelques instants plus tard les enfants arrivèrent sur la plage.



4—Lionel paya au propriétaire de la chaloupe le montant que celui-ci lui réclama. Pendant ce temps les deux autres hommes examinaient l'aviron. Les enfants partirent.



5—Lorsque l'autre revint les deux hommes lui firent part de la disparition du collier. Immédiatement ils soupçonnèrent les enfants de s'être emparé du fameux collier.



6—Soudain, les trois hommes se mirent à la poursuite des enfants qui prirent leur jambes à leur cou et se sauvèrent. (Qu'arrivera-t-il aux enfants ? Nous le saurons dans *Le Samedi* de la semaine prochaine).

(LE TROISIEME EPISODE PARAITRA DANS LE SAMEDI DE LA SEMAINE PROCHAINE.)

## SON AMOUR

—Votre petit garçon aime-t-il bien son travail à l'école?

—Oui, mais il a bien hâte d'être grand pour pouvoir se mettre en grève comme son père.

## BAL D'ENFANTS

La grand'maman.—J'ai peur que tu arrives en retard au bal, mon enfant.

La petite fille.—Tu ignores donc, grand'maman, que dans notre milieu il n'est pas permis d'arriver avant que tous les autres invités soient arrivés.



# Le Secret de L'Enfant

Grand Roman  
Sentimental et  
Dramatique

Par  
le célèbre  
PAUL ROUGET

No 6 (Suite)

## DEUXIEME PARTIE

### IV

#### LA MANSARDE DE LA RUE DES POISSONNIERS

... Le bijou dérobé dans la chevelure du petit Hugues... quelques minutes avant que le comte Lackau emportât l'enfant dans la nuit, vers on ne sait quel destin, pour se venger de l'affront fait à son honneur.

...Le bijou... que, n'eût été la crainte de son mari... depuis longtemps elle l'eût renvoyé à la comtesse... comme une restitution et aussi comme un témoignage de ses remords à elle, Julie.

Et puis... n'était-ce pas cet acte détestable... ce vol commis à l'instigation d'Antoine dont elle était alors l'esclave, la chose soumise et obéissante, qui leur avait porté malheur !

Avant de rencontrer le valet de chambre, elle était honnête.

Elle n'eût pas fait tort d'un centime à personne.

Oh! cet homme... pourquoi s'était-il trouvé sur son chemin !...

A cette heure, pour lui, c'était de la haine qu'elle éprouvait !

Et il était le père de son enfant !

Elle eût dû lui résister... se dérober à l'influence fatale... à l'influence irrésistible qu'il exerçait sur elle.

A l'hôtel de l'Avenue du Bois, on l'avait traitée avec bonté... Madame la comtesse, mademoiselle Yvonne étaient douces et bienveillantes... On ne l'avait remerciée que parce qu'il n'y avait plus lieu pour elle de demeurer là.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

Commencé dans le No du 16 mai 1925.

#### RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

*Le comte Romane Lackau, noble polonais, a été exilé en Sibérie. Sa femme, Madeleine, a appris sa mort et se console dans l'amour de son enfant.*

*La sœur de Madeleine, Yvonne, a été victime d'une attaque nocturne et met au monde un enfant qu'elle fait baptiser sous le nom de Hugues.*

*Yvonne est fiancée à Maurice Nantennes, et pour cacher l'enfant de sa sœur, Madeleine, se donne comme étant la mère de l'enfant. Le comte Lackau, qu'on croyait mort, revient et surprend sa femme faisant cette déclaration à Maurice Nantennes.*

*La comtesse tombe évanouie en voyant son mari.*

*Celui-ci pour se venger envoie le petit Hugues en Sibérie et part en emmenant avec lui la petite Arlette. La comtesse reste seule.*

Sans les événements... tragiques... qui avaient suivi le retour du comte. Selon toute vraisemblance, elle eût encore été au service de la comtesse et de sa sœur.

Tout à coup, la malheureuse poussa un cri.

Et ses yeux... agrandis démesurément... reflétèrent une stupeur... une indignation profondes.

Les menues choses... les brimborions... sans importance, enfermés dans la boîte en carton durci, y étaient au complet.

Mais le bijou... d'or... le bijou du petit Hugues ne s'y trouvait plus.

Il avait disparu !

Un instant, Julie resta comme hébétée.

Huit jours plus tôt, il était là encore... elle n'en pouvait douter puisqu'elle l'avait vu... puisqu'elle l'avait eu entre les mains.

Une vérité brutale... terrible... s'imposa aussitôt à elle :

— Antoine l'a pris... Antoine l'a vendu.

Elle ajouta :

— L'infâme !...

N'était-il pas capable de tout ?

Elle sentit une douleur sour-

de.. une douleur poignante.. lui étreindre le cœur.

Et tandis qu'elle refermait... la petite boîte... où pendant si longtemps.. avait reposé le bijou qu'elle avait l'intention de restituer un jour... à celles à qui il appartenait... deux larmes silencieuses roulèrent le long de ses joues.

Puis... d'un geste presque machinal... comme si elle eût été encore sous l'influence d'un mauvais rêve... elle défit le paquet qu'avec tant de peine elle était allé chercher au fond de la malle.

Il contenait des lettres de famille... adressées autrefois à Julie par sa mère... des lettres dont la pauvre fille... obéissant à une pensée pieuse... n'avait pas voulu se séparer.

Elle allait les relire.

Peut-être cette lecture calmerait-elle un peu l'infinie souffrance de son âme.

Une à une... elle les parcourrait... émue par des souvenirs anciens... des souvenirs pleins de douceur de l'époque qui avait précédé sa déchéance.

Mais brusquement... pour la seconde fois, une exclamation de surprise vint à ses lèvres.

Car, de l'une des lettres qu'elle venait d'ouvrir, un pa-

pier s'était échappé... un papier qui, tout froissé, les bords déchirés, noircis, calcinés, semblait avoir été soustrait aux flammes prêtes à la consumer.

Ce papier, la malheureuse le reconnaissait.

Une honte s'emparait d'elle.

Elle n'eût pas dû le trouver dans sa malle... parmi les lettres de sa mère... Il datait des jours exécrables où, façonnée, dressée par Peltrot, elle agissait non point selon sa volonté, mais dominée par une force étrangère, une force aveugle à laquelle elle ne pouvait résister.

Oui... ce papier... elle l'avait découvert, un jour, dans le foyer de la chambre à coucher de la comtesse Kouranine... parmi des cendres amoncelées.

Elle s'en était emparée... l'avait lu... et ces lignes tracées par la main de Mlle Yvonne, dont tout de suite elle avait reconnu l'écriture... ces lignes étaient tellement intéressantes... elles contenaient un secret si grave... que Julie, au lieu de rejeter ce fragment de lettre dans le feu, où il eût achevé de brûler, l'avait gardé précieusement.

...Indélicatesse dont... à présent... elle aurait rougi... dont elle rougissait.

Heureusement, — et c'était pour elle une satisfaction, un soulagement véritable, — heureusement elle n'avait jamais montré à Antoine... cette lettre qui, une fois en la possession du misérable, eût pu devenir une arme terrible contre la sœur de la comtesse...

... Cette lettre qui disait :

« ... Notre oncle Lancenay va mieux. Le médecin espère le sauver. Si tu savais, ma chère Madeleine, combien j'ai hâte de te revenir, de revoir mon enfant, mon petit Hugues, de qui je ne puis vivre éloignée. « ... Pauvre ange, n'est-il pas

<p>ABONNEMENT</p> <p>Canada</p> <p>Un an . . . . . \$3.50</p> <p>Six mois . . . . . 2.00</p> <p>Trois mois . . . . . 1.00</p> <p>Etats-Unis et Europe</p> <p>Un an . . . . . \$5.00</p> <p>Six mois . . . . . 2.50</p> <p>Trois mois . . . . . 1.25</p>	<p>Tél: { 5819 } 10c LE NUMERO</p> <p>L'ANCASTER { 6002</p> <p><b>Le Samedi</b></p> <p>(Fondé en 1889)</p> <p>POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, propriétaires</p> <p>129-131-133, RUE CADIEUX</p> <p>MONTREAL</p> <p>Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.</p>	<p>AVIS AUX ABONNÉS</p> <p>Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant de les livrer.</p> <p>Tarif d'annonces Journal sur demande.</p>
---	---	--

« innocent du crime auquel il  
« doit sa naissance ?... »

« ... Et puis, te l'avouerai-je,  
« il m'est pénible de demeurer  
« ici, dans cet endroit qui m'est  
« devenu odieux... depuis le  
« soir effroyable où... en reve-  
« nant de la baie des Trépas-  
« sés... seule... dans les téné-  
« bres... un misérable s'est jeté  
« sur moi !... »

« ... Ah ! pourquoi ne m'a-t-il  
« pas tué ?... »

« ... La mort eût été préféra-  
« ble à la honte ! »

« ... Mais je dois être coura-  
« geuse... Ne me montres-tu  
« pas l'exemple, toi, Madeleine,  
« qui souffres, sans te plaindre,  
« de l'éloignement, de la perte  
« d'un mari que tu aimes de  
« toutes les forces de ton être...  
« et que jamais plus, sans dou-  
« te, tu ne reverras. »

« ... Maurice est-il venu à  
« l'hô... »

La lettre s'arrêtait là.

Les flammes avaient détruit  
la suite.

Ainsi, la comtesse était in-  
nocente !

La mère du petit Hugues, c'é-  
tait mademoiselle Yvonne...  
mademoiselle Yvonne, victime  
d'un attentat épouvantable, là-  
bas, en Bretagne, près du châ-  
teau de son oncle, le marquis  
de Lancenay !...

Julie était restée... stupéfiée...  
par cette révélation inattendue.

Elle n'avait parlé à personne  
de sa trouvaille... à personne,  
pas même à Antoine.

A Antoine surtout.

Détenteur d'un pareil secret  
que n'eût pas tenté le miséra-  
ble pour en tirer un bénéfice  
pécuniaire!... Il n'eût pas hésité  
à troubler... par des manœuvres  
abominables... le repos de  
deux infortunées, injustement  
éprouvées, l'une par la haine de  
son mari, l'autre par l'enlève-  
ment de son enfant.

Oui... Julie s'était tue.

Et pourtant, c'était avec l'i-  
dée de la montrer à son mari  
qu'elle avait dérobé cette let-  
tre.

Mais la pitié, chez elle, avait  
été plus forte que tout autre  
sentiment.

La pitié... et déjà le remords  
peut-être.

Aussi, puisque le hasard ve-  
nait de lui faire retrouver... ce  
papier... auquel elle ne son-  
geait plus... elle allait le brû-  
ler... l'anéantir... ainsi qu'elle  
eût dû le faire depuis long-  
temps.

Il ne fallait pas que... plus  
tard... il tombât en d'autres  
mains que les siennes !...

Le secret qu'il renfermait ne  
lui appartenait point.

C'était déjà suffisamment  
mal... à elle... de l'avoir surpris.

Tout à coup elle tressaillit.

Car voici qu'on frappait un  
coup léger à la porte.

A peine eut-elle le temps de  
crier: Entrez... que la concier-  
ge reparaisait, non pas seule  
cette fois, mais précédant deux  
dames tout de noir vêtues et,  
malgré la simplicité de leur  
mise, d'une extrême distinc-  
tion.

— Ce sont deux dames qui  
désirent vous parler... rensei-  
gna la mère Morland en s'effa-  
çant respectueusement.

Mais la malade ne l'entendit  
pas.

A l'apparition des deux visi-  
teuses, elle s'était soulevée sur  
son lit... et dans ses yeux qui ne  
semblaient pas croire à la réali-  
té de ce qu'ils voyaient... se li-  
sait un étonnement, une stu-  
peur indicible.

— Madame la comtesse...  
mademoiselle Yvonne... balbu-  
tia-t-elle.

Elle n'en put dire davantage.  
L'émotion arrêtait les mots  
dans sa gorge.

En effet, c'étaient Madeleine  
et sa sœur.

Les années qui s'étaient écou-  
lées n'avaient pas amoindri l'é-  
clat de leur beauté... Elle y  
avait, au contraire, ajouté un  
charme plus attirant, plus pro-  
fond peut-être... le charme de  
la douleur.

Toutes deux étaient de noir...  
pareilles à des veuves.

Hélas ! ne portaient-elles pas  
le deuil, l'une d'un mari et d'u-  
ne fillette partis au loin... dans  
l'inconnu... l'autre d'un enfant,  
d'un pauvre petit être innocent  
sur le sort duquel planait le  
doute et le mystère ?

Puisque Romane n'avait pas  
donné de ses nouvelles, c'était  
donc qu'il persistait... qu'il per-  
sisterait toujours dans son im-  
placable résolution.

Jamais on ne les reverrait...  
ni lui... ni Arlette... ni le petit  
Hugues.

Qu'avait-il fait de ce dernier ?

Il devait le haïr d'une haine  
farouche... irréductible !...

Mon Dieu, c'était donc vrai  
que ce point demeurerait éter-  
nellement obscur... que jamais  
la lumière n'éclairerait les té-  
nèbres dans lesquelles elles se

débattaient... c'était donc vrai  
qu'elles étaient condamnées à  
toujours vivre dans le même  
désespoir... dans la même  
épouvante !

... Dans l'ignorance absolue  
de ce qu'étaient devenus les  
êtres chers en dehors de qui,  
pour elles, l'existence n'avait  
plus de raison d'être.

La stupeur de Julie restait  
profonde.

Elle répéta :

— Madame la comtesse...  
mademoiselle Yvonne... vous  
ici !...

Les deux sœurs... s'étaient  
avancées vers le lit où la mala-  
de... d'un geste instinctif...  
avait dissimulé les lettres épar-  
sées devant elle.

Madeline eut un doux sou-  
rire :

— Oui, Yvonne et moi... ma  
pauvre Julie... Je comprends  
votre étonnement... C'est là une  
visite à laquelle vous n'étiez  
guère préparée.

— Mais... comment... mada-  
me la comtesse... a-t-elle pu  
savoir ?...

— Où vous habitez ?...

« C'est fort simple.

« Par Germain qui, derniè-  
rement, a rencontré votre mari.

— Ah ! il a raconté à mada-  
me la comtesse... »

— Les épreuves qui, sur  
vous, se sont abattues... votre  
misère... votre maladie, oui  
Julie. Et, à ce récit, ma sœur  
et moi, nous avons été émues...  
A l'hôtel, c'est vous qui avez eu  
tout spécialement la garde du  
petit Hugues... et, avant lui,  
celle d'Arlette... ce sont là des  
souvenirs précieux pour nous...  
des souvenirs auxquels vous  
êtes... dans notre pensée... liée  
indissolublement.

« Ma fille avait pour vous  
beaucoup d'affection... Elle  
n'acceptait pas d'autres soins  
que les vôtres... Il est toujours  
doux à une mère de parler de  
son enfant... disparue, hélas!...  
à quelqu'un qui l'a connue...  
aimée... à quelqu'un qui... pen-  
dant quelque temps a vécu un  
peu de sa vie.

— Et c'est... pour s'entretre-  
nir avec moi de mademoiselle  
Arlette... c'est à cause de ma  
misère... de ma maladie... que  
madame la comtesse... a eu la  
bonté...

— De venir ? Oui, Julie... et  
aussi — pourquoi vous le ca-  
cherais-je ? — pour une autre  
raison.

Elle avait avisé deux chaises  
qu'elle approcha... et s'asseyant

sur l'une d'elles tandis qu'Y-  
vonne prenait place sur l'au-  
tre :

— Je sais bien que la dé-  
marche faite par moi auprès de  
vous est absurde, insensée.  
Vous ne pouvez rien m'appren-  
dre, hélas ! qui dissipe le cau-  
chemar... l'atroce cauchemar  
dans lequel il me semble que je  
marche vivante... Et pourtant,  
cette démarche, rien n'aurait  
pu m'empêcher de la tenter...  
Tous mes efforts... tous ceux de  
ma sœur pour retrouver le pau-  
vre petit être que le comte a  
emporté avec lui... ont été inuti-  
les... Je n'ai rien négligé... j'ai  
interrogé tout le monde... sus-  
ceptible d'être interrogé... j'ai  
fait suivre les pistes les plus  
invraisemblables... soutenue  
quand même par l'espoir d'a-  
boutir à un résultat... Espoir  
fou!... Et cependant un rien  
suffit pour le faire renaître... Je  
vous ai dit que Germain m'avait  
mot à mot répété la conversa-  
tion qu'il avait eue avec votre  
mari. Germain est un vieux, un  
fidèle serviteur. Son attachement  
pour moi, pour Yvonne  
est profond. Il a cru compren-  
dre... à certaines réticences...  
qu'Antoine possédait quelques  
renseignements, quelques indi-  
ces concernant le petit Hugues.  
Sans doute s'est-il trompé, hé-  
las!... Comment Antoine pour-  
rait-il être au courant de cho-  
ses... que tout le monde ignore ?  
C'est le raisonnement que  
je me suis fait à moi-même...  
Et pourtant, vous voyez, j'ai  
tenu à m'en assurer... et c'est  
pour cela que je suis venue.

Elle ajouta vivement :

— Pour cela... et aussi, ma  
pauvre Julie, pour apporter...  
autant qu'il est possible... un  
soulagement... à vos malheurs.

La malade s'était dressée sur  
son lit.

Elle protesta :

— Oh ! comment madame la  
comtesse a-t-elle pu supposer  
que si Antoine et moi, nous  
avons appris quelque chose...  
au sujet de monsieur Hugues,  
nous en aurions gardé le se-  
cret ?

Madeline ne répondit pas.

Mais une ombre... plus pro-  
fonde... passa sur son visage...  
et aussi sur celui d'Yvonne qui,  
très pâle, demeurait silencieu-  
se.

Cette déception... à laquelle  
toutes deux s'attendaient...  
malgré tout, leur était cruelle.  
Une toux sèche... mauvaise...

déchira la poitrine de l'ancienne domestique.

Apitoyée, la comtesse prononça :

— Ma sœur et moi, nous sommes peignées, ma pauvre Julie, de vous retrouver ainsi... Heureusement, le mal dont vous êtes atteinte n'est pas grave... Il ne faut pas vous alarmer... On m'a parlé d'une bronchite ?

— Oui... elle date de cinq mois... Au début, c'était peu de chose... un simple rhume... Maintenant...

«Maintenant... j'ai des quintes... des étouffements... des crachements de sang.

— Vous ne vous êtes donc pas soignée ?

— Les malheureux le peuvent-ils ?

« Et puis, le plus souvent, on ne se méfie pas... Au cours de son existence, on attrape bien des rhumes... auxquels on ne prête point attention... et ils s'en vont comme ils sont venus... N'empêche qu'un jour il s'en déclare un qui vous mène tout droit au cimetière.

— Julie... de telles pensées !

— Oh ! madame la comtesse, ce n'est pas de moi particulièrement, mais des pauvres diables de ma sorte que je parle.

« Sans argent pour acheter des remèdes, comment voulez-vous qu'ils puissent vaincre une maladie... qui ne fait pas même grâce aux riches ?

— Votre mari ne travaille pas encore ?

— Non... Notre détresse est extrême... Je suis à bout de forces.

— Je sais... C'est pour cela que je viens vous dire Julie, calmez vos angoisses. Jusqu'au jour où vous serez complètement rétablie, où vous pourrez reprendre les occupations qui vous permettaient de vivre, j'entends pourvoir à tous vos besoins... Ne me remerciez pas... car c'est moi qui suis reconnaissante à Dieu de m'avoir conduite près de vous... de m'accorder la vie — l'unique joie que désormais je puisse éprouver, hélas ! — d'apporter un peu de réconfort à ceux qui se désespèrent... de panser des blessures qui... celles-là... ne sont pas inguérissables.

Elle avait parlé avec une amertume dont elle n'avait pas été maîtresse... et son sourire était devenu plus triste encore.

Yvonne eut un soupir.

— Oui... prononça-t-elle à son tour... acceptez, Julie... je vous en prie, au nom de ma sœur... au mien.

Aux paupières de la malade, des larmes brillèrent.

Ses mains... presque diaphanes... se mirent à trembles.

Une émotion... visible... l'envahissait.

Mon Dieu, c'était envers ces dames... si bonnes... si généreuses... envers ces dames qui... à cette heure encore, l'accablaient de bienfaits... avec tant d'indignité...

C'était chez elles qu'elle avait commis le vol du bijou d'abord... celui de la lettre ensuite.

En son âme, que de regrets... que de honte... que de remords !...

Certes, si... en ce moment... le bijou eût encore été en sa possession... elle n'eût pas hésité à le rendre... dût cette restitution lui aliéner la bienveillance de la comtesse et de mademoiselle Yvonne.

Mais il n'y fallait pas songer. Surûment Antoine l'avait vendu.

Restait la lettre révélatrice. Seule, elle, Julie, en connaissait le contenu.

La comtesse croyait l'avoir détruite et les deux sœurs vivaient, au sujet de cette lettre, dans une tranquillité parfaite.

En les détrompant, c'était indubitablement leur créer de nouveaux ennuis, de nouvelles inquiétudes.

Mieux valait donc se taire.

Ne pas troubler davantage leur repos... et, poliment, en termes reconnaissants, refuser une aide... un secours dont, elle, Julie, n'était pas digne.

Mais tout à coup elle eut un tressaillement.

La sœur d'Yvonne demandait :

— Votre mari n'est pas à Paris ?

— Non, madame la comtesse.

Elle dit, très bas, presque dans un souffle :

— Antoine est en province...

— A la recherche d'une place ?...

— Oui, madame... J'attends son retour d'un moment à l'autre.

Elle questionna, timidement, autant par intérêt que pour revenir à un sujet de conversation qui l'embarrassât moins :

— Alors, jamais vous n'avez

eu de nouvelles de monsieur le comte ?

— Jamais.

— Mademoiselle Arlette... monsieur Hugues ?...

— Dieu seul sait où ils sont. Il y eut quelques instants de silence.

La comtesse et sa sœur s'étaient mises debout.

— Au revoir, Julie... Soyez courageuse... Nous reviendrons bientôt.

Sur la cheminée... discrètement... Madeleine avait déposé un billet de cent francs.

Ce geste n'échappa pas à Julie.

Elle voulut protester... crier aux deux femmes :

— Non... non... je ne mérite pas que vous vous intéressiez à moi... je suis une misérable... autrefois j'ai trahi votre confiance.

Mais une fois encore ses lèvres demeurèrent muettes.

Ah ! cet aveu... jamais... non jamais elle ne voudrait le faire.

D'ailleurs une quinte de toux... venait de la reprendre... Elle porta à sa bouche un mouchoir qu'elle retira, teint de sang.

Profondément apitoyées, les deux visiteuses la regardaient.

Lorsque la quinte fut passée, elles dirent encore :

— A bientôt, Julie... Mais, d'ici là, soignez-vous... Il n'est pas trop tard croyez-le... Toutefois, il faut être raisonnable. Vous nous le promettez ?...

— Oui, madame la comtesse... oui, mademoiselle Yvonne.

Sa tête retomba sur l'oreiller.

Un instant après, quand elle la releva, Madeleine et la jeune fille avaient quitté la mansarde.

— Les saintes femmes... murmura Julie... puisse le Ciel les récompenser un jour en leur rendant les deux enfants dont elles portent le deuil...

Elle songea :

— Moins qu'elles... dans ma détresse... dans mon malheur... je suis à plaindre... car dans quelques minutes peut-être, Antoine va revenir... Je vais voir mon petit Gustave... le serrer sur mon cœur... lui prodiguer toutes les caresses... tous les baisers qui me montent aux lèvres.

Elle avait clos les paupières, enivrée par la douceur d'un rêve où s'éperdait son âme de-

puis longtemps morte à toute joie.

La pauvre femme ! si elle avait su quel réveil l'attendait !...

Tout à coup, elle jeta un faible cri.

La porte venait de s'ouvrir. Et, dans son encadrement, la silhouette d'un homme se dessinait.

— Antoine... balbutia-t-elle... défaillante de bonheur.

Car, derrière le père, l'enfant allait apparaître certainement.

Eperdue, la malheureuse se soulevait.

Déjà ses bras se tendaient...

Mais elle étouffa une plainte... et ses yeux, démesurément agrandis, reflétèrent une stupeur sans nom.

L'ex-valet de chambre avait refermé la porte.

Il était seul.

Le petit Gustave n'était pas avec lui.

— Antoine... où est notre enfant ?... questionna-t-elle sur un ton d'intraduisible angoisse.

Tranquillement, il répondit :

— Ne te retourne pas ainsi les sangs... je vais te dire...

Il ajouta :

— J'ai eu l'intention de t'écrire... dès mon arrivée à la Grange-Didier... mais j'ai réfléchi que ma lettre n'arriverait guère avant moi... et que, d'autre part, elle te jetterait dans des transes mortelles.

Elle le regarda avec égarement.

— Que dis-tu ?... Pourquoi toutes ces phrases ?... Parle... mais parle donc... Avoue-moi la vérité... Ces restrictions m'épouvantent... Qu'est-il arrivé... un malheur, n'est-ce pas ?

— Non... pas précisément.

— Alors ?

— Gustave est malade. Et, comme il la voyait devenir livide... prête à s'évanouir peut-être.

— Oh ! rassure-toi... rien de grave... la rougeole tout simplement... Mais avec les enfants on ne sait jamais... Des complications sont toujours à redouter... Il est nécessaire de prendre de grands ménagements.

— La rougeole... répéta-t-elle machinalement... comme si elle ne comprenait pas.

— Oui... tu vois, il ne faut pas t'inquiéter... Dans un mois... quand tout sera fini...

Catherine Lauger elle-même le ramènera à Paris... Ainsi en avons-nous décidé.

— Dans un mois... ô mon Dieu !

Elle prononça ces mots d'une voix singulière... comme si une crainte... qu'elle n'avouait pas... se fût glissée dans son âme.

Puis :

— Pourquoi n'es-tu pas revenu plus tôt ?

— Parce que je tenais à rester... le plus longtemps possible près de Gustave... Il est aussi beau que tu étais belle... naguère... avant cette maladie... qui t'a tant changée, ma pauvre Julie, que j'ai peine moi-même à te reconnaître.

« Heureusement qu'avec la santé... cette beauté dont j'étais si fier... te sera rendue.

Elle n'eut pas un sourire.

Le pli de souffrance qui crispait ses lèvres ne s'affaîssait pas.

— Le médecin est venu près de Gustave... tu l'as vu... interrogé?... Parle, j'ai besoin d'être tranquillisée.

— Oui... c'est lui-même qui m'a déclaré que notre fils ne courait aucun danger... Les soins ne lui manquent pas... Catherine Lauger et son mari sont décidément de braves gens... Près d'eux, Gustave est en sûreté.

Il mentait... sans embarras... impunément.

Ne le fallait-il pas !

Une fois l'affaire terminée... lorsque, lui, Antoine, aurait touché la forte somme... il apprendrait à la malheureuse la vérité... Que pourrait-elle faire alors ? Rien. Il serait trop tard ! Elle aurait la bouche close !

Et puis... vu la gravité de son état... il y avait lieu de supposer qu'elle n'irait plus loin, hélas !

Sa mort serait une solution.

La meilleure, indiscutablement.

Ce n'était pas précisément qu'il désirât cette mort... mais tout de même il en éprouverait un certain soulagement... La pauvre fille avait assez souffert ici-bas pour avoir droit au repos.

Et puis est-il en le pouvoir des hommes de rien changer à la Destinée ?

Il fallait... à l'avance... se faire une raison... ne pas se ruiner le tempérament à se lamenter... avant l'heure... sur des événements inéluctables.

Lui, Antoine, était résigné... Il mettrait un crêpe à son chapeau... et il garderait, au fond du cœur, un excellent souvenir de celle qui, durant de longues années, avait été la compagne dévouée de son existence.

Que pouvait-on exiger de plus ?

L'essentiel était donc de faire patienter Julie pendant quelques jours.

Il s'était avancé vers le lit et avait déposé un baiser sur le front de la malade.

En se retournant, il aperçut le billet de cent francs que Ma-

— Sa sœur également ?

— A quoi bon me faire répéter les mêmes choses.

— Voyons... voyons... est-ce que, par hasard, ce serait...

— Achève.

— La comtesse Lackau ?

— Oui.

— Et mademoiselle Yvonne ?

— Elles-mêmes. Toutes deux d'ici.

— Elles savaient donc que nous habitons cette maison ?

— Elles l'ont appris par Germain.

— Que sont-elles venues faire ?

— Des regrets... des remords ?...

Peltrot ne comprenait pas ou plutôt feignait de ne point comprendre.

— Oui... des remords pour les... indécidatesses que nous avons commises... lorsque nous étions tous les deux à leur service.

— Je ne me rappelle pas.

— Parce que tu ne veux pas te rappeler... Mais tu sais très bien ce à quoi je fais allusion... A quoi sert de mentir... à moi !... De nous deux c'est toi le plus coupable car c'est pour t'obéir que j'ai agi ainsi... Et, loin de te repentir, de t'amener, tu persévères dans l'odieuse voie où tu t'es engagée... Ce n'était pas assez d'une mauvaise action, il t'a fallu en perpétrer une autre plus détestable encore... Le bijou d'or volé dans les cheveux du petit Hugues et que je conservais précieusement afin de le restituer... oui, tu entends bien, afin de le restituer à la comtesse... qu'en as-tu fait ?

Et comme il hésitait à répondre :

— Oh ! pas de mensonges... c'est inutile... Tu l'as vendu, n'est-ce pas ?

— Eh bien oui... je préfère l'avouer...

— Pourquoi cette nouvelle infamie ?

— Parce que... parce que j'avais besoin d'argent pour aller chercher notre enfant.

— Mais... alors... ce prêt... qu'on t'avait consenti ?...

— C'était faux... tu le sais bien, on ne prête qu'aux riches...

« Je n'ai pas voulu te le dire afin de t'éviter un nouveau chagrin...

« Pour trouver... la somme qui m'était nécessaire, je n'avais pas le choix des moyens.

« Et puis, qu'importe, à quoi bon tant de scrupules.

« C'est un luxe qui n'est pas permis aux gueux !

« En quoi la disparition de ce bijou — note bien la différence — que tu n'as pas volé... mais que tu as pris dans les cheveux du petit Hugues pour conserver de lui un souvenir — et non point dans une autre intention — a-t-elle porté préjudice à la comtesse et sa sœur ?

« En sont-elles plus pauvres l'une et l'autre ?...

« Non.

« Alors pourquoi toutes ces



C'était Madeleine et sa sœur.

deleine avait laissé sur la cheminée.

Il eut un rire bruyant :

— Ah ! mais... il pleut donc des billets de banque, ici, durant mon absence... Tu as reçu la visite d'un prince ?

— Non, pas d'un prince... mais d'une comtesse.

— Ah ! diable !

— Oui... et cette comtesse tu la connais... non pas elle seulement, mais sa sœur aussi.

Ce fut au tour d'Antoine d'écarquiller les prunelles.

— Je la connais, dis-tu ?

— O...

— Nous aider jusqu'à ce qu'il me soit possible de reprendre mon travail.

— L'intention est louable... bien que...

— Après ?

— Bien que... en toute justice... ceux qui ont trop doivent donner à ceux qui n'ont pas assez.

— Tais-toi... la comtesse et sa sœur sont de saintes créatures.

« En leur présence, j'ai éprouvé bien des regrets... bien des remords.

lamentations pour une simple bagatelle !

« Vraiment, ma pauvre Julie, tu deviens stupide.

Il ricana.

Et en l'écoutant, la malheureuse sentait grandir son horreur, sa répulsion pour cet homme vers qui... un sentiment aveugle... autrefois... l'avait entraînée.

Puis voici que brusquement une pensée terrible s'imposait à son esprit :

— Mon Dieu ! si elle venait à mourir qu'advierait-il du petit Gustave... livré à ce misérable ?

« Que serait l'avenir... pour l'enfant... avec les exemples navrants qu'il aurait sous les yeux.

« Antoine en ferait-il un gueux... un bandit de sa sorte?... Julie frissonna.

Et, pour la première fois elle sentit la peur... une peur atroce prendre possession de son âme.

Mais Peltrot, audacieusement, avait glissé le billet de banque dans sa poche.

— Voyons, maintenant, il faut aviser.

« Nous ne sommes plus sans ressources.

« D'ailleurs, l'affaire dont je t'ai entretenue... marche admirablement... et d'ici peu sans doute... nous allons avoir de l'or à ne savoir qu'en faire.

« C'est là une nouvelle à laquelle, me semble-t-il, tu ne peux demeurer insensible.

Elle ne répondit pas.

L'angoisse de son âme ne se dissipait point.

Quelle était donc la nature exacte de cette affaire à laquelle constamment il faisait allusion ?

Puisqu'il ne le disait pas... c'était, selon toute vraisemblance, qu'il s'agissait encore de quelque histoire louche qu'il n'osait lui confier.

Avec cet homme tout était mystère.

Il s'enveloppait... à dessein... de ténèbres.

Pourtant, depuis un instant... comme sous l'obsession d'une pensée soudaine... un pli d'inquiétude barraît le front du misérable.

— Tu dis... que la comtesse Lackau et sa sœur... sont venues aujourd'hui ?

— Oui... il y a une heure à peine, elles se tenaient là... à cette place... près de mon lit.

— Elles t'ont parlé de moi ?

— Oui. Elles espéraient que tu étais en état... de leur fournir des renseignements... au sujet du petit Hugues...

« J'ai dû les détromper, hélas !

— Tu leur as appris... l'endroit... où je me suis rendu ?

— Non... Elles ignorent que nous avons un enfant... Je n'ai pas jugé utile de les en instruire.

Il poussa un soupir de soulagement.

— Fort bien... Mais... que leur as-tu dit ?

— Tout simplement que tu étais en province... à la recherche d'une place.

« J'ai menti encore, tant il est vrai que, une fois enlisé dans le mensonge, on n'en peut plus sortir.

Il y eut quelques instants de silence.

Tout à coup Peltrot, dont les regards erraient de droite à gauche... laissa échapper une exclamation :

— Tiens... qu'est-ce cela ?

Du doigt, il désignait le paquet de lettres que Julie était occupée à relire au moment de l'arrivée de la comtesse et de la jeune fille.

Vivement, Julie avança la main comme pour les protéger contre le misérable.

— Que t'importe... ce sont des lettres de ma mère... elles te sont connues.

— Et à toi aussi, je suppose... pour les parcourir de nouveau... tu avais donc du temps à perdre.

— Antoine !

— Donne... je vais les remettre à leur place.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas.

— Ah ! bah ! voilà un entêtement bien singulier... et surtout bien suspect, Julie... est-ce que, par hasard, tu me cacherais quelque chose !...

Il s'était penché sur le lit...

Elle voulut le repousser.

Mais déjà il s'était emparé de deux ou trois lettres qu'il examinait avec défiance.

Tout à coup... de l'une des enveloppes... il tira un papier à demi consumé... un papier dont la vue lui arracha un mouvement de surprise.

— Tiens... tiens... s'exclama-t-il... qu'est-ce que cela signifie ?

Julie s'était redressée.

Elle semblait en proie à un

trouble... à une émotion violente.

D'une voix vibrante de colère, elle ordonna :

— Rends-moi ce papier !

Il parut ne pas l'entendre.

— Ah ! mais... Ah ! mais... ce ne sont pas là des lignes tracées par ta mère... La pauvre femme, sans médire d'elle... maniait assez mal la plume... tandis que l'écriture de cette lettre est fine... distinguée... aristocratique.

— Antoine... une dernière fois... veux-tu me la rendre ?

— Non.

— Par grâce ?

— Non.

Il s'était reculé... élevant à hauteur des yeux le papier afin d'en prendre connaissance.

— Lâche !... cria-t-elle.

Il ricana.

— Comme il te plaira... Ah ! ah ! on a donc des secrets pour son vieil Antoine... Voyez-vous ça... qui s'en serait douté !...

Elle était retombée, brisée, sur son lit.

D'ailleurs, toute résistance à présent était vaine.

Nulle force humaine ne pouvait empêcher le misérable de lire la lettre d'Yvonne.

Mon Dieu ! combien Julie était punie de ne pas l'avoir anéantie depuis longtemps !...

Les yeux élargis par l'épouvante, elle regardait Antoine qui, ligne à ligne, mot à mot, semblait apprendre par cœur le contenu du papier...

... Antoine qui, le front rayonnant, une lueur sinistre dans les prunelles, disait, par phrases hachées :

— Oh ! oh ! voilà qui est intéressant... extrêmement intéressant... Et moi qui depuis quatre années dors à côté de ce trésor... car c'est un véritable trésor qu'une lettre pareille.

— Antoine... il faut détruire cette lettre.

— La détruire... tu n'y vas pas de main morte, toi... Diantre, non, je ne la détruirai pas.. Apprends-moi plutôt comment... ce chiffon de papier est en ta possession.

« Ce n'est pas la comtesse... encore moins sa sœur... qui t'en ont fait cadeau.

« Qui alors ?

« Tu ne réponds pas.

« A ton aise.

« Crois-tu donc que je n'ai rien deviné... On ne te l'a pas donné ce papier... tu l'as pris... au temps où tu étais en service à l'hôtel.

« C'est fort bien cela, ma petite, et je ne saurais trop t'en féliciter.

« Mais pourquoi en avoir fait mystère à ce bon... à cet excellent Antoine ?

Il gouaillait, cynique.

Elle eut vers lui un geste de prière ardente.

— Je te le répète... il faut le brûler... Vois, je te supplie... Ce secret n'est pas le nôtre... Madame la comtesse... mademoiselle Yvonne... n'ont eu pour nous que des bontés !... Quelle reconnaissance ne leur devons-nous pas !... Et, pour les récompenser nous leur causerions de nouveaux ennuis, de nouveaux tourments... à elles par le destin déjà si durement éprouvées !...

— Dieu que tu es bête, ma pauvre Julie.

« Me supposes-tu donc capable d'une si noire ingratitude ?

« Qui t'a parlé d'aller raconter partout que mademoiselle Yvonne et non la comtesse, est la mère du petit Hugues !

« Que m'importe, à moi !

« Si le comte a commis un impair en accusant sa femme... d'une faute qu'elle n'a pas commise... c'est affaire à lui.

« N'avons-nous pas assez de nos malheurs, à nous, sans encore aller prendre part à ceux des autres !...

« Chacun conduit sa barque comme il l'entend !...

« Quant à brûler cette lettre... comme tu l'exiges... tel n'est pas mon avis.

« Ne l'as-tu pas conservée jusqu'à cette heure ?

« Sois tranquille... en passant par mes mains... elle est tout autant en sûreté.

Elle ne répondit pas.

Elle était à bout de forces... Elle avait passé par trop d'émotions successives... Et puis que pourrait-elle?... Quoi qu'elle pût dire... quoi qu'elle fit, cet homme, pour agir, ne prendrait, quand même, conseil que de lui-même.

Elle voyait de nouveau les choses danser autour d'elle... Dans son cerveau c'était un vide profond où il n'y avait plus place que pour une pensée du petit Gustave... malade à la Grange-Didier... du petit Gustave au chevet de qui elle ne pouvait voler... et qu'elle verrait... au plus tôt... dans un mois, hélas !

Dans un mois !

Mon Dieu, comme c'était long... et d'ici-là que d'événements pouvaient se produire !..

Elle sentit un frisson de glace... un frisson mortel glisser entre ses épaules.

Près d'elle, Antoine, d'excellente humeur décidément, déclarait :

— Puisque la comtesse a laissé des monacos, on va, ce soir, se payer une petite noce!..

## V

## MESSAGER D'ESPERANCE

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, après avoir brossé avec un soin particulier ses habits dont l'usure laissait voir la trame, Antoine Peltrot quittait la mansarde de la rue des Poissonniers.

— Un rendez-vous important auquel je dois me rendre... dit-il simplement à Julie.

Convaincue qu'il ne lui répondrait pas si elle le questionnait sur la nature de ce rendez-vous, elle s'enferma dans le silence douloureux que, depuis la veille, elle observait envers lui.

D'un regard d'angoisse elle le suivit jusqu'à la porte.

Elle songeait :

— Mon Dieu que projette-t-il donc! Quel mauvais coup va-t-il faire ?

Son cœur était serré par un pressentiment sinistre.

Peltrot s'était éloigné.

En bas, il pénétra dans la loge de la concierge.

— Madame Morland, deux mots, s'il vous plaît ?

La grosse femme, occupée à lire son feuilleton, releva la tête, et voyant à qui elle avait affaire, prit, pour répondre, un ton presque revêché.

— Eh bien, dites.

— Voici. Au cas où le facteur apporterait une ou plusieurs lettres... à mon nom... cet après-midi... veuillez avoir la bonté de les garder jusqu'à mon retour.

— Bon... bon... c'est compris... acquiesça-t-elle non sans une visible hostilité.

Et, serrant les poings, des que son locataire eut disparu :

— Ah! si j'avais eu un homme comme ça, moi, ce que je l'aurais fait marcher droit.

« Mais cette pauvre madame Julie est bien trop faible. Elle n'ose rien dire.

« Un fainéant qui ne travaille que lorsqu'il ne peut faire autrement !

« Et, par dessus le marché, ça reçoit des lettres qu'il ne faut pas laisser voir à sa femme.

« Des lettres de quelque gourgandine, sans doute.

« Ah ! le gueux !

Cependant, Peltrot, après avoir quitté la maison, se dirigeait vers le boulevard Rochechouart.

La veille au soir, il avait changé le billet de cent francs laissé par la comtesse Lackau, et la monnaie d'or et d'argent sonnait joyeusement dans ses poches.

L'heure d'agir était venue.

Il se rendait... tout bonnement... à l'hôtel de l'avenue du Bois, chez ses ex-maitresses.

Ainsi en avait-il décidé.

Point n'était besoin de prendre des détours.

Il irait droit au but.

La découverte de la lettre adressée autrefois par Yvonne à sa sœur ne modifiait en rien ses projets.

Il paraissait tout ignorer.

Plus tard, il verrait à utiliser un renseignement... qui lui aussi, valait son pesant d'or.

Oui, plus que jamais... il était persuadé que tout allait marcher sans encombre et que, avant la fin de la semaine peut-être, il aurait en sa possession un nombre respectable de billets de mille.

Et gaiement, en prenant place sur l'impériale du tramway la Villette-Etoile, il songeait avec cynisme :

— Personne sur terre, certainement, ne se réjouit autant que moi d'être père.

A l'hôtel Lackau, la veille au soir, après le retour de Madeleine et d'Yvonne, une scène pénible s'était passée.

Les deux sœurs avaient à peine regagné leur chambre respective pour s'y reposer un peu de leur visite faite à Julie, qu'on sonnait à la grille.

C'était Maurice Nantennes qui, depuis un an, au moins, n'avait pas reparu.

Maurice, toujours à peu près semblable, le visage plus grave et plus sévère peut-être, portant l'empreinte d'une tristesse contenue mais réelle.

Il avait demandé si mademoiselle de Lancenay consentait à le recevoir.

Oh! comme le cœur de celle-ci avait battu violemment lorsqu'on était venu lui faire part

de la présence du jeune homme et du désir exprimé par lui!

L'amour qu'elle avait voué à Maurice était... chez elle... toujours aussi vivace, toujours aussi profond que par le passé.

Mais... comme par le passé... elle était résolue à ne pas accepter la tendresse... le bonheur qui s'offrait à elle... tant qu'elle ne serait pas fixée sur le sort de son enfant... de son petit Hugues que rien ne remplaçait... ne pourrait jamais remplacer dans son âme.

La dernière fois que Maurice s'était présenté à l'hôtel... d'une voix brisée, Yvonne, presque défaillante, tant elle souffrait, elle-même, de faire souffrir cet homme, au sentiments nobles et généreux, Yvonne avait déclaré une fois encore à celui vers qui la poussaient tous les désirs de son être... qu'elle ne trahirait pas le serment autrefois prononcé par elle, que jamais, non jamais elle n'appartiendrait à un autre... mais que pour être à lui... il fallait que des événements se produisissent qu'elle n'espérait plus, hélas !

Depuis cet entretien, une année s'était écoulée.

Aucun changement n'était survenu.

Yvonne continuait à pleurer son enfant... et les rêves de son existence à tout jamais anéantis.

Près d'elle, hélas! Madeleine, non moins malheureuse, se désespérait de revoir un jour son mari et sa fille.

Souvent... dominant sa propre douleur... la comtesse avait exhorté sa sœur à répondre favorablement à l'amour de Maurice... à lui écrire de revenir... à faire cesser une situation qui ne pouvait se prolonger indéfiniment.

Mais Yvonne, obstinément, avait refusé de revenir sur sa décision.

L'amour sincère, profond, inaltérable qu'elle avait pour Maurice Nantennes ne pouvait lui faire oublier le petit Hugues.

Avant tout elle était mère ! Madeleine n'avait plus insisté.

Elle comprenait que ç'eût été inutile.

Yvonne ne serait au jeune homme que le jour où son enfant lui serait rendu !

Ce jour viendrait-il jamais ! Hélas! il ne fallait plus en conserver l'espoir !

Bien qu'elle fût en proie à une vive émotion et que son sein se soulevât désordonnement, Yvonne, calme en apparence, un sourire aux lèvres, s'était rendue dans le salon où l'attendait Maurice

Celui-ci se tenait debout près d'une jardinière dans laquelle des roses embaumaient.

Par la fenêtre ouverte sur le jardin de l'hôtel, la lumière du soir pénétrait qui donnait aux choses un aspect de gaieté.

La physionomie du jeune homme était plus triste, plus grave encore que de coutume.

Il s'avança à la rencontre de celle, à qui, pour l'éternité, il avait fait le don de son âme... et, s'inclinant devant elle, ses lèvres effleurèrent respectueusement la main qu'elle lui tendait.

La jeune fille avait murmuré :

— Ah! Maurice... quelle surprise et quel bonheur !..

Et lui, après un léger silence :

— Quelle surprise et quel bonheur, dites-vous, Yvonne... oui, c'est vrai, vous ne m'attendiez pas... Il avait été convenu lors de notre dernière entrevue, que je ne reparaitrais ici que lorsque me parviendrait une lettre de vous... Cette lettre, je ne l'ai pas reçue, et pourtant... oublieux de l'engagement contracté envers vous... me voici.

Des paroles de protestation montèrent aux lèvres de la jeune fille.

Il ne lui laissa pas le temps de les prononcer.

— Il ne faut pas me garder rancune, voyez-vous... Il y a des épreuves qui sont au-dessus du courage le mieux trempé, au-dessus même des forces humaines... Ainsi est l'épreuve que vous m'imposez, Yvonne.

« Depuis plus de cinq ans... c'est-à-dire depuis le jour où je vous ai voué un amour — oh! ne m'interrompez pas — un amour qui avec le temps n'a fait que grandir.

« Depuis plus de cinq ans je vis avec l'espoir de vous avoir toute à moi... et mon existence n'a plus d'autre but.

« Chaque soir je me dis: demain sera le jour heureux, le jour béni entre tous où Yvonne m'écrira : « L'épreuve est terminée; venez, je vous attends. »

« Mais les jours, les semaines, les mois, les années s'écoulaient.

« Et la vie est courte !... »

« Alors maintenant je songe à des choses décevantes... amères... à un mystère qui, de par votre volonté, se place entre nous et dont je n'essaierai pas même de soulever le voile dans la crainte de vous causer de la peine.

« Je songe que vous ne serez jamais à moi, sans doute.

« C'est pourquoi je me suis résolu à venir vous trouver pour vous dire :

« Je suis sans forces... Le courage qui, jusqu'à présent, m'a soutenu, me fait défaut... L'indécision dans laquelle ma vie s'écoule est un martyre constant... un martyre qui me tue lentement.

« Yvonne, je veux être fixé.

« La douleur de votre sœur est respectable... Je comprends qu'elle soit sacrée pour vous... Mais si, comme vous l'affirmez, vous m'aimez réellement, ma douleur, à moi, la vôtre ne doivent pas, non plus, vous être indifférentes.

« Puisque, au cours de ces quatre dernières années, madame la comtesse Lackau n'a pas eu de nouvelles de son mari et des deux enfants qu'il a emmenés avec lui, c'est donc que jamais elle ne reverra le comte, ni Arlette, ni le petit Hugues.

« En ce cas, vous et moi... nous devons souffrir toujours.

« Eh bien, non, cela ne sera pas !

« J'ai trop longtemps vécu dans l'attente... dans l'incertitude... mon cœur torturé demande grâce.

« Ne m'en voulez pas si je vous parle ainsi... si je découvre, devant vous, la blessure ouverte dans mon âme.

« Yvonne, je veux savoir.

« Si je ne dois plus espérer, je tenterai de trouver l'oubli.

« Je partirai loin... si loin que peut-être le souvenir du passé ne me suivra pas... si loin que, probablement, vous ne me reverrez plus.

« J'ai voulu vous voir... une dernière fois peut-être... vous dire ce à quoi je suis décidé... Parlez à votre tour, Yvonne... Ma destinée est toute entre vos mains... J'attends votre réponse.

Il avait prononcé... ces phrases... d'une voix ferme.

Et, ses yeux doux et tristes fixés sur la jeune fille, il attendait l'arrêt qui allait tomber des lèvres de celle-ci.

Elle ne répondit pas tout de suite.

Son visage s'était couvert d'une pâleur mortelle.

Sous elle, ses jambes fléchissaient.

Elle se roidit... fit appel à toute son énergie.

— Maurice... dit-elle, avec dans la voix, un frémissement d'amour et de douleur, les paroles que vous venez de faire entendre sont justes.

« Depuis longtemps j'y étais préparée.

« Vous me demandez de vous répondre.

« Hélas ! je ne puis que vous confirmer la décision... irrévocable... que j'ai prise.

« Moi aussi, j'ai le cœur brisé.

« Mais toujours, je vous le jure, je resterai fidèle à mon amour.

« Cela je voulais que vous le sachiez.

« Désormais, pour moi, toute joie est morte ici-bas.

« Je vous rends votre liberté, Maurice, car je comprends que cette situation ne peut durer davantage... je comprends tout ce que, pour vous, elle a de pénible.

« Parlez donc... Essayez d'oublier... Qui sait, Dieu placera peut-être sur votre chemin une autre femme... que vous aimerez... et qui vous donnera tout le bonheur que vous méritez.

« Je le souhaite, Maurice, sincèrement... et jamais mon âme n'aura, contre vous, du ressentiment.

Elle se tut.

Des sanglots crevaient au fond de sa gorge.

Dans la jardinière, les roses épanouies, distillaient leurs aromes énervants.

Sur la cheminée de marbre, monumentale, à une superbe pendule d'onyx, l'heure sonna.

Six coups, graves, espacés, vibrèrent dans le silence.

Et Maurice, de même qu'Yvonne, frémissements tous deux, comprirent qu'ils n'entendraient jamais plus sonner cette heure sans qu'à leurs yeux s'évoquât la minute douloureuse de la séparation.

Ils ne se dirent presque plus rien.

Les mots désormais étaient superflus.

Pourtant, avant de s'éloigner, pour toujours sans doute, le jeune homme affirma encore :

— Yvonne... j'attendrai vingt-quatre heures chez moi.

« Si, d'ici là, je ne reçois de vous aucun contre-ordre, je partirai jusqu'à ce que l'oubli soit venu.

« Demain soir... à huit heures... je prendrai le rapide de Marseille... d'ou... le lendemain... un paquebot m'emportera vers l'inconnu.

« Adieu, Yvonne.

« Votre volonté soit faite !... Il répéta :

— Adieu, Yvonne.

— Adieu... Maurice.

Il fit un pas de retraite.

Cramponnée au dossier d'un fauteuil, les prunelles dilatées, le cœur tordu par une souffrance sans nom, elle le regardait disparaître.

Mon Dieu, c'était donc vrai, que, entre eux, tout était fini ! ... Que jamais plus ils ne se retrouveraient en présence !...

N'était-ce pas l'espoir... la joie de cet amour en lequel elle avait mis tous ses rêves d'avenir, qui... jusqu'alors... l'avaient soutenue... lui avaient donné le courage de supporter les tortures dont le poids l'accablait ?

Pourtant, elle demeurait droite, immobile, livide, sans un cri, sans un geste pour rappeler le jeune homme.

Arrivée au seuil du salon, dont sa main soulevait la portière, Maurice Nantennes se retourna.

Il chancelait.

— Yvonne... cria-t-il.

Elle ferma les paupières.

Allez... dit-elle... je prierai Dieu pour votre bonheur.

Il laissa retomber la draperie... disparut.

Derrière lui, la malheureuse s'était effondrée dans le fauteuil... et, la tête entre ses mains, elle avait sangloté éperdument... indéfiniment.

... Antoine Peltrot avait sonné à l'hôtel.

En descendant du tramway, à la place de l'Etoile, il était entré dans un estaminet où, coup sur coup, il avait absorbé trois verres d'eau-de-vie.

Cela, afin de se donner de l'aplomb, bien qu'il pensât en posséder déjà suffisamment.

Mais trois verres d'eau-de-vie n'avaient jamais nui à l'ex-valet de chambre—au contrai-

re—dans les situations difficiles.

Or... incontestablement, c'était une grosse partie qu'il allait engager... la plus grosse, à coup sûr, qu'il eût jamais jouée.

Ce fut Germain qui vint ouvrir.

— Comment, toi, Antoine !

— Moi-même, ami de mon cœur.

— C'est... pour me voir... que tu es venu ?

— Pas précisément... je suis heureux de te serrer la main... mais c'est à la comtesse en personne que je veux parler.

— A... madame la comtesse ?

— Oui... ne prends pas cette mine ahurie... Depuis notre rencontre il s'est passé des événements graves... excessivement graves... J'ai besoin d'en entretenir la comtesse. Lorsque, avant-hier, elle est venue voir Julie, je n'étais pas à la maison... D'ailleurs, je t'expliquerai le tout plus tard.

Il faut croire que Germain savait mettre un frein à sa curiosité, car il déclara simplement :

— Très bien, mon vieux... je vais prévenir madame la comtesse.

Quelques minutes plus tard, Peltrot, l'ex-valet de chambre, était introduit dans le salon du rez-de-chaussée, tout comme s'il eût été un visiteur d'importance.

Bientôt une portière s'écartait pour livrer passage à Madeleine, vêtue de noir et dont la physionomie exprimait un léger étonnement.

Que lui voulait cet homme ?

Il ne lui avait jamais inspiré qu'une médiocre confiance.

Quel était le motif de sa visite ?

Des événements graves... excessivement graves... avait dit Germain.

Ne s'agissait-il pas, plutôt, d'un appel à la générosité de Madame la comtesse ?

Ou bien fallait-il croire... fallait-il espérer qu'il y eût entre cette visite inattendue et la démarche... vaine, hélas !... tentée, la veille, auprès de Julie par elle, Madeleine, et par sa sœur, une corrélation étroite ?

Elle allait l'apprendre.

Sans désigner un siège à Peltrot, elle demanda sur un ton presque sec :

— Qu'avez-vous à me dire ?

(Suite à la page 28)

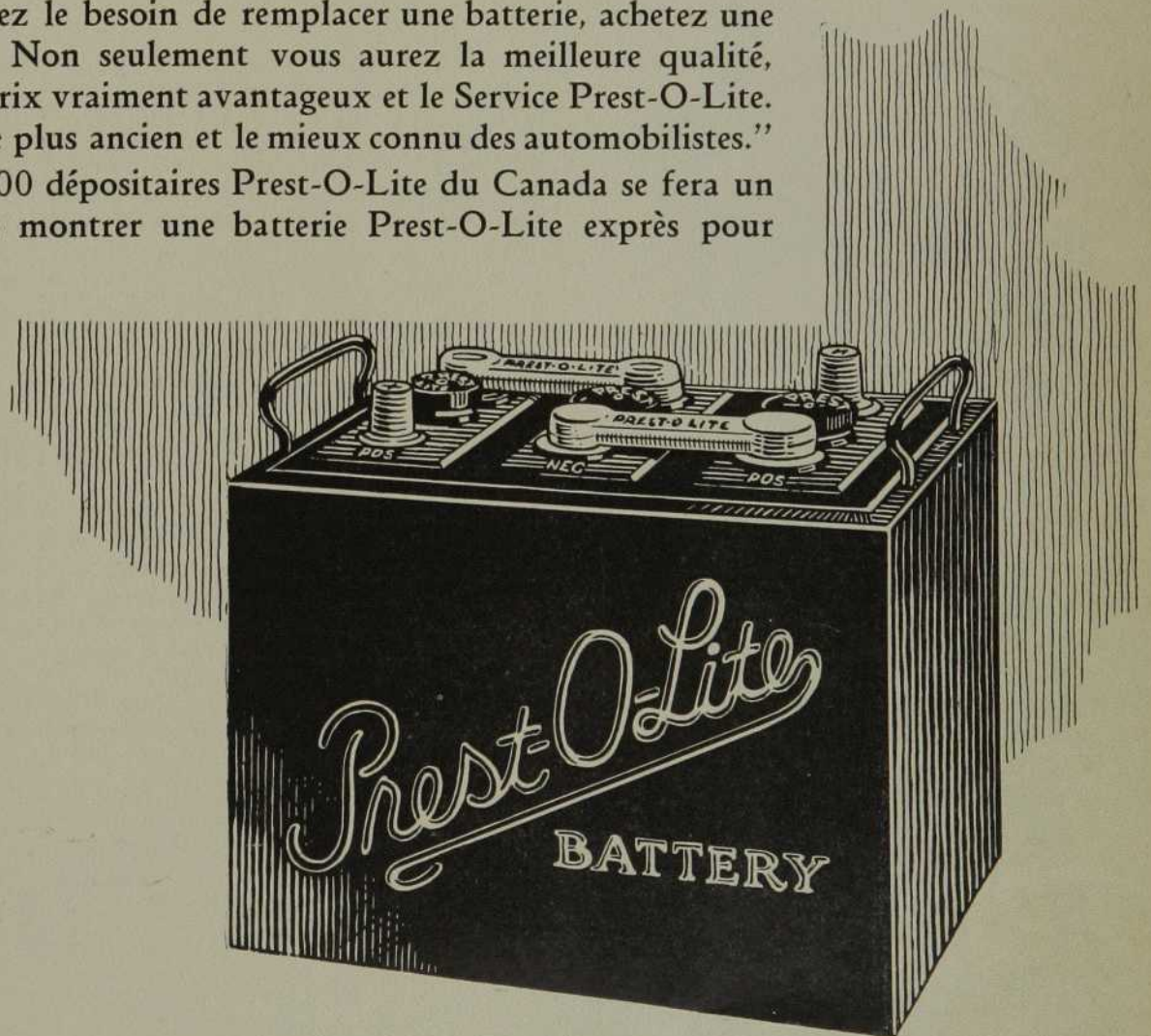
# Prest-O-Lite

—convient à tout auto

## La Batterie qui vous servira Longtemps et Fidèlement

Il ne peut y avoir de meilleure batterie que Prest-O-Lite. Toutes les ressources des plus grands laboratoires électro-chimiques du monde ont été mises à contribution pour perfectionner cette batterie suivant les exigences climatiques du Canada. Dans les chaleurs de l'été et les froids de l'hiver, les Batteries Prest-O-Lite donnent un rendement chaque jour aussi fidèle.

Si vous ressentez le besoin de remplacer une batterie, achetez une Prest-O-Lite. Non seulement vous aurez la meilleure qualité, mais aussi des prix vraiment avantageux et le Service Prest-O-Lite. — "Le service le plus ancien et le mieux connu des automobilistes." Chacun des 1100 dépositaires Prest-O-Lite du Canada se fera un plaisir de vous montrer une batterie Prest-O-Lite exprès pour votre auto.



PREST-O-LITE COMPANY of CANADA LIMITED  
MONTREAL TORONTO WINNIPEG

# PALMOLIVE

Les hommes demandent :  
“Est-elle jolie ?”

non pas : “Est-elle intelligente ?”

Fraîcheur, Charme—Séduction d'un teint *plus précieux que la Personnalité ou l'Intelligence*—convoitez-vous tout cela? Si oui, pendant toute une semaine, suivez cette simple Méthode qui a donné la Beauté à des milliers de femmes.

Nous nous étonnons souvent de la vogue — d'une jeune fille n'ayant pour seul don que sa beauté. Elle est pourtant si peu instruite — et cause si peu! Et cependant on fait cercle autour d'elle. Pendant que sa rivale *intelligente* reste souvent seule dans son coin.

\* \* \*

Intelligence ou beauté? — pourquoi d'ailleurs choisir? *Unissez la beauté à l'intelligence, le charme à la sagesse. Développez votre beauté pour faire ressortir le charme de votre personnalité. C'est ce qu'ont fait des milliers de jeunes filles — pour trouver dans la vie de nouvelles raisons de bonheur.*

Les moyens en sont tout simples. Ayez un joli teint — rappelez-vous que *vous le pouvez, si vous essayez*. Inutile de suivre de coûteux traitements de beauté — l'emploi quotidien des huiles de palme et d'olive, telles que mélangées dans le Palmolive, suffit.

*Ne vaut-il pas la peine que vous essayiez de posséder ce charme, ce teint frais et clair, que vous enviez à des milliers de femmes? — faites ceci pendant une semaine et constatez le changement.*

Usez de poudre et de rouge, si cela vous plaît. Mais enlevez-les avant de vous mettre au lit. Ils obstruent les pores, très souvent les dilatent. Des points noirs et de l'enlaidissement s'ensuivent ordinairement. Il faut les faire disparaître en se lavant.

Lavez-vous la figure avec l'adoucissant Palmolive. Puis massez-le doucement dans la peau. Rincez bien. Puis lavez-vous et rincez-vous de nouveau. Appliquez un peu de cold-cream — et c'est tout. Faites cela régulièrement, de préférence le soir.

*Le traitement de beauté le plus simple du monde*

C'est de cette simple manière que des milliers de femmes, depuis le temps de Cléopâtre, ont trouvé la beauté, le charme et une persistante jeunesse.

Il n'est besoin d'aucun médicament. Enlevez simplement les impuretés, l'huile et la sueur accumulées durant le jour, nettoyez les pores, et la Nature vous sera favorable. Vous aurez une peau d'une fine texture. Votre teint sera bon. Vous n'aurez pas à redouter les rides avec l'âge.

*Évitez cette erreur*

Ne vous servez pas de savons ordinaires dans le traitement ci-dessus. N'allez pas croire que n'importe quel savon vert ou prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive ressemble au Palmolive. Le Palmolive est un émollient du teint sous forme de savon.

Et il ne coûte que 10c le morceau! — si peu cher que des milliers s'en servent aussi bien pour le corps que pour la figure. Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Et remarquez les changements étonnants apportés en une semaine.

*Les huiles de palme et d'olive—rien d'autre—donnent au Savon Palmolive sa couleur verte naturelle.*



FABRIQUE AU CANADA



*Volume et efficacité d'une valeur de 25c pour seulement*

10c

*Faites bien attention au nom et à l'enveloppe. Le Savon Palmolive est toujours vendu cacheté.*

# OLLIVE



# PREMIER AMOUR

LEARSI

INTROD.

Mouv! de Boston quasi mazurka

a Tempo

The first system of musical notation for the introduction. It consists of two staves: a treble clef staff and a bass clef staff. The key signature is three sharps (F#, C#, G#) and the time signature is 3/4. The music begins with a forte (*f*) dynamic. The right hand features a series of chords and eighth notes, while the left hand plays a simple bass line. A *rall.* (rallentando) marking is placed above the right hand staff towards the end of the system.

The second system of musical notation. It continues the piece with a *très scandé* (very accented) marking. The right hand has a more active melody with many accents, while the left hand provides a steady accompaniment. The dynamic is not explicitly marked in this system.

The third system of musical notation. The right hand continues with a melodic line, and the left hand maintains the accompaniment. A forte (*f*) dynamic is marked at the end of the system.

The fourth system of musical notation. It features a mezzo-forte (*mf*) dynamic marking. The right hand has a series of chords and eighth notes, and the left hand continues with the accompaniment.

The fifth and final system of musical notation. The right hand has a melodic line with some grace notes, and the left hand continues with the accompaniment. The system concludes with a double bar line.

TRIO

*espress.*

*mf* *p*

*rall.* al Coda 1. 2. *DC sans reprises*

*dim.* *p* *pp*

CODA

## LE SECRET DE L'ENFANT

(Suite de la page 22)

Nullement décontenancé par la froideur de cet accueil, il balançait la tête légèrement, et, tournant, d'un air gauche, son chapeau entre les doigts :

— Une chose, madame la comtesse, qui vous intéresse particulièrement.

— Moi !

— Oui, madame la comtesse, et il fallait, croyez-le bien, que cette chose en valût la peine pour que je prisse la liberté de me présenter chez madame la comtesse.

— Oh ! je n'abuserai pas des instants de madame la comtesse... Je serai bref... Lorsque madame la comtesse a fait l'honneur à Julie de l'aller voir... et de lui poser certaines questions... ma pauvre femme n'a pu fournir à madame la comtesse aucun renseignement utile sur un enfant qu'elle recherche depuis plusieurs années... Deux jours plus tôt, Julie ne savait rien. Moi non plus, d'ailleurs. Aujourd'hui, c'est différent.

Aux derniers mots prononcés par son ancien domestique, Madeleine avait tressailli.

Que disait cet homme ?

Elle avait bien entendu.

Sans doute était-il fou.

Il mentait !...

Oui... mais dans quel but ?

Peltrot devina la pensée de son interlocutrice et il eut un sourire.

— Madame la comtesse est surprise par mes paroles... Elle n'y ajoute pas foi... Je la surprendrai davantage encore lorsque je lui dirai que je crois savoir où se trouve cet enfant.

— Vous savez... où... le petit Hu...

L'émotion extraordinaire qui... à cette nouvelle foudroyante... s'était emparée d'elle ne lui permit pas d'achever sa phrase.

Un flot de sang avait empourpré ses joues pâles et ses mains semblaient agitées d'un tremblement fébrile.

Impassible, le mari de Julie reprit :

— « Je crois savoir... » ai-je déclaré à madame la comtesse. Cela n'implique pas l'idée d'une certitude absolue... et pourtant... pourtant... je jurerais Dieu que je ne me suis pas trompé.

« D'ailleurs, si madame la comtesse veut bien m'autori-

ser à lui apprendre de quelle façon j'ai été mis... il y a quarante-huit heures... sur les traces de cet enfant...

Il s'arrêta un instant.

Il avait toujours aux lèvres le même sourire.

Madeleine qui, maintenant, était devenue blanche comme une morte et dont le cœur avait presque cessé de battre... Madeleine s'était redressée...

Et, avec un geste brusque d'impatience :

— Parlez... mais parlez donc... ordonna-t-elle.

— Puisque madame la comtesse m'y autorise... Toutefois, je dois auparavant donner à madame la comtesse quelques explications indispensables. Qu'elle ne s'impatiente pas... Je lui ai promis d'être bref... Voici : « Il y a quinze mois environ je fis la rencontre à Paris d'un camarade d'enfance à l'existence un peu nomade, un brave homme au fond, travaillant de-ci, de-là... en France et même à l'étranger... de son métier de bûcheron.

« Il me raconta que... quelques années plus tôt... il avait trouvé un enfant... un jour... dans une forêt... Cet enfant qu'il avait gardé quelque temps avec lui... il avait dû s'en séparer momentanément après avoir fait... en vain... des démarches pour découvrir les parents du pauvre petit.

« En disant qu'il avait dû s'en séparer ce n'est pas pour prétendre qu'il était allé le porter à l'hospice des Enfants-Trouvés.

« Non. Il l'avait confié à une vieille paysanne habitant un village de la Côte-d'Or... la Grange-Didier... près de Châtillon... A cette paysanne, il payait les soins qu'elle donnait à l'enfant.

« Seul au monde... constamment par monts et par vaux... vivant le plus souvent dans une cahute, au milieu des bois, il n'était guère possible à mon camarade de conserver son protégé auprès de lui.

« A la vérité, cette séparation le contrariait beaucoup, car il s'était pris d'affection pour l'enfant découvert par lui dans des circonstances mystérieuses.

« Du moins, c'est ce qu'il me fit comprendre lorsque je le quittai.

« Je ne songeais plus à lui... ni à l'histoire qu'il m'avait ra-

contée... lorsque, il y a deux jours, le hasard me mit de nouveau en sa présence... dans les environs de Châtillon où précisément — Julie a dû vous l'apprendre — des affaires s'appelaient.

« Il venait de reprendre... à la Grange-Didier... l'enfant qu'il avait remis en garde à cette vieille femme qui se nommait... attendez donc.

Il prit un papier dans sa poche sur lequel il lut :

— Sophie Surgères.

Il ajoutait :

— J'ai noté ces noms pour vous, madame, supposant que si je ne me trompais pas ils pourraient avoir leur importance.

Il ajouta :

— Cette Sophie Surgères était morte.

« Une voisine de la paysanne... Catherine Lauger... avait, durant quelque temps pris soin du petit garçon.

« Chemin faisant, il me fournissait tous ces détails... et d'autres encore qui, tout à coup me firent penser à vous, madame la comtesse, et à ce qui s'était passé à l'hôtel à l'époque où Julie et moi, nous avions l'honneur d'être à votre service.

« L'enfant avait été trouvé... au pied d'un arbre... par mon camarade, le 10 octobre 1885, du côté de Blümichtal, en Bavière.

« Or, c'était, exactement, trois jours après le départ de monsieur le comte et de Michel le vieux domestique slave pour un pays inconnu.

« Ce qui rappela ce détail à mon souvenir c'est que, la veille du jour où mon camarade découvrit l'enfant, dans les circonstances que j'ai relatés à madame la comtesse, on avait vu rôder dans les environs de Blümichtal, un homme... un vieillard... vêtu à la russe et coiffé d'une toque de fourrure... Il portait un bébé dans les bras... Le signalement de cet homme correspond, point à point, à celui du vieux Michel.

Madeleine essaya de dominer son trouble.

— J'entends fort bien ce que vous me dites fit-elle. Mais ce sont là des hypothèses, tout simplement. Dans tout cela je ne vois pas la preuve que l'enfant recueilli par... votre ami... soit le petit Hugues.

— Vous avez raison, madame la comtesse.

« Mais je ne vous ai pas tout révélé.

« En effet... comme vous venez d'en faire la remarque... il pouvait n'y avoir là qu'une simple coïncidence, pas autre chose.

« C'est, tout d'abord, la réflexion que je me fis à moi-même.

« Et je repoussai comme étant absurde, la supposition qui m'était venue à l'esprit... la supposition que monsieur Hugues et le bébé adopté par mon camarade pouvaient être le même enfant.

« Mais une surprise m'attendait qui devait me faire changer complètement d'avis et non seulement me fortifier dans mon premier soupçon, mais encore le transformer en une quasi certitude.

« Comme j'examinais avec intérêt... son protégé, un garçonnet de cinq ans qui... avec ses yeux noirs et ses cheveux tout bouclés... ressemble à un petit ange du paradis, mon ami s'exelama fièrement :

« — Il est beau, n'est-ce pas?... Le mâlin, je le soupçonne fort d'avoir pour parents des gens de la haute !...

« Un pauvre bûcheron, madame la comtesse, a parfois des écarts de langage... et il ne faut pas vous froisser des paroles que je vous répète.

« Et comme je lui demandais la raison qui lui faisait émettre une pareille opinion, il répondit :

« — C'est vrai... je ne l'ai pas dit... lorsque j'ai ramassé le petit... dans la forêt... il avait, dans les cheveux, un bijou, s'il te plaît... un bijou d'or épinglé à une faveur rose... Or, il n'y a que les gens rupins pour s'offrir un luxe pareil. »

« A cette déclaration du bûcheron, j'avais eu un haut-le-corps.

« Un bijou... mais monsieur Hugues, lui aussi, au moment où monsieur le comte l'a emporté... en avait un dans la chevelure... fixé à une faveur.

« Tout de suite ce détail me revint à la mémoire.

« Certes, un ruban dans les cheveux d'un bébé le fait n'est pas rare. C'est là une coquetterie que presque toutes les mères ont pour leurs enfants.

« Mais un bijou !...

« La chose est moins commune.

« Je demandai à le voir,

« Immédiatement, mon ami satisfait à mon désir.

« Et, en l'apercevant, je ne pus retenir un cri.

« Madame la comtesse... autant que je puis l'affirmer, ce bijou est bien celui que portait monsieur Hugues lors de sa disparition.

Madeleine ne répondit pas.

Elle était incapable de prononcer une parole... Une joie trop forte... une joie presque semblable à une souffrance... lui serrait le cœur.

Mon Dieu... était-ce possible... ce qui se passait !...

Était-ce vrai qu'Yvonne allait retrouver son enfant ?

Après tant d'années de désespérance, après tant de prières, tant de larmes, le ciel avait-il pitié enfin !...

A tort avait-elle soupçonné la sincérité de cet homme... de ce misérable... et devait-elle croire ce qu'il disait ?

Il parlait avec tant d'assurance !

Il fournissait des détails si précis !

D'ailleurs pourquoi eût-il menti alors qu'il était si facile de le démasquer ?...

Pourtant... un doute... persistait en elle.

Elle continuait à se méfier de Peltrot.

De cet homme qui... imperturbable... reprenait :

— C'est en rapprochant toutes ces coïncidences : date de l'abandon de l'enfant... présence dans les environs de Blümichthal d'un vieillard ressemblant étrangement au vieux Michel... et enfin, dans les cheveux du bébé, la trouvaille du bijou fixé à un ruban rose... oui, c'est en rapprochant tous ces faits que j'en arrivai, logiquement, à la conclusion que le garçonnet recueilli par l'humble bûcheron, n'était autre que monsieur Hugues lui-même.

« Je ne fis pas part, à mon ami, de la découverte faite par moi.

« Je me contentai de lui expliquer... sans lui fournir d'autres renseignements... que je connaissais des personnes qui, peut-être, s'intéresseraient à son fils adoptif.

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à madame la comtesse, il n'est pas riche, et c'est au prix de réelles privations qu'il a pu faire élever l'enfant que le ciel, lui semble-t-il, a placé sur son chemin pour qu'il en prenne soin.

« Dès mon retour à Paris, Hier soir, ma femme m'apprit votre visite... les bontés que vous avez eues pour elle... et aussi le chagrin que vous éprouviez toujours d'être sans nouvelles de mademoiselle Arlette et de monsieur Hugues.

« C'est pourquoi, aujourd'hui, dans l'espoir d'être pour vous un messenger de joie, je suis venu vous révéler les choses que le hasard m'a fait découvrir.

La comtesse continuait de se faire.

A peine... avait-elle entendu les dernières paroles d'Antoine Peltrot.

Elle songeait, hélas ! que si Yvonne... presque miraculeusement... allait retrouver son enfant... elle, Madeleine, par la même occasion, ne retrouverait pas les deux êtres qui lui étaient chers.

Sa fille et son mari !

Ceux-ci restaient... et resteraient à tout jamais introuvables.

Sa tristesse, son silence interloquaient l'ex-valet de chambre.

Est-ce que le petit boniment qu'il avait débité avec habileté, il n'y avait pas à prétendre le contraire, et que, d'avance il jugeait infaillible... est-ce que ce petit boniment n'allait pas prendre ?

Le gremlin sentit une inquiétude le gagner. Mais bientôt il se rassura.

Car, passant la main sur son front comme pour en écarter des pensées sombres, la comtesse disait :

— En effet, ce que vous venez de m'apprendre est fort grave.

« Si l'enfant... dont vous m'entretenez... est réellement celui auquel ma sœur et moi nous nous intéressons, il ne peut demeurer davantage auprès de votre ami.

« Sa place est ici.

« Il la reprendra.

« Toutefois, il est de mon devoir de prévenir immédiatement ma sœur. Accordez-moi quelques instants. Je reviens tout de suite.

Peltrot, devenu en vérité un personnage important, s'inclina cérémonieusement.

— J'attendrai madame la comtesse autant qu'il lui plaira.

Madeleine disparut derrière la draperie.

Le misérable était seul.

(Suite à la page 30)



A PARTIR DU PRESENT NUMERO  
NOUS PUBLIONS CHAQUE  
SEMAINE DANS

## Le Samedi

DEUX FEUILLETONS  
AU LIEU D'UN

pour satisfaire tous les goûts de nos lecteurs  
et lectrices.

Un feuilleton *DRAMATIQUE* et *SENTIMENTAL* par les maîtres du grand roman d'intrigue.

Un feuilleton *LITTERAIRE* par les maîtres du roman d'amour les plus à la mode,

dont le premier a pour titre :

## “ TANTE RABAT-JOIE ”

par ROGER DOMBRE

2 FEUILLETONS

2 PAGES DE MODE

2 PAGES DE MUSIQUE

3 PAGES DU “PETIT JARDINIER”

4 NOUVELLES COMPLETES

5 PAGES HUMORISTIQUES

48 pages de lecture pour toute la famille

## Un Soulagement Sûr pour les Maladies des Femmes

### TRAITEMENT GRATUIT DE 10 JOURS

Le LIS ORANGE (*Orange Lily*) soulage de toutes les maladies de femmes. On l'applique sur l'endroit malade et le tissu affecté l'absorbe aussitôt. La matière sécrétée par la région congestionnée est rejetée—soulageant ainsi instantanément le corps et l'esprit; les vaisseaux sanguins et les nerfs sont réglés et renforcés; et la circulation reprend son cours normal. Ce traitement étant basé sur des principes scientifiques avoués, et agissant à l'endroit même du mal, il ne peut que soulager les femmes de toutes leurs maladies et principalement des menstruations retardées et douloureuses, de la leucorrhée, des descentes de matrice, des affections des ovaires, croissances, etc.

Prix: \$2.00 la boîte, ce qui suffit à un Traitement d'un mois. Un Traitement d'essai gratuit, de 10 jours, valant 75 cents sera envoyé gratis à toute femme souffrante. Mettez sous enveloppe un timbre de 3 sous et adressez à: Mme LYDIA W. LADD, Dépt. 33, Windsor, Ont.



EN VENTE PARTOUT CHEZ LES BONS PHARMACIENS

## LE SECRET DE L'ENFANT

(Suite de la page 29)

Le sourire... énigmatique... qu'il avait aux lèvres... s'accroissait encore.

Allons... tout marchait comme sur des roulettes.

Il avait eu tort de redouter des difficultés.

D'ailleurs, comment ces difficultés se seraient-elles produites ?

Tout avait été conçu... mené par lui avec un art consommé.

Et, se frottant les mains... ce qui chez lui était l'indice d'une jubilation extrême, il murmura, résumant ainsi son opinion :

—Toi, comtesse, tu accueilles la nouvelle sans embarras parce que l'enfant dont il est question n'est pas le tien.

« Mais je suis persuadé que mademoiselle Yvonne va faire entendre une toute autre chanson.

« Décidément, mon petit Antoine, tu n'as pas perdu ta journée.

« Le grand coup est porté. — Il n'y a plus qu'à attendre... patiemment, la marche des événements.

Le misérable était dénué de tout sens moral... de tout sentiment paternel.

On aurait dit qu'il avait oublié... complètement... que c'était son fils... son propre fils... qu'en ce moment il livrait à des étrangers !

Etendue sur une chaise longue, dans la chambre à coucher de bois laqué blanc... oh ! comme à cette minute, elle était triste et lasse et découragée la jolie Yvonne !

La scène de la veille, avec Maurice, l'avait brisée.

Si, devant le jeune homme, elle avait eu l'atroce courage de persévérer dans sa résolu-

tion... après le départ de celui-ci, une réaction profonde s'était produite en elle...

La source de ses larmes semblait intarissable.

Et la détresse de son âme, d'heure en heure, s'était accrue.

A présent tout était fini !

Pour toujours, dans sa vie, c'était le regret, la douleur et le deuil !

Car elle ne pouvait plus nourrir l'espoir de retrouver Hugues. Quatre années avaient passé depuis que le comte, par vengeance, l'avait emporté vers Dieu seul savait quel destin.

S'il vivait encore, il ignorait le nom de sa mère... de sa mère qu'on lui apprenait peut-être à haïr !

Maintenant, à son tour, Maurice partait pour toujours, lui aussi.

Des rêves d'amour, tant caressés, tant choyés naguère, il n'allait plus rester que des ruines.

Désormais rien ne la rattacherait à l'existence.

Et voici qu'avec un frisson, Yvonne songeait à la mort.

... A la mort qui abolit tout... à la mort qui donne la paix du cœur et du cerveau à qui la lui demande.

En vain, elle s'efforçait de repousser l'abominable pensée.

Machinalement son regard s'était posé sur un petit cartel Louis XV, appendu au mur.

Les aiguilles marquait trois heures.

Dans cinq heures, Maurice, emporté par le rapide à Marseille, s'en irait vers une destination lointaine... inconnue.

Jamais plus la vie ne les remettrait en présence.

Mais la porte de la chambre s'était ouverte sans bruit et la comtesse, croyant sa sœur en-

dormie, s'approchait doucement, sur la pointe des pieds.

La jeune fille eut un sursaut...

Elle avait entendu venir sa sœur.

— Toi, Madeleine, dit-elle.

Et tout de suite elle s'aperçut du trouble peint sur le visage de celle-ci.

— Qu'as-tu?... pourquoi cette pâleur?... tu m'épouvantes... Qu'arrive-t-il ?

Brusquement elle s'était mise debout.

Madeleine lui prit les mains.

— Yvonne, il arrive quelque chose de si étrange, de si inespéré que je me demande si je ne suis pas le jouet d'un songe.

— Ton mari !

Ce mot, instinctivement, avait jailli des lèvres de la jeune fille.

La comtesse eut un sourire d'un infinie tristesse.

— Non... ce n'est pas de mon mari qu'il est question.

— De qui, alors ?

Et, tout à coup, les yeux dilatés, transfigurée instantanément :

— Hugues ?

— Oui.

— On l'a retrouvé... il est ici peut-être, parle... mais parle donc... tu ne vois pas que ton silence... que ton hésitation à me répondre, me tuent.

Madeleine prit un ton grave.

— Yvonne... ma chérie, calme-toi... Non, Hugues n'est pas ici... Pourtant c'est bien de lui qu'il s'agit... Peut-être le Ciel a-t-il exaucé nos prières... Peut-être le cher petit que depuis si longtemps tu pleures, va-t-il t'être rendu enfin... Par grâce, fais appel à tout ton courage... Ecoute-moi sans faiblesse... Je vais t'expliquer.

Alors, mot à mot, elle répéta la conversation qu'elle venait d'avoir avec l'ex-valet de chambre.

Et, dès qu'elle eut terminé :

— Ah!... s'écria la jeune fille incapable de se contenir plus longtemps... l'enfant trouvé à Blümichtal... c'est mon petit Hugues... Antoine ne s'est pas trompé... Tout ce qu'il t'a dit le prouve... Courons vite vers lui... Il faut que, à tout prix, il nous donne l'adresse de l'homme qui a recueilli... notre enfant... mon cher petit... Oh ! c'est trop de bonheur... c'est à devenir folle de joie... Et moi... qui... il y a quelques instants à peine, me désespérais... moi qui appelais la mort com-

me une délivrance... Pardon, mon Dieu, pardon.

Elle était en proie à une exaltation indicible.

Et, tant son ivresse était grande, elle ne s'apercevait pas que Madeleine, des deux mains comprimant son cœur près d'éclater, défaillait sous l'excès de la souffrance.

Quand les deux sœurs pénétrèrent dans le salon où Peltrot les attendait, celui-ci, mentalement, se livrait à un problème.

— Voyons, combien vais-je leur demander?... Deux mille francs, n'est-ce pas trop ? Est-ce assez ? Il me semble que c'est là un chiffre raisonnable..

Ensuite dix mille pour Tournier... à partager... Donc, cinq plus deux, ça fait sept mille francs pour ma part. Avec ça, on peut pendant quelques temps se laisser vivre tranquille

« Le plus scabreux, sera d'amener Julie à composition.

« Pourtant, il le faudra bien.

« A moins que...

Il n'acheva pas sa pensée mais il eut un geste significatif.

— Pauvre fille... murmura-t-il... elle n'aura pas fait de vieux os sur la terre.

Mais il fut tiré de ses réflexions par l'apparition de la comtesse et d'Yvonne.

Celle-ci, en dépit des recommandations de sa sœur, qui l'engageait à beaucoup de prudence, se précipita vers le misérable.

— Oh! monsieur, que viens-je d'apprendre. Ce n'est pas une fausse joie que vous nous apportez... Vous savez où se trouve mon... notre petit Hugues ?

— Oui, mademoiselle... Sans doute n'ai-je pas besoin de vous répéter les détails fournis par moi à madame la comtesse ?

— Non ma sœur m'a mise au courant... Vous êtes certain... pour le bijou... de ne pas faire erreur ?

— Mademoiselle, ce bijou, je l'ai formellement reconnu pour l'avoir vu ici-même, dans les cheveux de monsieur Hugues.

— L'avez-vous examiné à l'intérieur... il porte gravée en lettres minuscules une date... cinq novem...

Brusquement, Madeleine avait poussé le coude de la jeune fille.

(A suivre)

Notre roman littéraire

# TANTE RABAT-JOIE

Par Roger Dombre

I

Je ne me rappelle pas beaucoup le mariage de mon père, auquel je n'ai assisté qu'en partie.

J'étais vêtue de sarah rose et, en entrant à l'église, mon pied s'étant accroché dans le tapis, je tombai le visage contre terre: un saignement de nez me prit, et l'on dut m'emmenner.

J'étais très contente, car je savais qu'on devait prêcher pendant la cérémonie nuptiale, et je n'ai jamais aimé demeurer longtemps immobile et silencieuse.

Seulement j'étais guérie pour le lunch et je m'en donnai à cœur joie à croquer des petits fours et à manger des glaces.

Vers la fin, il me prit une de ces idées originales qu'autour de moi on qualifiait de saugrenues et même parfois d'ineptes, et qui m'arrivaient à l'esprit je ne sais comment.

Quoique je n'eusse pas atteint tout à fait l'âge de raison, j'avais à un très haut degré le sentiment de la justice; or, ayant aperçu par la fenêtre du salon beaucoup de curieux réunis devant l'hôtel, parmi lesquels une masse de pauvres gens en haillons qui recevaient l'averse sans parapluie pour le seul plaisir de contempler la marquise de velours protégeant notre porte d'entrée et la façade illuminée, j'ouvris discrètement la fenêtre et leur jetai des corbeilles de bonbons et de gâteaux; j'y aurais bien joint des verres de champagne et des tasses de thé et de chocolat, mais le moyen me semblait peu pratique.

Je pensais à leur faire envoyer tous les parapluies de la maison, quand mon père, superche dans son uniforme de colonel de dragons, m'enleva de mon balcon et m'administra

une petite correction qui ne m'affligea pas beaucoup.

Il paraît que tout le buffet était dévalisé; je ne me souvenais plus que nos invités avaient besoin de se restaurer. Il fallut courir chez le pâtissier faire de nouvelles provisions.

En bas on criait: « Vive le colonel de Prèves!... » C'est à moi que papa devait ce succès auprès du peuple, mais il ne m'en a jamais su gré.

Il faut dire que lorsqu'il m'avait annoncé son second mariage, je l'avais reçu d'une manière équivoque.

« Petite, me dit-il d'un air dégagé, je vais te donner une maman.

— Une maman? fis-je en ouvrant une bouche d'autant plus grande que la nature, ou plutôt mon Créateur, l'a généreusement fendue.

— Oui; je me remarie.

— Oh! mon Dieu, moi je veux bien, dis-je avec d'autant plus d'indifférence que je n'ai jamais connu ma mère, morte en me mettant au monde.

D'ailleurs, mon père ne me demandait pas mon consentement.

« Et sais-tu qui j'épouse? »

Je cherchai, le nez en l'air.

« Peut-être bien Mlle de Bouyabès? »

Papa haussa les épaules.

« Une enfant de dix-sept ans! Je pourrais être son père; cela n'aurait pas le sens commun.

— Oh! ma foi! Pourquoi pas? »

— Il te faut une belle-mère plus sérieuse.

— Alors elle ne jouera pas avec moi? dis-je en faisant la moue.

— Je ne crois pas. Celle que j'ai choisie, étant ta parente, connaît par conséquent la famille; tu l'appelles même du nom de tante, par respect, quoiqu'elle ne te soit qu'une cousine éloignée. »

Je reculai d'un pas.

« Non, ce ne peut pas être

elle! murmurai-je en devenant pâle.

— Ta tante Herminie Makabre; eh! oui, mignonne, elle va devenir ta maman.

— Tante Rabat-Joie? balbutiai-je, verte depuis le front jusqu'au cou. Ah bien! ça va être amusant! »

Le colonel de Pèves fronça le sourcil.

« Georgette, je t'ai déjà défendu d'appeler ainsi ta tante Herminie. Il est certain que c'est une femme sérieuse, très sérieuse même, et pleine de vertus; mais je n'ai jamais eu l'intention de te donner une compagne de jeux. Et maintenant, tâche de ne pas te montrer enfant terrible comme tu le fais souvent. Je désire que tu sois douce et gentille avec ta future petite maman, et vous vous accorderez très bien. »

Là-dessus, papa tourna les talons en faisant sonner ses éperons, et je me trouvai seule dans ma chambrette bleue, songeant à l'événement qui se préparait.

J'ai toujours été philosophe. Je pris bravement mon parti de la chose; après tout, ce n'est pas moi qui épousais tant Rabat-Joie, par conséquent peu m'importait; d'ailleurs, elle n'était pas méchante, ma pauvre cousine, seulement ennuyeuse au possible.

Avant d'entreprendre ce récit de ma vie, récit que je ne continuerai peut-être pas si je me lasse de faire mes confidences au papier, je veux dépeindre les principaux héros de mon histoire, soit: papa, ma belle-mère, mio, et quelques autres peut-être.

Je vais d'abord me défaire de Mlle Makabre, puis de son futur et enfin de moi.

Herminie Makabre, devenue la baronne de Prèves, est une femme haute de 1m. 93 sans semelles, large à la ceinture de 83 centimètres, avec une solide charpente, un teint coloré,

des cheveux châtain, des yeux froids, des traits réguliers et des idées poétiques.

En regardant la miniature qui représente ma mère à l'âge de vingt-quatre ans, brune, blanche, rose, avec une petite bouche rouge et des yeux expressifs, je ne pouvais m'empêcher de soupirer en établissant une comparaison dans mon esprit.

Mon père, colonel au 27e dragons, au moins 2 mètres de haut, sans semelles aussi, de vaste carrure, barbiche grisonnante, voix rude, regard franc, cheveux en brosse, et les idées peu éthérées. Jure souvent, jamais devant sa femme ni sa fille.

Moi: pas jolie du tout; joue trop roses, — j'aimerais à être pâle; nez trop court, bouche trop grande, taille trop petite, mains trop rouges, idées trop saugrenues, et parole trop franche.

Autour de nous gravitent quelques parents, mais nous les présenterons plus tard.

Bref, pendant les jours qui précéderent le remariage du colonel de Prèves, j'entendis mon père dire à l'un de ses meilleurs amis qui le blâmait un peu de convoler en secondes noces:

« Mon Dieu, mon cher, il ne faut pas être égoïste; je me remarie pour mon enfant; Georgette ne peut rester toujours livrée à elle-même, et ma carrière m'empêche de m'occuper d'elle autant que je le voudrais. »

J'étais stupéfaite. Alors, si c'était pour moi que papa se remariait, que ne m'avait-il consultée avant de fixer son choix? Je n'aurais, certes, pas demandé pour belle-mère ma cousine Rabat-Joie.

Aussi n'eus-je rien de plus pressé, la première fois qu'on m'appela au salon et qu'on me

(Suite à la page 32)



Une Huile pour tous les hommes. — Le marin, le soldat, le pêcheur, le bûcheron, ceux qui travaillent au dehors et sont exposés aux blessures et aux éléments trouveront un ami sincère et fidèle dans l'Huile Electrique du Dr Thomas. Pour guérir la douleur, soulager les rhumes, soigner les blessures, réduire le lumbago et dompter les rhumatismes, elle est excellente. En conséquence elle devrait avoir sa place dans toutes les armoires médicales de famille et parmi ce qu'on emporte en voyage.



Seul Magazine de Vués Animées, en français, relié directement aux Grands Studios, publie chaque mois des articles spéciaux et nombre de photos inédites.

EXTRAIT DE L'ÉDITION DE JUIN :

Les Postes réservés. — Les idées d'Alma Rubens. — Le grand chagrin de Dorothy MacKail. — Ceux dont Pauline Garon ne voudrait pas pour maris. — Bebe Daniels, la fiancée malgré elle. — Quelques mots de causerie, par Norma Shearer. — Les directeurs à l'œuvre. — Ruth Roland et les voyages. — La mort de David Powell, etc.

Anecdotes, faits divers, renseignements de toute sorte, le tout abondamment illustré d'après de splendides photos originales. Également un Courrier gratuit pour tous.

**10 SOUS LE NUMERO**  
DANS TOUS LES DEPOTS

COUPON D'ABONNEMENT

**LE FILM**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au magazine LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

POIRIER, BESSETTE & CIE,  
131, rue Cadieux, Montréal.

**TANTE RABAT-JOIE**

(Suite de la page 31)

parla de « l'événement, » que de dire d'un ton détaché :

« Il paraît que c'est pour moi seulement que papa se remarie, alors je suis forcée de m'en montrer satisfaite. »

Des rires étouffés accueillirent cette ouverture, et je trouvai ces dames et ces messieurs fort mal élevés.

Bref, le soir du mariage, à l'issue du lunch, papa et ma belle-mère vinrent m'embrasser, car ils allaient partir pour faire un petit voyage ensemble; je les jugeai bien égoïste de ne pas m'emmener, moi qui aime tant rouler en chemin de fer et voir du nouveau.

« Ah! dis-je à tant Rabat-Joie (car je continuerai longtemps à l'appeler ainsi, par habitude), cette robe grise vous va mieux que la blanche de ce matin. A votre âge vous auriez bien pu ne pas vous marier en robe si claire. »

Mlle Makabre avait à peine dépassé la trentaine, mais à côté de mes sept ans, comme elle me paraissait vieille!

Ma belle-mère me jeta un regard glacé et déposa sur mon front un baiser non moins froid.

« Au retour, dit-elle en désignant mes boucles blondes en éternel désordre sur mon cou, nous couperons tout cela; cette enfant est toujours mal coiffée.

— Couper ses boucles?... fit mon père, navré, mais n'osant protester davantage.

Ah! mais non, m'écriai-je; mes cheveux sont jolis et je n'ai que ça de passable dans toute ma personne: je veux les garder tels quels.

— Nous vous apprendrons également que les petites filles ne doivent pas dire: « je veux », poursuivit sans s'émouvoir la nouvelle baronne de Prèves.

Et elle sortit avec son mari qui lui au moins, m'avait embrassée chaudement.

Pendant deux semaines environ je demeurai à l'hôtel, confiée aux soins de ma vieille bonne Félicité.

Elle m'adorait, trouva i t charmant tout ce que je faisais, même les sottises, et me cédait en tout.

Je m'offris donc la satisfaction de commettre pendant quinze grands jours toutes les excentricités possibles.

« Pauvre chérie! elle jouit de son reste, soupirait ma bonne en m'admirant dans l'exercice de mes extravagances; quand madame sera de retour, l'enfant ne prendra pas du si bon temps! »

Elle disait vrai.

Tante Rabat-Joie reparut... assombrissant l'hôtel de sa mélancolique présence, mon père reprit son service au 27e, à Paris, et je ne les vis guère plus que lorsqu'il voyageait avec sa femme.

Mes cheveux ne furent pas coupés! non que mon père imposât sa volonté à cet égard: il s'inclinait devant toutes les décisions de sa chère Herminie, mais je fis une telle scène, que ma belle-mère renonça à la lutte.

Par exemple, elle me força à mettre des bas, trouvant peu convenable qu'une demoiselle de sept ans montrât encore ses mollets nus.

Je fus bien forcée d'obéir puisqu'on ne m'acheta plus de chaussettes, mais ce que je les ai regrettées, de mai à octobre surtout!

Je ne peux pas dire que tante Rabat-Joie soit méchante; oh! pas du tout; elle est seulement... comment m'exprimerai-je? un peu quakeresse. Son surnom l'indique: elle se figure que toute joie est un péché, que la vie est faite pour tirer l'aiguille d'une tapisserie, faire des lectures sérieuses et fuir les pompes et les œuvres du monde, qui sont celles de Satan.

On juge si je suis à mon aise dans de telles mains. Et pourtant, Dieu sait que je ne me suis jamais gênée pour lutter ouvertement contre cette tyrannie méthodiste!

Dès l'arrivée de tante Rabat-Joie, notre joli hôtel de la rue de Bellechasse perdit son air enjoué et riant.

Ceux de nos domestiques que ma belle-mère trouva trop jeunes ou d'allures trop fringantes furent remplacés par des serviteurs âgés et compassés.

Nos brillants attelages furent vendus, et l'on acheta de bonnes rosses au pas tranquille et lent; mon père seul eut le droit de conserver deux pur-sang comme chevaux de selle.

Quelques petits garçons un peu bruyants, frères de mes amies, qui partageaient mes jeux et mon goûter du jeudi, furent éconduits.

Je commençais à dépérir quand on partit pour la campagne.

En général, lorsque papa avait un congé, nous allions en été au bord de la mer, en hiver dans le Midi, ou bien nous restions à Paris, le colonel ne possédant pas de propriété en province.

Mais sa femme, qui n'était pourtant pas riche, avait hérité de ses parents une maison bourgeoise affectant le nom de château, qui s'asseyait en Bourgogne au milieu des vignes et des prairies.

Quant au jardin d'agrément, il restait encore à l'état de projet.

Bah! c'était au moins la campagne et je me réjouis de pouvoir courir en liberté dans les champs et les prés.

Comme j'ai toujours eu pour le confort, l'élégance et le luxe même un penchant inné, je fis la moue en arrivant à « la Vallée », nom de la propriété de ma belle-mère, que je ne tardai pas à rebaptiser: « la Vallée de larmes. »

Figurez-vous une grande bâtisse carrée, sans grâce, renfermant un salon Empire aux meubles recouverts de housses jaunes comme la tapisserie à fleurs; une salle à manger capable de contenir cinquante hôtes, mais absolument dépourvue de meubles, à part la table et les chaises indispensables; les chambres à coucher conviendraient à un couvent de moines austères: ce sont des cellules assez vastes, carrelées, nues, froides, ornées chacune d'un seul miroir où les figures paraissent vert-de-gris.

Heureusement que la campagne est toujours la campagne! J'ai pour consolation dans la Vallée de larmes de lugubres avenues pleines d'ombres; beaucoup de poules, trois canards nageant sur une pièce d'eau ténébreuse, ombragée de saules éplorés et dans laquelle je ne suis tombée que cinq fois; une ferme assez propre, encadrée dans la verdure et où je me suis fait des amis; plusieurs marmots barbouillés que je bourre de bonbons à chacune de mes visites.

Bref, j'ai passé de délicieux marmots barbouillés que je dé larmes, à grimper aux arbres, à dévaliser le verger, à galoper sur le poney que m'a donné mon père et à baigner

mes pieds dans le ruisseau de la prairie.

Mais j'en ai passé aussi de moins doux, en pénitence dans ma chambre carrelée de rouge, ou bien à apprendre à dire et à écrire dans celle de tante Rabat-Joie.

« Si encore j'avais une sœur ou une compagne de jeux, soupirais-je, tout irait bien mieux et la Vallée de larmes deviendrait un lieu de délices; mais ma belle-mère ne me donne pas même un petit frère; franchement papa aurait tout aussi bien fait de ne pas se remarier. »

## II

J'avais atteint mes neuf ans, que l'on me grondait encore comme un bébé.

Il est vrai que je déchirais mes robes et mes tabliers, répondais à tort et à travers aux observations qu'on me faisait, et traitais ma belle-mère avec moins de respect qu'elle n'eût voulu.

Et puis toujours mue par ce que mon père appelait « mes idées démocratiques », j'ouvrais la porte du parc, quand nous étions à la campagne, à tous les vagabonds de la route pour qu'ils pussent se rafraîchir à nos ombrages et goûter à nos fruits.

« C'est dommage que je ne brigue pas la députation, disait quelquefois mon père en riant; cette petite fille, à elle seule, me ferait plus de propagande que vingt de mes plus chauds amis. »

A Paris, je n'étais guère plus sage; seulement un peu plus calme qu'à la Vallée, faute d'espace pour gambader.

Au Luxembourg, où Félicité me menait souvent jouer, j'avais lié connaissance avec un petit garçon bossu qui, voyant que je ne le dédaignais pas pour compagnon de jeux, m'avait prise en adoration.

Nous étions convenus de nous marier plus tard ensemble, et nous prenions très au sérieux cet engagement; j'appela même André « mon petit mari ».

Bien entendu, à la maison, je ne cachais pas ces projets d'union. Mon père en riait et s'amusait à me faire jaser là-dessus; quant à tante Rabat-Joie, elle trouvait cela de la dernière inconvenance.

« Mais enfin, lui ripostais-je, vous vous êtes bien mariée,

vous, ma tante: alors vous avez donc manqué aux bienséances? »

— A votre âge, ma chère enfant, je ne parlais pas mariage, et je n'y pensais pas, je vous assure... Et puis songer à épouser un bossu !...

— André en vaut bien d'autres, malgré sa bosse, m'écriai-je, furieuse; au moins il a de l'esprit, on ne s'ennuie jamais avec lui. »

Mon père changea heureusement la conversation, qui menaçait de tourner à l'aigre.

Pauvre André! je le défendais à outrance, car je l'aimais de tout mon cœur et il me le rendait bien. Il y avait un dévouement de chien dans ce corps difforme et malingre, et je le trouvais très supérieur à moi.

Hélas! mon petit ami n'a pas atteint l'âge de quatorze ans; il est mort sans souffrance, miné par une maladie lente.

Ce fut mon premier chagrin.

Le second fut la perte de Moïse.

Moïse était un petit chat dont je raffolais, et un des nombreux rejetons de Mme Grelottin, une chatte superbe que tante Rabat-Joie, qui abhorrait les animaux, tolérait à la cuisine par condescendance pour la cuisinière.

Moïse avait vu le jour à la Vallée, et avant qu'il eût deux semaines, ma belle-mère, qui s'aperçut de son existence, ordonna de le noyer.

On tenta bien de le noyer, le pauvre chéri, mais comme il avait bonne envie de vivre, il nagea, s'accrocha aux joncs croissant au bord de l'étang, et, le lendemain, je le recueillis triomphalement, l'adoptais et, fière de mes connaissances en histoire sacrée, je le baptisais du nom que l'on sait et qui signifie: sauvé des eaux.

Je le conservai ainsi toute une saison, puis nous retournâmes à Paris, et le mignon s'égara l'hiver suivant en voulant courir la prétentaine.

Mon troisième chagrin me vint de ma belle-mère.

Il paraît qu'entre neuf et dix ans, je me rendis tellement insupportable, que tante Rabat-Joie perdit patience et pria mon père de me mettre en pension.

Le colonel céda, quoiqu'il aimât beaucoup me voir à la maison autour de lui, et qu'il fût porté à fermer les yeux sur mes fredaines.

Mon internement fut décidé; je pleurai toutes les larmes de mon corps entre les bras de ma bonne Félicité, outrée, elle aussi, contre « ma marâtre. »

Mme de Pèvres ne manifestait ni triomphe, ni deuil, elle; sa froide figure n'exprimait qu'une sévérité un peu plus grande; mon père, lui, me prit sur ses genoux, me fit entendre raison et sécha mes pleurs par le tableau délicieux qu'il me fit du couvent: selon lui, j'allais goûter des plaisirs sans nombre au milieu de compagnes fort gentilles; les études y seraient faciles, les religieuses maternelles, etc, etc.

Bref, je partis presque joyeuse pour le Sacré-Cœur, où je fus accueillie tendrement par les dames, curieusement par les élèves.

« C'est la petite de Prèves, murmurait-on en se poussant le coude.

— Papa connaît sa famille; il paraît qu'elle est très riche.

— Vrai ?

Et l'on commença à me sourire.

Cependant, j'eus bien de la vie sévère et réglée, et surtout à une soumission absolue.

Je me fis bien vite des amies, mais je ne les choisais pas parmi les plus riches, ni parmi celles dont les parents étaient titrés; je me liai avec celles qui étaient bonnes, affectueuses, spirituelles ou malheureuses.

On m'appela: « excentrique et républicaine », et je ne m'en défendis pas.

Bientôt je devins « la lionne » du couvent, non par mon élégance ni ma sagesse, mais par mes sottises, mes coups de tête et mes folies.

Les religieuses perdaient leur latin à vouloir me plier à la règle; je dissipais mes compagnes et révolutionnais la maison.

Je ne me calmai un peu qu'à l'époque de ma première communion, où ma ferveur s'éveilla; mais ce bel élan fut trop vif pour durer, du moins au même degré.

Ayant lu dans l'Evangile que le Seigneur aime les pauvres et qu'il est très difficile à un riche d'entrer dans le paradis, j'écrivis à mon père pour lui conseiller de vendre tous ses biens et d'en distribuer le prix aux indigents; nous nous serions ensuite retirés tous les deux (tous les trois même si ma belle-

(Suite à la page 34)

## LE DOCTEUR CONSEILLE UNE OPERATION

L'expérience d'une Femme  
d'Alberta avec le Composé  
Végétal de Lydia E. Pinkham

Provost, Alta.—« Vous vous rappelez peut-être m'avoir envoyé un livre, il y a un an. Souffrant des douleurs affreuses, je ne pouvais rien faire. Le docteur me dit qu'à moins d'une opération, je n'aurais pas d'enfants. Ayant lu dans les journaux des témoignages sur le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, j'en ai pris sur le conseil d'une amie. Je suis devenue mieux après trois bouteilles, et j'ai une petite fille de quatre mois. Je fais mon ouvrage et aide un peu à celui de la ferme. Je recommande le Composé Végétal à mes amies, et vous pouvez utiliser cette lettre-témoignage. » — Mme A. A. Adams, easier 54, Provost, Alberta.

### Douleurs au Côté Gauche

Lachine, P.Q.—« J'ai pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, car je souffrais de douleurs au côté gauche et le dos, faiblesse et autres maladies féminines. Cela a duré six mois. J'ai vu la réclame du Composé Végétal dans le "Montreal Standard" et en ai pris 4 bouteilles. J'étais très malade; aujourd'hui ma santé est si améliorée que je ne voudrais pas en manquer. Je me sers aussi de "Sanative Wash" de Lydia E. Pinkham. Je recommande ces remèdes à mes amies, et vous pouvez utiliser ma lettre comme témoignage. » — Mme M. W. Rose, 580 rue Notre-Dame, Lachine, P.Q.



**UNE  
BELLE  
TAILLE**

aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme est assurée Madame ou Mademoiselle par l'usage régulier des fameuses

**PILULES PERSANES**  
de Tawfish Haçis, de Tébéran, Persie

\$1.00 LA BOITE  
6 boîtes pour \$5.00

La Société des Produits Persans

Agent:  
PHARMACIE MODELE DE GOYER  
180-st, rue Ste-Catherine, Montréal.

N. B. — Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

## Dr HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X

Accouchements, Maladies des  
Femmes et des Enfants.

450 RUE ST-HUBERT

Tel. Est 2177 - - Montréal.

Victorieux de l'Asthme.—Etre soulagé de la terrible suffocation due à l'asthme est une grande chose mais être sauvé dans l'avenir est encore plus grand. Non seulement le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg apporte un prompt soulagement mais il ouvre une nouvelle ère de vie à l'affligé. L'inhalation systématique de vapeurs ou de fumées du remède prévient les réattaques et souvent apporte la guérison permanente.



**C'est le meilleur pour la propreté**  
N'appellez pas le plombier quand l'égout de l'évier est bouché; un peu de Lessive de Gillett le débouchera dans quelques instants. Une multitude d'autres usages dans le foyer sanitaire.

**LESSIVE PURE DE GILLETT**

### TANTE RABAT-JOIE

(Suite de la page 33)

mère voulait nous imiter) dans un lieu bien désert pour y vivre en anachorètes.

Mon père goûta peu, sans doute, ma proposition, car il ne répondit jamais à cette épître.

D'ailleurs, quelques mois plus tard, j'étais revenue aux pompes de Satan et j'eusse été désolée de me trouver pauvre.

A mesure que je grandissais, j'observais davantage, et non seulement le petit monde du couvent, mais aussi le grand, pendant mes sorties et mes vacances.

C'est ainsi que j'acquis une fois de plus la certitude que ma belle-mère n'avait dans l'âme aucun fiel.

Ainsi, elle aurait dû me tenir rigueur de ma conduite à son égard, car Dieu sait combien de fois je l'ai fait enrager.

Eh bien ! tout en regardant son quant à soi et sa royale froideur, elle était bonne pour moi à sa manière, et je suis sûre que si elle avait eu une fille, cette fille n'eût pas été traitée avec plus de douceur.

La baronne de Prèves avait plusieurs petits travers assez ennuyeux quand on vivait avec elle; par exemple, elle planait trop dans les sphères célestes, ce qui cadrerait mal d'abord avec ses proportions respectables, ensuite la bonne rondeur de son mari, et enfin avec les idées... pratiques de sa belle-fille.

Je n'ai pas du tout l'âme poétique, sans toutefois être terre à terre; ainsi, j'aime la campa-

gne, mais non comme tante Rabat-Joie qui cherche à imiter Eugénie de Guérin : je ne me pâmerais pas devant un brin d'herbe qui pousse ou une fourmi traînant un fétu de paille.

J'aime la mer, mais je reste silencieuse en la contemplant au lieu de jeter des cris passionnés à tous les échos; et, plutôt que de demeurer assise toute la journée sur la grève, livrant mon front et ma chevelure à la brise du large, je préfère prendre un bon bain, nager au loin, ou me promener en bateau sur les vagues courroucées.

Puis, ma belle-mère est trop sérieuse, trop absolue d'idées, trop d'une autre époque; cela tient sans doute à l'éducation qu'elle a reçue d'une mère autoritaire et d'une gravité insupportable.

Je l'ai entendue fulminer contre les femmes qui lisent des romans.

C'est exagéré, car il y a une marge entre le mauvais et le bon roman, et l'on n'est pas perdue, n'est-ce pas? si l'on a savouré avec plaisir les peines de cœur ou les espoirs de bons et braves héros.

Mais la baronne de Prèves ne conçoit en littérature que Racine, Corneille, Boileau, Bossuet, Bourdaloue, Guizot, Thiers et consorts, comme en musique elle ne supporte que Bach, Haendel, etc, bref les sévères classiques.

Elle manque d'indulgence pour autrui, non qu'elle soit mauvaise langue, mais elle blâme trop facilement les petits défauts de ses semblables.

Mon père et moi, nous nous entendons mieux, parce que nous avons des vues plus larges sur l'humanité et les événements.

Encore un côté faible chez tante Rabat-Joie : elle adore la noblesse et fait trop parade de son titre, de sa parenté, de ses relations; elle a sans cesse à la bouche ces mots : « Mon cousin le marquis d'Hexaltery... » ou bien : « Une de mes parentes, la comtesse des Limbes... » tandis que mon père dit simplement : Hexaltery m'a raconté... » ou bien : « Jeanne des Limbes a tort de se vêtir ainsi », etc., etc.

Fille de roturiers, ma tante Rabat-Joie montre, trop son origine par la façon même dont elle dédaigne tout ce qui n'est

pas noble, et cela prête à rire.

Ainsi elle ne voudrait me voir liée qu'avec les enfants de la crème de l'aristocratie.

Or il se trouve justement qu'au couvent la plupart de mes amies n'ont pas la particulière accolée à leur nom; leurs familles n'en sont pas moins honorables pour cela, et j'ai conservé ces amies après ma sortie de pension.

Ma belle-mère ne peut souffrir le peuple et elle blâme tout ce qu'il fait; moi je l'aime... d'un peu loin bien entendu, parce que mes goûts, mes habitudes sont plus raffinés que ceux de ces braves gens et que je crains la familiarité; mais suis-je à railler parce que je m'informe de la santé des bébés et des malades chez nos voisins de campagne, ou si je parais m'intéresser aux menus détails de la moisson ou de la vendange !

Le peuple aurait le droit de s'élever contre nous, riches bourgeois ou aristocrates, si nous ne descendions jamais jusqu'à lui.

Mon père est la distinction même, mais il ne dédaigne pas de serrer la main à un honnête et ancien serviteur, ni de complimenter une mère de famille sur l'état prospère de sa nichée.

Un soir (j'avais quinze ans alors), comme nous passions devant le bal public du dimanche à Saint-Lager, en rentrant à la Vallée, tante Rabat-Joie détourna la tête avec horreur.

La moutarde me monta au nez.

« Que trouvez-vous donc de si choquant aux plaisirs de ces campagnards ? demandai-je d'un ton incisif.

— Horribles plaisirs, en tout cas ! Quelle tenue ! quel langage ! qu'elles exhalaisent rustiques !

— Dame ! ma tante, il est certain que les paysans ne sentent pas la poudre à la maréchale, fréquentant plus l'étable que le salon. Ensuite, ils parlent patois — la belle affaire ! ils se comprennent entre eux, cela suffit : Enfin ils dansent à leur manière, n'ayant jamais eu de maître à danser, eux, mais ils s'amusez joliment.

« Quel mal font-ils ? aucun. C'est leur façon de se reposer des fatigues de la semaine, et quand ils auront bien ri, sué, bu et remué leurs jambes, ils reprendront leur travail demain,

à l'heure où nous dormons encore.

« Dans notre monde on va au bal aussi, et l'on y montre ses épaules parfois plus qu'il ne convient (vous en gémissiez hier encore vous-même); on y coquette plus qu'ici, et il s'y dit souvent bien plus de méchancetés sous les éventails. Pourquoi le peuple, qui a si peu de jouissances dans la vie, ne goûterait-il pas, lui aussi, quelques divertissements ? N'est-ce pas juste ?

— Bravo ! cria le colonel en riant, voilà mon petit Don Quichotte en jupons qui s'emballe ! Allez, allez ! mademoiselle la socialiste ! vous me rappelez le temps où vous jetiez par la fenêtre le dessert de mes invités aux pauvres de la rue, sous prétexte que tout le monde doit goûter aux bonnes choses. »

Eh bien ! croyez-vous ? ma belle-mère n'a pas été convaincue et elle s'est éloignée du village, son mouchoir sous le nez, afin de ne pas respirer « ces exhalaisons populaires » !

### III

Le jour s'achève dans un grand tohu-tohu de caisses transportées, d'adieux retentissants changés, de baisers jetés, rapides, d'une joue à une autre.

Les vacances ont sonné, et Georgette de Prèves, qui a maintenant dix-sept ans accomplis, ne doit plus revenir au couvent.

Les grandes, prêtes à rentrer pour tout de bon dans leurs familles, ont été réunies par Mme la Supérieure, qui leur a adressé un discours ému, les conjurant d'éviter les embûches du monde, les lectures romanesques, les compagnies funestes.

Le discours achevé et la Révérende Mère s'étant éloignée, les grandes se reforment en cercle plus serré, et Georgette de Prèves prend la parole à son tour.

« Mesdemoiselles, leur dit-elle d'un ton presque sérieux, permettez-moi de vous donner de même quelques conseils : oui, le monde est laid, j'en conviens, mais pas aussi effrayant qu'on vient de nous le dépeindre. Croyez-moi, s'il a du mauvais, il a du bon également. A nous de savoir nous défendre et jouir des beaux jours que Dieu nous accordera. Mon avis est qu'il faut prendre dans la vie

tout ce qu'on peut d'agréable, supporter bravement les adversités qui viendront, et tâcher de rendre heureux les autres.

« Pour moi, je suis bien décidée à agir ainsi, et je suis sûre que lorsque je paraîtrai devant mon juge à la fin d'une existence si bien employée, le bon Dieu ne froncera pas le sourcil à ma vue.

— Bravo! Georgette, continuez! firent les auditeurs mi-graves, mi-rieuses.

— Je poursuis. On nous a dit de nous méfier du monde. Bah! le monde, il est partout, au couvent comme ailleurs: ici, n'avons-nous pas nos petites haines et nos affections? nos petits potins et nos petites cruautés?

« A propos du mariage, je ne vous dirai qu'un mot: veillez-y bien. Nous sommes huit réunis ici, qui serons sans doute mariées avant quatre ans; espérons que nous rencontrerons huit époux bien assortis à nos caractères respectifs. Mais, je vous le répète, ne vous mariez jamais ni pour l'argent, ni pour un nom, et, avant de donner votre cœur, tâchez-vous bien, parce qu'on est facilement trompée.

« Vous, Christiane de Jaspe, faites attention à votre tête trop prompte à s'enflammer; vous Marie Clere, ne soyez pas trop pratique: un peu de poésie est chose bonne dans la vie, à condition qu'on n'en abuse pas, comme ma belle-mère par exemple.

« Angèle, défiez-vous de votre trop grande indulgence; vous vous laisseriez tondre la laine sur le dos, ma mignonne.

« Blanche de Noyal, ne croyez pas trop vite aux serments d'amour qu'on vous fera à cause de votre joli minois.

« Sophie, ma fille, vous êtes comme moi laide et riche, à ce qu'on dit du moins, à défaut de beauté, ayons de l'esprit et veillons au grain quand viendra le moment des épousailles.

« Enfin, mes enfants, prenons le plaisir quand il se présentera, plaisir honnête, bien entendu, car nos parents ne sauraient nous en procurer d'autres: l'heure de pleurer sonnera toujours assez tôt. Rire n'est pas défendu: un lendemain de bal, où vous aurez bien dansé et jansé sans avoir été ni coquettes ni médisantes, le bon Dieu entendra aussi bien votre prière si vous lui dites :

«—Seigneur, que je me suis donc divertie hier et que je vous en remercie! »

« Quant à la question roman, par laquelle je terminerai, voici mon avis... »

Ici Mlle de Prèves se retourna pour s'assurer que nulle de ses maîtresse ne l'entendait.

« Le roman peut être salutaire, oui, mes enfants, n'en déplaise à ceux qui ne peuvent le souffrir! Le roman nous montre les travers du monde et ses beautés; nous met en garde contre la perfidie des méchants et peut nous offrir souvent de beaux exemples d'héroïsme, de grandeur d'âme.

« Mais j'ajouterai que deux personnes du même âge n'ont pas besoin de se guider l'une sur l'autre pour leurs lectures; il est certain que moi, qui n'ai pas l'imagination inflammable, je puis lire sans danger des ouvrages qui feraient beaucoup trop rêver mademoiselle Christiane, par exemple, et Marie Clere, la tête la plus solide de notre petit clan, pourra être moins sévère encore que moi.

« Je déclare qu'on m'a assez bourrée, depuis huit ans, d'histoire et de littérature classique. Certes, je n'irai pas emprunter de livres à la bibliothèque du régiment de mon père, mais je n'en ferai pas davantage à celle de ma belle-mère; je consulterai, sur le choix de mes lectures, une personne éclairée, à la manche ni trop large ni trop étroite, et qui connaîtra bien mon caractère.

« Je crois, mesdemoiselles, que c'est là tout ce que j'avais à vous dire. Adieu et bonne chance! nous nous rencontrerons sans doute dans le monde et je verrai si vous profitez de mes humbles avis.

« Sauvons-nous: voilà Mme la surveillante qui nous regarde d'un œil inquiet; quand je pérorerai dans un groupe, elle se figure toujours que je fais de la propagande révolutionnaire. »

Les jeunes filles se dispersèrent comme une volée d'hirondelles, riant et jasant.

Peu à peu, le couvent se vida; les élèves, grandes ou petites, partirent dans les voitures qui venaient les chercher, toutes joyeuses, toutes pétillantes de gaieté à l'idée des vacances, éphémères pour les unes, éternelles pour les autres, qui s'ouvraient devant elles.

(Suite à la page 36)



**EXIGEZ LES COMPRIMÉS D'ASPIRINE BAYER**  
A moins de voir la "Croix Bayer" sur les comprimés, vous n'avez pas la véritable Aspirine Bayer reconnue sûre par des millions de gens et prescrite par des médecins depuis 24 ans contre

RHUMES MAUX DE TÊTE NEURALGIE LUMBAGO  
DOULEURS MAUX DE DENTS NEVRITE RHUMATISME

**Sûre** → N'ACCEPTÉZ QUE LE PAQUET "BAYER" qui contient le mode d'emploi correct. Boîtes commodes de "Bayer" de 12 comprimés. Aussi bouteilles de 24 et 100 — Chez les pharmaciens.

Aspirine est la marque de fabrique (enregistrée au Canada) de la manufacture Bayer de Monoaceticacidester de Salicylicacid (Acetyl Salicylic Acid, "A. S. A."). Bien qu'il soit reconnu qu'Aspirine signifie manufacture Bayer, afin de protéger le public contre les contrefaçons, les Comprimés de la Compagnie Bayer portent estampée la marque de fabrique générale, la "Croix Bayer".

**Encore ce Mal de Tête!**

qui vous a fait tant souffrir. Encore cette douleur d'abord sourde et continue, énervante et agaçante dont l'intensité augmente, sous forme d'éclairs lancinants ou de battements pénibles, principalement au-dessus des orbites.

Vous voulez qu'il se passe le plus possible n'est-ce pas? et bien employez tout de suite les

**CACHETS GAUVIN**  
et rapidement vos douleurs disparaîtront. Employez-les contre les indigestions, la fièvre, la migraine, la grippe, les douleurs rhumatismales et névralgiques et toutes les douleurs: ils sont d'une efficacité absolue et tout à fait inoffensifs. En vente partout 25c la bouteille.

J. A. E. GAUVIN, pharmacien-chimiste, MONTREAL

**CACHETS GAUVIN**  
Pour le Mal de Tête



Lisez et  
**Faites Lire**

NOTRE FEUILLETON  
DRAMATIQUE ET  
SENTIMENTAL

**"Le Secret de l'Enfant"**  
PAR PAUL ROUGET

## TOUTE FEMME DEVRAIT SAVOIR

que Zam-Buk contient sous la forme la plus compacte toutes les propriétés d'un parfait remède domestique pour la peau, excessivement commode.

Cette fameuse préparation végétale est des plus adoucissantes pour coupures, brûlures, échaudures, etc., ou pour peaux gercées et irritées. Elle fait disparaître tout danger d'infection, d'empoisonnement ou d'inflammation, et *guérit les blessures et maux les plus pénibles* avec une remarquable facilité.

**ZAM-BUK est "Une pharmacie dans une boîte de deux pouces", utile pour les accidents et maladies de la peau.**

Une huile qui est estimée partout. — L'huile Eclectique du Dr Thomas a été mise sur le marché sans ostentation il y a plus de cinquante ans. Elle a été fabriquée pour les besoins d'un petit nombre mais aussitôt que ses mérites furent connus, son champ d'action s'étendit à tout le continent et elle est maintenant connue et estimée dans tout ce continent. Il n'y a rien d'égal à ce produit.



Demandez **Horlick's**  
le Lait Malte  
ORIGINAL  
Lait Sain  
pour Bébés,  
Invalides et  
Vieillards

Beaucoup d'enfants meurent par suite des vers et le premier soin des mères serait de voir que leurs enfants soient libres de ces pestes. Un vermifuge sur lequel on peut compter est Miller's Worm Powder. Elles n'expulseront pas seulement les vers du système mais agiront comme un remède donnant la santé et un remède pour bien des maux qui affectent les enfants, les affaiblissent et mettent leur vie en danger.

### BEAUTE DES YEUX

Produits importés de la Grande  
Maison Bichara de Paris.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

#### MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

#### CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante

CHATAIN — pour les blondes  
NOIR — pour les brunes

Prix : \$2.00

#### PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rivale. ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA — NIRVANA — SYRIANA — AMBRE. Petit flacon : \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne  
EN VENTE CHEZ TOUS LES  
PHARMACIENS ET PARFUMEURS  
Expédié franco par la maille sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA  
502 SAINTE-CATHERINE EST  
Suite 111-113-115 Tél.: Est 3200  
MONTREAL, Can.

Geo. Latourrelle, agent pour le Canada

### TANTE RABAT-JOIE

(Suite de la page 35)

Ce fut le colonel de Prèves lui-même qui vint prendre sa fille; celle-ci lui dit, dès que le petit clappement de langue du cocher eut rendu le trot aux chevaux :

« Papa, on nous a dit ce matin au couvent que nous n'étions plus des petites filles, mais des femmes.

— Hein? fit M. de Prèves en haussant les sourcils.

— Des jeunes filles respectables, si tu aimes mieux. Ainsi, tu ne vas plus me traiter en gamine, n'est-ce pas ?

— Il faudrait d'abord que tu ne te conduisisses plus comme telle.

— Conduisisses! répéta Georgette avec admiration. Oh! papa, que tu parles bien! C'est le contact de tante Rab... de ma belle-mère, veux-je dire. Mais, tu sais, avec moi ne fais pas tant de frais. Emploie le langage que tu emploies avec tes dragons.

— Hein? fit encore le colonel.

— Je veux dire: vas-y simplement. Tu sais, j'aime la simplicité en tout. Ainsi, moi, tu vois, je ne fais jamais de phrases.

— Malheureusement.

— Oh! malheureusement! pourquoi? Aimerais-tu mieux que je t'accablasse (tiens, écoute comme c'est joli et doux!) que je t'accablasse donc, de mots durs à l'oreille et de conversations recherchées? Ah! je t'avoue que je préférerais rester muette.

— Bien, mais où veux-tu en venir avec cette dissertation ?

— C'est toi qui m'as éloignée de mon sujet, avec ton langage choisi. Je disais donc qu'à présent je veux qu'on me respecte.

— Je le veux, fichtre! bien aussi, gronda M. de Prèves. Il ne manquerait plus que...

— Tu verras que ma belle-mère ne parlera pas comme toi, interrompit Georgette en hochant la tête d'un air soucieux.

— Oh! fit le colonel en riant, tu voudrais que ta belle-mère te respectât ?

— On dit : respecte. Oui, je voudrais que vous me respectassiez tous (ceci pour te montrer le peu d'harmonie du subjonctif).

— Tu m'ennuies. Alors, tu

crois que ta belle-mère va s'incliner devant les ordres ?

— Je ne lui en demande pas tant et je ne donnerai pas d'ordres, du moins à elle; mais je désire qu'elle ait des égards pour moi; je tiens à ce que l'on consulte un peu mes goûts avant d'entreprendre mes toilettes, de régler mes plaisirs, de choisir mes amies. Tu vois que je ne demande pas le Pérou.

— Bien, bien, fit M. de Prèves rassuré. Et maintenant, sais-tu ce que je vais t'offrir pour ta rentrée dans la famille ?

— Non, papa, mais moi je sais bien ce que je demanderai. Que m'as-tu acheté? un bracelet peut-être ?

— Non... Nous allons te donner, ta belle-mère et moi... un mari.

— Et vous appelez ça ma rentrée dans la famille? s'écria Georgette indignée, quand vous ne songez qu'à m'en expulser tout à fait !

— Georgette!... murmura le pauvre officier atterré. Mais que crois-tu? Ce n'est pas pour...

— Vous êtes donc bien pressé de vous débarrasser de moi que, à peine ai-je franchi les murs du couvent, vous me proposez une autre cage ?

— Georgette... mais... on ne te forcera pas... C'était l'occasion; j'ai sous la main un sujet hors ligne.

— On en retrouvera d'autres plus tard. Je ne veux pas encore parler de mariage; je veux m'amuser et profiter de ma jeunesse. Parions que c'est tante Rabat-Joie qui a eu cette idée ?

— Je te jure que non, s'écria le colonel sans relever l'appellation peu respectueuse de sa fille. Au contraire, ta belle-mère trouve que tu es trop jeune et trop étourdie pour entrer si vite dans une vie qui... que...

— Qui n'apporte pas que des agréments, conclut Georgette, voyant que son père s'embourbaît dans sa phrase. Sauf sous le rapport de l'étourderie, qu'on ne peut plus me reprocher, elle a raison. J'ai donc commis un jugement téméraire, je lui dois une réparation. Quant au mari, n'en parlons plus, n'est-ce pas, mon bon papa chéri ?

— Comme tu voudras! soupira M. de Prèves en s'étendant au fond de la voiture, comme accablé par avance des luttes



Chassez les  
Cheveux  
Gris  
en quinze  
minutes

Vous le pouvez avec l'Inecto-Rapid, la meilleure teinte liquide pour les cheveux jamais connue.

C'est une préparation naturelle, propre et rapide, qui laisse les cheveux abondants, soyeux et éclatants — rend fidèlement les nuances et s'applique facilement.

Suivez les conseils des plus grands spécialistes capillaires du Canada et servez-vous exclusivement de l'Inecto-Rapid — il s'en vend plus que de toutes les autres préparations du genre réunies.

En vente dans toutes les parfumeries, salons de coiffure, pharmacies et magasins à rayons. Si votre fournisseur ne l'a pas sous la main, écrivez à

The W. T. Pember Stores, Ltd.  
Toronto, Ont.

IMPORTANT — Inecto Rapid, Canada Limited, a acheté pour toute l'étendue du Canada le droit de vente et la clientèle de l'Inecto-Rapid. Toute violation à ces droits sera poursuivie.



### Aubaine No. 2

Articles utiles et agréables pour quelques sous. Cette aubaine comprend une bague de fantaisie en or plaqué, un

paquet de coupons de soie, un lot de soie à broderie, un dé à coudre en aluminium, un bouton de faux-col et une épingle de cravate ou d'écharpe montée en camee. LE TOUT, poste payée, seulement 10 SOUS.

Adresse: Buchanan & Co., City Hall Station  
Box 1152, New York City, N. Y.

DISTRIBUTEURS, VENDEURS, 300% de profit à vendre GASOLINE MAGIQUE; un produit garanti; découverte nouvelle valant la gasoline pour 3 cents le gallon. Une boîte de \$1.00 bonne pour 500 milles. \$500 par mois à gagner facilement. Ecrivez tout de suite.

P. A. LEFEBVRE & CIE., Alexandria, Ont.

qu'il lui faudrait subir désormais. Mais je désirerais que tu craignis... craignes un peu plus ta belle-mère, mon enfant.

Georgette se jeta à son cou :

« Pauvre papa qui a peur maintenant de m'écorcher les oreilles! Ah! je t'aime bien, va! Seulement, je ne te comprends pas bien: tu veux que j'éprouve de la crainte... parce que la crainte de tante Ra... Herminie est le commencement de la sagesse, n'est-ce pas ?

« Eh bien! mon père aimé, c'est que je n'ai peur au monde que des chenilles, des crapauds et des jours de pluie.

Quant à ma belle-mère, que j'aime bien au fond, va, puisqu'elle est ta femme, elle m'amuse à d'autres moments, mais elle ne m'impose pas du tout.

« Que veux-tu? Je suis ainsi, on ne se refait pas? Seulement, je te promets d'être aussi gentille avec elle qu'elle-même le sera avec moi.

— Te faire des avances, Herminie ?

— Non, je ne dis pas ça, et pourtant, quand même cela serait? De nous deux elle est la dernière venue dans la maison. Mais il ne s'agit pas de nous disputer là-dessus puisque je te promets de vivre en bonne intelligence avec elle... Nous n'avons pas les mêmes goûts, c'est vrai, mais je la formerai, ne t'inquiète pas.

« Écoute, papa, tu veux donner un bal à propos de ma sortie du couvent ?

— Un bal en cette saison ? tu es folle.

— Alors, une matinée, papa, une toute petite matinée où l'on boira du champagne très glacé et où il y aura un amour de cotillon. Ça se fait plus en province qu'à Paris, à cette époque, mais tu as ton régiment sous la main, tu inviteras tes officiers.

— Au fait, c'est une idée, murmura le colonel qui voyait là une occasion de présenter bon gré mal gré à sa fille le gendre de ses rêves.

La fine mouche devina sa pensée, mais n'en laissa rien voir.

« Et les grandes manœuvres ! s'écria soudain M. de Prèves en se frappant le front.

— Bien sûr, tu ne donneras pas la fête pendant qu'elles se feront, papa, répliqua Georgette d'un air ingénu; ça ne serait pas poli pour le 27e; la matinée aura lieu tout de suite, voilà tout.

— Tu as une manière d'arranger les choses ! fit le colonel d'un ton maussade.

— Heureusement, papa; la décision est mon fort. Et maintenant, comme j'ai une faim de loup, veux-tu faire arrêter la voiture devant une boulangerie quelconque afin que je satisfasse ma fringale.

M. de Prèves fit arrêter les chevaux, et Mlle Georgette englutit coup sur coup trois brioches sans boire.

« Quel estomac ! dit son père avec admiration.

— Il est de fait que je ne souffre pas de dyspepsie, répliqua la jeune fille; mais toi-même, papa, tu es une bonne fourchette. Je t'attends ce soir au rôti. Moi, tu sais la viande ce n'est pas mon idéal... là, je suis prête, remontons en voiture, nous voilà bientôt rue de Bellechasse et j'ai hâte de causer cotillon avec ma tante.

— Bon Dieu ! que va-t-elle dire ! s'exclama le colonel.

— Ça c'est le moindre de mes soucis, du moment que j'ai la parole. Et puis, ma belle-mère peut bien me sacrifier une journée de tranquillité, quand je lui sacrifierai tout mon mois de septembre à la Vallée... de larmes, si elle se figure qu'on s'y amuse ! A propos papa, justement je voulais te demander une chose que j'emporterais à la campagne...

— Qu'est-ce ? une ombrelle ?

— Oh ! j'en ai trois.

— Une canne à pêche ?

— Non, papa, c'est moins encombrant : je voudrais... un ouistiti.

— Un... ? Te moques-tu de moi ?

— Non, papa, je ne me permettrai pas.

— Un ouistiti ? jamais de la vie !

— Alors tu veux que je dépérisses d'ennui dans la Vallée de larmes ?

— C'est joli pour ta belle-mère ce que tu dis là.

— Voyons, papa, quand tu vas entendre avec elle certaines pièces des Français où tu avoues toi-même bâiller à te décrocher la mâchoire, tu n'es pas poli non plus ?

— C'est différent. Moi je...

— Oui, je sais, tout t'est permis, à toi. Ah ! c'est commode, va ! Enfin, tu ne veux pas m'offrir un ouistiti à la place du mari que tu me destinais ?

— Allons, oui ! conclut M. de Prèves d'un ton qu'il tâchait de rendre furieux.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel de la rue de Bellechasse, Georgette franchit le marche-pied d'un bond; et son père soufflait encore à l'entresol, qu'elle embrassait sa tante Rabat-Joie avec une impétuosité qui dérangerait les boucles symétriques de la bonne dame.

« Me voilà, ma tante !

— Je m'en aperçois.

— Vous allez bien ? oui, ça se voit, vous êtes grasse ! ce n'est pas comme mon amie Luisita, pas moyen de démaigrir... Nous sommes en vacances... sans fin ! Quelle veine, et que nous allons nous amuser !,

— Mais, Georgette...

— Et papa va donner un bal ! Mme de Prèves laissa tomber son ouvrage sur ses genoux avec stupeur.

(A suivre)



Comprimés  
**SATURAL**

Plus de fatigues, de lassitude, de douleurs après un gros repas grâce aux **COMPRIMÉS SATURAL**.

Enfin, pouvoir manger comme tout le monde, à son saoul, sans appréhension, enfin être en mesure de jouir des plaisirs de la table sans trembler pour les conséquences, sans souffrir ensuite de fermentations, renvois acides, "brûlements," nausées, étourdissements, maux de tête, nervosité, etc. — quel bonheur !

Cette merveilleuse transformation est l'œuvre des Comprimés SATURAL. Avec eux, la digestion se fait normalement — vous oubliez que vous possédez un estomac — et ils ramènent la joie de vivre au cœur du dyspeptique, la puissance de travail et le succès dans son existence. Et cela ne coûte qu'un sou par repas.

Les Comprimés SATURAL sont en vente chez tous les pharmaciens à 50 cts la boîte de 50 comprimés. Si votre pharmacien ne les a pas en magasin, envoyez-nous 10 cts et nous vous enverrons 10 comprimés, poste payée. Les Comprimés SATURAL vous assurent

"UN BON REPAS POUR UN SOU"

PHARMACIE LACHANCE — Dépositaire  
454, rue Ste-Catherine Est MONTREAL

La Revue des beaux romans d'amour

DEUX ROMANS  
DANS  
**La Revue  
Populaire**  
DE JUILLET

Un roman complet : **PRINCESSE**, Par Ludovic HALEVY

Suite du roman : **CŒURS ENNEMIS**, Par DELLY

REMARQUE IMPORTANTE : La Direction de La Revue Populaire publie exceptionnellement un roman à suivre, beaucoup trop long pour paraître en une fois. Ce roman, une nouveauté introuvable en librairie, et que l'auteur, M. Delly, a adressé lui-même à notre revue, est, sans exagérer, une véritable merveille. Nous avons préféré le reproduire par fragments que d'en priver complètement nos lecteurs et lectrices.

NOUS VOUS  
CONSEILLONS  
— PLUS QUE  
JAMAIS — DE  
RETENIR  
TOUT DE SUITE  
VOTRE NUMERO

EN VENTE  
PARTOUT : 15c.

COUPON D'ABONNEMENT

**La Revue  
Populaire**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de  
\$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois d'abonnement à La Revue Populaire.

Nom .....  
Adresse .....  
Ville ..... Province .....  
POIRIER, BESSETTE & CIE,  
131, rue Cadieux, Montréal

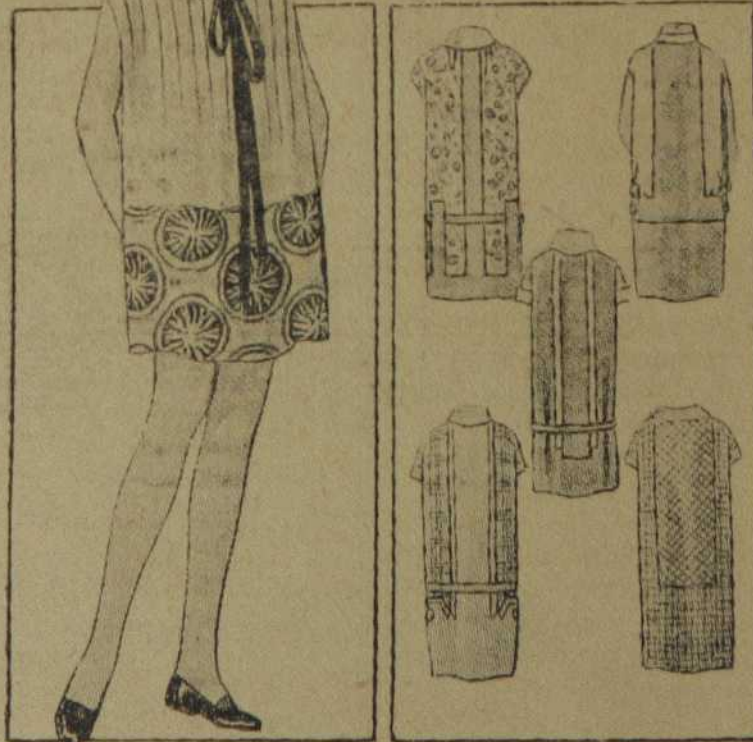
# Nouvelles Créations Parisiennes



Robe en toilina de Jouy et bandes de toile bleu uni. Cravate en crêpe blanc.

Robe en kasha "noisette" et crêpe grège. Boutons de galalithe.

Petite robe droite en crépella rose et crêpe imprimé de rosaces "marine". Col de Venise.



Robe de kashadrap "marine" et crêpe blanc. Large ruban écossais bleu et jaune vif, en cravate.

Robe en givrécra quadrillé beige et kasha uni de même teinte.

Robe en cottécla carrelé vert de gris; le devant en crêpe uni assorti.

## CHRONIQUE DE LA PEINTURE

## LES PINCEAUX

De quels pinceaux se servir et comment s'en servir.

Pour obtenir de bons résultats dans tout travail de peinture, il faut, il va de soi, utiliser de bons pinceaux et le pinceau qui convient à chaque genre d'ouvrage que l'on fait.

Il arrive souvent qu'un mauvais pinceau gâte un beau travail. Il est pratiquement impossible qu'un pinceau usé, un pinceau trop dur ne laisse pas des marques sur la couche de peinture.

Les pinceaux sont faits de différentes formes et de diverses grandeurs — il en est de plats, de ronds, d'ovales, de carrés au bout, d'arrondis, de pointus et d'autres enfin qui épousent la forme d'un ciseau. Chacun a son emploi propre.

En choisissant un pinceau, on doit prendre soin d'acheter, parmi plusieurs, celui qui s'adapte le mieux à la main, de façon qu'on puisse le tenir sans difficulté, sans qu'il glisse de la main ou la fatigue en peu de temps, soit qu'il soit trop lourd ou trop gros.

Les poils des pinceaux sont aussi de plusieurs sortes; les uns sont fixés dans de la colle, les autres dans du ciment et d'autres dans du caoutchouc. A dire vrai, les pinceaux dont les poils sont incrustés dans du caoutchouc sont les meilleurs.

Il va de soi qu'on ne doit jamais laisser séjourner dans l'eau les pinceaux dont les poils sont fixés dans la colle, car les poils auraient tôt fait de s'arracher. Pas plus qu'on ne doit employer des pinceaux à poils cimentés pour tout fini contenant de l'alcool, de la laque par exemple, pour la même raison donnée ci-haut.

Il est de la plus grande importance de tenir vos pinceaux en bon état. Si, au cours d'un travail de peinture, vous devez déposer votre pinceau, ne le placez jamais à plat sur une planche ou un morceau de papier. Votre journée finie, mettez vos pinceaux dans un seau d'eau. Si l'on se sert de gros et lourds pinceaux, on peut faire une chose: passer dans le manche une boucle de corde et les suspendre par cette boucle à un bâton placé sur le seau.

Le travail terminé, quand vous n'avez plus besoin de vos pinceaux, lavez-les bien avec beaucoup de soins. C'est là une besogne qui ne demande pas grand temps, mais si vous ne la faites pas, vous le regretterez amèrement. Car, il faut beaucoup moins de temps pour nettoyer un pinceau qu'il en faut pour le remettre en bon état de servir, quand il n'a pas été nettoyé.

Pour nettoyer ainsi vos pinceaux, servez-vous de térébenthine, de benzine ou de gazoline. C'est dans la térébenthine seulement qu'il faut nettoyer un pinceau dont on s'est servi pour le vernis et l'émail, et c'est dans l'alcool dénaturé seulement, l'alcool du commerce, qu'il faut nettoyer un pinceau de laque (shellac). Après avoir nettoyé les pinceaux dans la térébenthine, la benzine ou l'alcool, il faut les laver dans de l'eau fraîche savonneuse et les essuyer avec une serviette. Les pinceaux étant maintenant propres, on doit les placer dans un sac de papier pour les préserver de la poussière.

On vante aussi une autre méthode qui consiste à faire tenir les pinceaux dans un mélange égal de térébenthine et d'huile de lin. On suspend les pinceaux dans ce mélange de la manière indiquée tout à l'heure ou au moyen de clous. Cela empêchera les pinceaux de reposer au fond du seau et d'enrouler leurs poils.

Il est bon et nous le recommandons fortement de placer une boîte de bois sur le seau contenant des pinceaux, pour qu'il soit convenablement couvert et qu'ainsi la poussière ne puisse abîmer les pinceaux.

Si vous suivez cette dernière méthode — au lieu de la première — il faut renouveler l'eau dans le seau de temps en temps, car cette eau s'évapore et fait que les pinceaux se durcissent.

On peut aussi, à condition que l'eau soit souvent renouvelée, tenir en permanence les pinceaux dans un seau d'eau — toutes les brosses à l'exception de celles dont les poils sont fixés dans de la colle.

Si les pinceaux se sont durcis, il faut les maintenir dans la térébenthine, un jour ou deux, pour ramollir la peinture. Puis, cela fait, il faut les promener fortement sur une planche, les replacer dans la térébenthine et les promener de nouveau sur la planche, si c'est nécessaire.

Si cela ne suffit pas à ramollir la peinture qui a durci sur les pinceaux et à remettre ces derniers en état de servir, employez du vinaigre chauffé. Mais ne déposez jamais un pinceau à poils collés dans du vinaigre.

Cela paie d'employer  
les PEINTURES et VERNIS  
MARTIN-SENOUR

100% PURS

Pour tous les usages  
Pour toutes les surfaces



Pour les Planchers, les Meubles  
les Boiseries

cela paie d'employer  
la "TEINTURE WOOD-LAC"

MARTIN-SENOUR  
Neuf Magnifiques Teintes



Pour les Murs Intérieurs  
et les Plafonds

cela paie d'employer  
le "NEU-TONE"

MARTIN-SENOUR  
Le fini mat, lavable  
et sanitaire



Pour les Garages, les Réservoirs  
et toutes les surfaces Métalliques

cela paie d'employer  
la PEINTURE "IRON DUKE"

MARTIN-SENOUR  
Le Protecteur Idéal du Métal



Pour les Planchers en bois mou

cela paie d'employer  
la PEINTURE à PLANCHER

SENOUR  
Un beau fini qui résiste bien



Sont en vente les quincailleries qui équipent  
ment des Verois et Peintures Martin-  
Senour dont l'emploi paie.

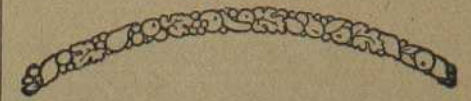
Il existe une Peinture ou un Vernis  
Martin-Senour pour chaque usage et  
pour chaque surface.

Faites la connaissance de l'agent-  
fournisseur de Martin-Senour dans  
votre localité. Il possède un stock  
complet, de même qu'un fonds de  
précieux renseignements. Mettez-le  
au courant de vos problèmes de pein-  
ture et il vous donnera d'utiles avis.

Ecrivez au bureau-chef à Montréal pour  
obtenir les brochures gratuites "Le  
Peinture à la Maison rendu Facile"  
et "Le Bon Vernis."

The MARTIN-SENOUR Co.

LIMITED  
PRODUCERS OF PAINTS AND VARNISHES  
WINNIPEG MONTREAL TORONTO  
VANCOUVER HALIFAX



Plus  
d'une femme  
a ajouté  
à sa  
réputation  
de brillante  
hôtesse  
en servant  
des plats  
préparés  
avec

**KNOX**  
SPARKLING  
GELATINE

"La qualité suprême pour la santé"

TOUTES les ménagères devraient avoir  
une boîte de Gélatine Knox Spark-  
ling sur une tablette de leur garde-  
manger.

Un seul paquet suffit à quatre diffé-  
rents desserts, salades, ou autres plats,  
chacun pour six personnes.

Essayez aujourd'hui cette délicieuse  
recette:

Crème Bavaroise aux Fraises

Faire tremper 1/2 enveloppe de Gélatine Knox  
Sparkling dans 1/4 tasse d'eau froide pendant cinq  
minutes, et dissoudre dans une tasse contenant  
ce mélange dans de l'eau chaude. Verser dans  
1 tasse de jus et pulpe de fraises mêlés avec 1  
cuillère à thé de jus de citron. Ajouter 1/2 tasse  
de sucre, et quand le sucre est dissous, placer le  
bol contenant ce mélange dans une casserole d'eau  
glacée et brasser jusqu'à consistance; puis dou-  
bler de 1 1/2 tasses de crème épaisse, battue jus-  
qu'à fermeté. Verser dans un moule humide ta-  
pissé de fraises coupées par la moitié, et faire  
prendre au frais ou sur la glace. Garnir de  
fruits, de fraises choisies et de feuilles.

Livres de Recettes—Gratuit

Ecrivez pour avoir les deux livres de recettes  
pratiques de Mme. Knox, "Desserts Exquis" et  
"Nourriture Economique". Expédiés gratis contre  
4c en timbres et le nom de votre épicer.

Charles B. Knox Gelatine Co.  
Dépt. L. 180 St. Paul Street W. Montréal

Ces deux paquets contiennent la même Gélatine  
pétillante en grains, mais l'"Acidulée" comporte  
une enveloppe supplémentaire, contenant de l'es-  
sence de citron, non mélangée avec la gélatine.





**ALBRIGHT  
RUBBERSET**  
TRADE MARK

**A VOUS DE JUGER**

EN achetant un véritable blaireau Albright-Rubberset, vous achetez le privilège d'être le seul juge de sa valeur. Si vous n'êtes pas satisfait, renvoyez le blaireau pour en recevoir un autre. Peut-il y avoir une garantie plus généreuse? Voilà ce que vous promet le Vieux Rubberset de la marque déposée du blaireau que vous achetez. Mais ayez soin de le remarquer. Il se trouve sur des blaireaux de 35c à \$25.00 — valeurs spéciales à \$1.00, \$1.50, \$2.00, \$3.00, \$4.00 et \$5.00, avec les étiquettes de prix sur les manches.

RUBBERSET CO., LIMITED  
Siège social: Toronto  
Fabricants des pinceaux de peintre Albright-Rubberset et des brosses à dents Albright.

**Rubberset must make good or we will**



## l'Écueil des Dettes

L'HOMME ou la femme qui se lance dans des dépenses folles sans songer à l'avenir, s'expose à un naufrage financier sur l'inexorable écueil des dettes.

Les endettés ne sont plus maîtres de leur temps et de leur carrière. Ils sont au pouvoir de leurs créanciers.

Rester endetté c'est connaître toute l'amertume des privations forcées.

L'habitude de mettre de côté une partie de chaque dollar que vous gagnez, vous permettra dans un avenir rapproché de jouir du confort et des plaisirs de la vie.

Notre livre "Le Vieux Bas de Laine" contient un plan d'épargne adapté à vos moyens. Demandez-le à notre Gérant.

**La Banque Royale  
du Canada**

FS430

**Fumez le cigare "CARENITA"**

EN VENTE PARTOUT : 10 CENTS

TEL. CLAIRVAL 1160



## ROBERT LE DIABLE

(Meyerbeer)

Enregistré sous le No 76020, disque "La voix de son Maître"-Victor, par Edmond Clément et Marcel Journet.

Aussi disque Pathé, No 2537, par MM. Chambon et Vaguet.

### AH! L'HONNÊTE HOMME!

<i>Raimbaut</i>	<i>Bertram</i>
Ah! l'honnête homme!	Ah! l'honnête homme!
Le galant homme!	Ah! le pauvre homme!
Mais voyez comme	Mais voyez comme
Je me trompais!	En mes filets
Ah! désormais	Je le prendrais
Je lui promets	Si je voulais!
Obéissance,	Faiblesse humaine
Reconnaissance,	Que l'on entraîne,
En récompense	Que l'on enchaîne
De ses bienfaits.	Par des bienfaits!

*Bertram.* — C'est aujourd'hui qu'on te marie?

*Raimbaut.* — Oui, monseigneur. (bis)

*Bertram.* — Quelle folie!

*Raimbaut.* — Une folie!

Ma fiancée est si jolie!

*Bertram.* — A ta place, moi, j'attendrais  
Et sans façon je choisirais.

*Raimbaut.* — Vous choisiriez?

*Bertram.* — Je choisirais.  
Te voilà riche, et, je le gage,  
Toutes les filles du village  
Voudront se disputer ta foi.

*Raimbaut.* — Vous le croyez?

*Bertram.* — Oui, je le croi.

*Raimbaut.* — Au fait! (bis) Un si grand personnage }  
Doit s'y connaître mieux que moi. } bis  
Vous choisiriez?

*Bertram.* — Je choisirais.

Faiblesse humaine,  
Que l'on entraîne,  
Que l'on enchaîne  
Par des bienfaits!

## LE TROUVÈRE

(Verdi)

Enregistré sous le No A-690, disque Columbia, par F. Constantino.  
Aussi disque Pathé, No 0005, par M. Affre.

### EXILE SUR LA TERRE

Exilé sur la terre.	Ah! que l'amour fidèle
Je languis solitaire...	Touche ton coeur, ma belle.
Ecoutez un instant	Et reconnais l'accent
Le troubadour chantant.	Du troubadour passant.

L'ELEGANCE FEMININE



Faite de deux tissus: crêpe Georgette rouge et crêpe-satin noir, cette jolie robe s'orne d'un galon de satin noir brodé d'or. Robe en alpaga blanc imprimé de petits bateaux et de vagues bleu Delft; le bas est ourlé d'alpaga bleu uni et le corsage s'éclaire d'un haut plissé de linon blanc, la vogue du moment.

Les ombrelles carrées sont une amusante fantaisie remarquée récemment aux courses; on verra beaucoup de ces ombrelles très originales brodées, peintes, plissées, en soie et même en papier. On ne parle pas encore d'ombrelles en dentelle ou en lingerie, mais il est possible que l'été nous en montre.

Les blouses sont, le plus souvent, remplacées par le gilet sous les costumes tailleur ou les costumes de sport: le dos et les manches sont de voile léger; — le plastron, à la dernière mode, est de piqué blanc ou d'ottoman clair.

Voici un bon moyen pour faire disparaître les taches brunes ou noires qui souillent bien souvent le marbre des cheminées: dissolvez dans un peu d'eau deux parties de cristaux de soude, une de pierre ponce et une de craie; frottez avec cette composition; rincez à l'eau claire, et votre marbre redeviendra aussi net qu'auparavant.

Encore trop bon pour être jeté!



Confiez-le à SUNSET!

MERES — revoyez tous les vêtements fanés et démodés que vous avez mis au rancart, mais dont cependant le tissu est encore en très bon état. Teints dans les couleurs nouvelles et à la mode de la SUNSET, ces étoffes et ces vêtements seront absolument remis à neuf.

La SUNSET est simple et d'un emploi facile, donnant inmanquablement les meilleurs résultats. Chaque année, la SUNSET fait épargner aux femmes beaucoup d'argent en faisant durer et en enjolivant leurs toilettes d'intérieur.

Avec la SUNSET, le succès est assuré si l'on suit les simples instructions données. La SUNSET peut teindre tous les tissus, quels qu'ils soient, uniformément et sans tacher les mains ou endommager les ustensiles. Toutes les couleurs SUNSET, pâles ou foncées, sont solides. Demandez à la pharmacie, au magasin à rayons, à l'épicerie, au magasin général, le dépliant gratuit des recettes SUNSET pour les chics "couleurs de la saison".



NORTH AMERICAN DYE CORPORATION, Ltd., Dépt. 10, Toronto. Agents des ventes pour le Canada: Harold F. Ritchie & Co., Ltd. Toronto.

GRATIS — POUR VOUS, MESDAMES

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEUVENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSE, RETABLIR LEURS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la POITRINE, en même temps que, sous son action se combient les CREUX DES EPAULES. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la SANTE GENERALE comme TONIQUE. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les personnes maigres en 25 jours

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du REFORMATEUR. Notre REFORMATEUR est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p.m.

MADAME MYRRIAM DUBREUIL  
230, PARC LAFONTAINE, MONTREAL  
Dépt. 2 — Boîte Postale 2353

A chaque repas —



Quand vous arrivez chez vous fatigué, apaisez votre faim avec des bons biscuits sodas à la crème.

# MCCORMICK'S

## JERSEY CREAM SODAS

MCCM 507

### La gélatine par excellence

Ecrivez pour recevoir notre nouveau livre de cuisine absolument gratuit.

Nouvelles façons d'utiliser votre gélatine favorite.

En vente au Canada depuis 1845—La meilleure pour salades—gelées et desserts exquis.

THE COX GELATINE CO. LIMITED  
Casier 73, Montréal.

# COX'S

Instant Powdered

## GELATINE

Beaucoup d'usage

# SNAP

Achetez-le aujourd'hui

## LE GRAND Nettoyeur de Mains



### Beauté de la Poitrine

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU TRAITEMENT DENISE ROY EN 30 JOURS

Le TRAITEMENT DENISE ROY développe et raffermi rapidement la poitrine.

D'une efficacité remarquable et durable sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre; il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY, DE 30 JOURS, AU COMPLET, \$1.00

MME DENISE ROY, 313, RUE AMHERST, MONTREAL  
Boîte Postale 2740 Dépt 1 Tél.: Est 9252 J

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.



Toute correspondance strictement confidentielle.

## RECETTES DE CUISINE



### L'ART D'ACCOMMODER LES RESTES

Quelques recettes de bonne cuisine canadienne et française.

**Oie.** — S'il reste de l'oie de beaux morceaux on en réchauffe les membres en les trempant dans la graisse de la cuisson ou beurre et on les met après les avoir parés et enfermés dans un papier beurré à feu doux sur gril. Ils peuvent alors être présentés avec une sauce composée de beurre manié de fines herbes sur laquelle on place les restes de l'oie. Ou encore, sur une purée d'oignons ou d'autres légumes.

**Volaille.** — Les restes de volaille se traitent à peu près de la même manière que ceux de veau; on peut les mettre, selon que nous avons donné la recette, soit en blanquette, en friture, en croquettes, salade, etc.

**Marinade de poulet.** — Prenez du poulet de desserte, coupez-le en morceaux que vous faites mariner avec de l'huile pendant quelques heures, ajoutez jus de citron, oignons coupés en rouelles, laurier, thym, persil, poivre et sel. Retournez les morceaux afin qu'ils s'imprègnent; égouttez, puis passez-les dans une pâte à frire, plongez-les dans la friture chaude. Lorsqu'ils sont de belle couleur, égouttez et servez dans un plat chaud entouré de persil frit.

**Poule en fricassée.** — Lorsqu'une poule a été mise en pot-au-feu ou cuite au riz, on peut en remettre les restes en fricassée. Vous pouvez également la resservir avec des petits oignons en les faisant revenir dans du beurre et en les saupoudrant de sucre. Puis après avoir fait roussir du lard coupé en dés et mouillé de bouillon, auquel vous ajoutez les oignons que vous avez préparés, vous mettez dans cette sauce les restes de la poule, laissez-les mijoter et servez en mélangeant des ronds de citron aux morceaux de viande en entremêlant les oignons. Arrosez de la cuisson.

**Casserole de riz pour arranger les restes de volailles.** — Faites cuire aux trois quarts une demi-livre de riz dans une petite marmite avec du bouillon et du lard fondu. Quand il est cuit, bien épais et très gras, prenez un plat que vous puissiez servir sur la table, en cui-

vre, en argent ou en faïence allant au feu. Garnissez-le bien de votre riz à quelques lignes d'épaisseur. Mettez alors votre viande que vous avez coupée mince et couvrez-la par-dessus avec du riz, de façon à la faire complètement disparaître. Unissez bien votre riz. Mettez votre plat sur de la cendre chaude, recouvrez-le d'un four de campagne avec un bon feu dessus. Vous le laisserez ainsi jusqu'à ce que votre riz ait pris une couleur bien dorée. Avant de servir, penchez le plat pour ôter la graisse qu'il pourrait y avoir et servez à sec.

**Chevreuil.** — Le chevreuil, soit l'épaule, soit le cuissot, ne peut être resservi le lendemain qu'en salmis ou en émincés. On peut également l'accommoder avec une sauce aux champignons.

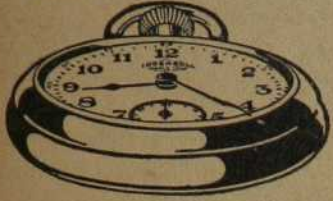
**Lièvre.** — Un lièvre mis en civet ne peut être réchauffé que tel. Si, au contraire le râble du lièvre a été mis à la broche, ce qui en reste peut être le lendemain préparé en salmis ou avec une sauce aux champignons.

**Lapin.** — Les restes d'un lapin peuvent se servir en hachis. On dégage les chairs des os et on prépare comme tous autres hachis. On peut aussi les désosser, les faire mariner et en faire une farce avec de la mie de pain, poivre, sel, ciboules et champignons hachés. Coupez cette pâte par parties et enveloppez chacune d'une barde de lard. Faites-en des papillottes que vous mettez sur le gril à feu très doux. On peut servir avec le lapin et avec une sauce piquante dans la saucière.

**Poissons.** — Peu de variétés de préparations dans la manière de resservir les poissons. En général on les mange froids avec une sauce verte mayonnaise, ravigote, aux câpres, etc. Ceci s'applique au saumon, barbu, turbot, truite, brochet, etc. Quant aux poissons charnus, qu'on peut désosser, dont les arêtes sont très fines, on en fait des croquettes en pilant leur chair dans un mortier avec du lard haché, de la graisse de rignon, et on en forme des boulettes que l'on passe aux blancs d'oeufs bottus, et qu'on jette ensuite dans la friture en les servant après sur une serviette avec du persil frit.

Pour la Vacances et tout usage général l'été une

Ingersoll



UNE Ingersoll coûte peu et tient le temps avec précision. Pourquoi exposer votre montre de prix?

\$2.00 à \$12.00



Reconnu le meilleur depuis 1857

Pour la santé et la vigueur des Bébés

Gratis—Livre des Bébés Demandez à The Borden Co. Limited, Montréal, deux Livrets du Bien-Etre de Bébé.

E 29-24

SAVON BABY'S OWN



4-25

Cinq générations de Canadiennes l'ont recommandé

La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS ADHESIFS DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir des hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COUR-ROIES ou DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à: PLAPAO COMPANY, 2663 Stuart Building, St. Louis, Mo., E.-U.

Les mères peuvent facilement savoir quand leurs enfants souffrent des vers et elles ne perdent pas de temps à appliquer le remède convenable — Mother Graves' Worm Exterminator.



Le Foyer du Petit Jardinier

COIN LITTÉRAIRE

AVIS

Je vais discontinuer momentanément le Coin Littéraire afin de donner plus d'espace aux réponses à ma question:

QUEL EST VOTRE DIVERTISSEMENT PREFERE DANS LA BELLE SAISON?

Les réponses commencent à venir, j'invite tous ceux et celles qui voudront nous faire part de leurs goûts. — Petit Jardinier.

LA ROSE DU COEUR

Le coeur humain est une fleur délicate et fragile, facilement meurtrie, mais aussi combien facilement ranimée. Un sourire, un mot d'affection, d'appréciation, de sympathie, de consolation, ou même de simple et franche camaraderie, tout cela est la rosée du coeur qui le rafraîchit et le fait s'épanouir.

Puisqu'il est si facile de semer des gouttes de bonheur, pourquoi en être avare? C'est une moisson que l'on se prépare pour plus tard. Peut-être qu'un jour nos greniers de bonheur seront vides, et c'est alors qu'en repassant sur notre route l'on verra que notre semence a mûri, et l'on reviendra les bras pleins de gerbes dorées.

Semons du bonheur pour plus tard, partout autour de nous, aussi loin que possible. Si au lieu d'un regard indifférent, d'une parole brusque, trop vive et peut-être blessante, nous pouvions substituer un sourire, une parole aimable, comme notre vie et celle des autres seraient différentes! Si l'on pouvait passer comme un rayon de soleil dans la vie des autres, notre propre vie en serait réchauffée et embellie, car le soleil fait s'épanouir les fleurs, donne la vie, la beauté. Que deviendrait la terre sans le soleil, et que deviendrait la vie sans la chaleur des relations humaines?

Voici le printemps, la nature se réveille, tout s'épanouit. Laissons aussi notre coeur s'éveiller, notre âme s'épanouir. Que le sourire fleurisse sur nos lèvres, et notre propre vie en sera embellie et parfumée. L'on récolte ce que l'on sème, et si l'on sème des ronces gare aux épines!

En avant donc la brigade des sourires — le régiment des paroles aimables. Marchons... marchons... étendards déployés! En avant! vers la conquête des coeurs!

— JARDIN ABANDONNE.

ROMANCE

Je veux te prouver ma tendresse Par des baisers, une caresse. Des sourires, beaucoup d'amour Et puis des larmes tour à tour...

J'aime le doux bleu de tes yeux Et leur éclat mystérieux. J'ai cru deviner ta belle âme Dans leur éblouissante flamme.

Tu ne m'as jamais dit: "Je t'aime", Mais je l'ai deviné quand même. Quand, un soir, tes cheveux, à toi Frôlèrent le bout de mes doigts.

Tu m'as regardée, j'ai souri Et nous avons tous deux compris... La nuit était venue Et moi j'étais émue.

Tu ne m'as jamais dit: "Je t'aime", Mais je l'ai deviné quand même...

— FLO.

LA VIEILLE FILLE MODERNE

Nous avons oublié la vieille fille d'autrefois; elle fait place aujourd'hui, à un type attractif et plaisant, elle n'est plus la traditionnelle longue et mince qui n'aime que son chat et son perroquet. La vieille fille moderne est grasse et jolie, deux fossettes se forment dans ses joues à ses moindres sourires. Ses yeux francs et doux brillent gaiement l'automne de sa jeunesse, son rire est aussi musical qu'un gazouillis d'oiseaux. Elle s'habille bien, porte le nouveau, tout comme la jeune fille, elle va aux banquets, soirées, concerts, sans scrupules, et trouve toujours quelqu'un qui se fasse un plaisir de l'accompagner.

Quand, par hasard, nous passons chez elle, nous sommes toujours surpris de voir dans quel décor artistique elle vit, et elle reçoit avec une si chaude réception que souvent on en oublie nos rendez-vous avec les jeunes modernes, toujours si occupées d'elles et de leurs aventures.

La vieille fille moderne est aussi bonne et attractive que la jeune, en plus elle a son livre de banques et ses dividendes, en un mot elle est indépendante et les messieurs aiment à l'avoir près d'eux. Pourquoi en serait-il autrement?

— FROU-FROU.

REPONSES DES CORRESPONDANTS

ROD. — Je mets de côté toutes mes espérances — pour plus tard — et avec toute mon amitié j'offre de m'unir à Solange pour panser les blessures anciennes. Croyez qu'un Sourire tremblant a souvent caché des larmes, alors si vous êtes triste je veux vous consoler ou pleurer avec vous. Ma pensée souvent effleure la vôtre et elle vous enveloppera toujours de son souffle amical. Aux effluves du printemps qui se font si grisantes, je mêle la magie de ma tendresse consolante et vive, et mon plus lumineux...

— Sourire.

SOLANGE. — Me permettez-vous, un jour, de goûter la douceur de votre amitié, ma Solange si chère?

J'Y SUIS, J'Y RESTE. — Où êtes-vous, soeur-rette? Restez parmi nous, dites? Votre amitié nous manque vous savez, alors revenez. Vous voulez bien?

— Sourire

(Suite à la page 44)

Tube d'essai de 10 jours

GRATIS

Envoyez le coupon

par la poste



C'est la couche pelliculaire qui recouvre vos dents qui les enlaidit

Passez votre langue sur vos dents et vous la sentirez.

Faites briller ces dents ternes; commencez cette nouvelle méthode dès aujourd'hui.

PARTOUT l'on voit des dents plus blanches, des dents claires et brillantes. L'on vous offre gratuitement un essai de 10 jours de la méthode pour obtenir ce but. Vous n'avez qu'à envoyer le coupon par la poste.

Le résultat vous surprendra. Vos dents sont recouvertes d'une malpropre couche pelliculaire que les méthodes ordinaires ne peuvent victorieusement combattre. Sous cette couche se trouvent les plus jolies dents blanches que vous puissiez envier.

La grande ennemie des dents

La couche pelliculaire est la grande ennemie de la beauté des dents. C'est

la cause principale, d'après les plus hautes autorités en art dentaire de l'univers, de la plupart des maux de la dentition. Elle s'attache aux dents, pénètre dans les fentes et y reste. Les microbes y germent par millions. Ceux-ci avec le tartre sont la principale cause de la pyorrhée.

Vous ne pouvez avoir de plus jolies dents blanches; vous ne pouvez avoir de dents plus saines, si vous ne combattez pas cette couche pelliculaire.

Envoyez ce coupon par la poste. Ou demandez la pâte Pepsodent à votre pharmacien. Ne croyez pas qu'il soit possible d'obtenir les mêmes résultats avec les anciennes pâtes dentifrices. Commencez dès aujourd'hui à embellir votre dentition.

GRATIS Envoyez ceci pour un tube d'essai de 10 jours à Pepsodent

THE PEPSODENT COMPANY, Boîte 0000, 1104 S. Wabash Ave., Chicago, Ill. E. U. A.

Envoyez à

Nom

Adresse

UN SEUL TUBE PAR FAMILLE

MEUBLES CAPITONNES

REMIS PAR LE DEGRAISSAGE EN ETAT DE NEUF

Sans déranger en rien vos meubles, nous pouvons en nettoyer le capitonnage, enlever les taches, etc.



TOILET LAUNDRIES LIMITED UPTOWN 7640 242, RUE GUY

"LE MEILLEUR A L'EPREUVE"

FUMEZ

LE CIGARE "1924"

EN VENTE PARTOUT : 5 CENTS

Tel. : Clairval 1160

# Votre Garantie de Pureté

Si vous achetez des "Maple Buds" de Cowan, vous êtes certains qu'ils sont purs. Le nom de "COWAN" est marqué sur chaque morceau.

Il se fabrique des bonbons qui ressemblent aux "Maple Buds" de Cowan—mais ils n'en ont pas le goût. Parfois même, les noms de ces bonbons résonnent comme "Maple Buds".

## COWAN'S CHOCOLATE MAPLE BUDS

Non seulement ils sont purs, mais exquis et bienfaisants. Les enfants les aiment. Les gens plus âgés savourent, avec délice, ce chocolat nutritif et délicieux.

Mais, afin d'être certains de la pureté, demandez toujours les "Maple Buds" de COWAN, et pour votre propre protection, voyez si le nom est bien marqué sur chaque morceau.

Les "Maple Buds" de Cowan sont une sucrerie exquise de chocolat au lait; ils se vendent partout en paquets de 5 et 10 cents; en boîtes d'une livre et demi-livre; et en grosses quantités.

*S'ils ne sont pas marqués "COWAN'S"  
Ce ne sont pas des "MAPLE BUDS"*

G245-F

Avez-vous essayé le COWAN'S LUNCH CRISP, une nouvelle tablette de chocolat exquise.

### COUPON D'ABONNEMENT

## Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

### VIENT DE PARAITRE

## LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police. Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies.

BEAU VOLUME DE  
200 PAGES

NOMBREUSES  
ILLUSTRATIONS

PRIX \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur  
ALBERT PLEAU, St-Vincent de Paul, Qué. Can.



JE SEME DU BONHEUR

### Le Foyer du Petit Jardinier

REPONSES DE PETIT JARDINIER

SPERANZA CORTEZ. — J'ai si souvent tendu mon arc, ma bonne amie, que je ne crains plus qu'il se brise. Il est fait d'une volonté de fer! Cependant, je ne dois pas trop présumer sur mes forces, car de plus énergiques que moi ont dû ployer sous le poids de la douleur. Soit. Viens ce jour, je courberai la tête. En attendant, je veux soustraire de la souffrance, cette force mystérieuse qu'elle recèle et qui donne le courage de supporter les plus grandes épreuves. Imiter-moi, ma bonne amie, votre énergique résistance ne sera pas vaine et vous avez trop bien souffert pour que votre volonté chancelle. Non; ce n'est pas une effervescence passagère que votre admirable courage, c'est regarder la vie en face sans être ébloui par son mirage, mais sachant aussi discerner ce qu'elle renferme d'admirable. Vous ne pouvez pas cultiver les fleurs du souvenir, dites-vous? Je vous plains, ma pauvre amie. Mais vous pouvez regarder l'horizon de votre avenir, vous pouvez semer encore dans les sillons de votre présent la semence de l'espérance que vous récolterez dans un prochain avenir. Mais non, ce n'est pas du rêve que votre aspiration vers ce repos... ou plutôt, oui, c'est un rêve dont la réalisation viendra couronner votre sublime sacrifice. C'est en combattant que j'ai atteint le faite du bonheur. C'est aussi en combattant, que je sortirai de l'abîme du malheur. Je vous ai devancé dans le chemin de la vie, puisque du malheur j'ai franchi les bornes et, après avoir escaladé le bonheur, je reviens au point de mon départ. Puisse-je vous attendre plus longtemps au sommet de la joie, c'est le vœu le plus cher que je forme pour vous. En attendant, ma valeureuse amie, qu'aucune défaillance ne vienne abattre votre courage. Vous connaissez trop le prix du bonheur pour croire qu'il nous arrive tout fait. Il faut en arrondir les angles, le polir et lui donner les dimensions propres à notre exigence. Je me suis meurtrie les mains pour édifier mon Temple, mais j'y ai goûté tant de joies! Seulement, tout croule en cette vie, même les temples de granit. Qu'importe, tant qu'ils durent ils abritent nos misères.

MONY. — Je reviens d'un petit voyage au pays de mon rêve. La nature s'était parée de son plus beau vert et les oiseaux étaient en fête. De grand matin, je me suis levé afin de jouir du magnifique lever de soleil qui brillait de tout son éclat fulgurant. Le concert des oiseaux préluda, puis le zéphyr accourut et l'orchestre atteignit son diaphane, lorsque le soleil plana majestueusement au-dessus des grands érables verts. Jamais je n'ai tant vu et tant entendu une aussi grande variété d'oiseaux. C'est le temps de la nidification. Heureux petits oiseaux qui peuvent reconstruire leur nid sur les branches montées d'un arbre. J'ai revu mon "solitaire" mais je n'ai pas eu le courage d'aller m'asseoir sous son feuillage, quoiqu'il semblait me tendre ses rameaux. Mon petit ruisseau, dans son langage, m'invitait cordialement à venir boire de son eau pure et froide, je n'y suis pas allé. Mais ça passera, ma grande, et j'irai m'agenouiller devant lui en cueillant des fleurs de souvenir.

VIEILLE FILLE. — Vous avez raison, mille fois raison. Je ferai ce que vous dites afin d'éloigner ces "ouvriers" de malheur, moins pour moi que pour celle qui m'est chère: ma mère. Pour moi... volontairement, je me joindrais à eux et ne serais pas le moins effectif au travail, mais je ne veux pas qu'on ressente ce que j'ai senti. Merci, ma brave amie. Je sais quel cœur généreux bat dans votre poitrine, une "maman" ne saurait mieux que vous consoler son grand garçon. Oui, c'est compris, je vous le promets, ma grande sœur, je ferai ce que vous me demandez.

MANNIT. — Il me fait plaisir de vous accepter au Foyer, gentille sœur. En effet, la vie a ses épreuves mais elle a aussi ses roses qui sont l'image de notre jeune âge. Un rayon de soleil les feront s'épanouir. Venez au Foyer, c'est là que le soleil dirige ses rayons les plus vivifiants.

PETITE PATIENTE. — De graves circonstances m'ont empêché de vous remercier avant aujourd'hui de votre gracieux souvenir. Je m'empresse de le faire et vous prie de recevoir mes meilleurs remerciements. Vous m'avez fait plaisir, vous ne sauriez croire combien.

AMOUREUSE VIOLETTE. — Buffon a dit: le style, c'est l'homme, et il n'a jamais si bien dit. Par correspondance, vous connaissez mieux un quelqu'un, car le style ne ment pas. On peut déguiser son écriture mais difficilement son style. Il est vrai qu'il faut savoir juger d'après le style. — Mais oui, vous pouvez l'inviter. Un conseil: un garçon qui vénère ses parents, vénère son amie et idolâtre son épouse, car il aura reçu cet héritage du cœur de sa maman. Bon sang ne peut mentir. Vous êtes la bienvenue au Foyer.

MIRZA. — Oui, petite amie, la saison me promet beaucoup de joies. Tiendra-t-elle parole? je le souhaite. Car plus d'un voyage sont projetés avec ma mère; vous devinez où? Les Laurentides nous envoient un parfum doux et attirant.

LETTRE NOIRE. — Oui, mon amie, j'ai lu ce roman: "Aime et tu renaitras". Méditez bien ces paroles: Aimez et tu renaitras. Vous avez vécu parce que vous avez aimé, vous revivrez le jour où vous aimerez de nouveau. Que ce mot ne vous effraie pas, quoiqu'il sonne lugubrement à vos oreilles. Par le courant de ce grand fleuve qu'est le monde, nous sommes entraînés, semblables à des bois flottants, vers un rivage inconnu; et, coûte que coûte, nous en toucherons les bords, malgré les quelques arbres qui seront restés parmi les rochers, sur la grève. Ce rivage inconnu, c'est l'amour. Vous aimerez de nouveau car la vie continue, malgré et peut-être, à cause des deuils qui semblent vouloir en arrêter le cours. Je comprends combien est lourde parfois la solitude, c'est une mauvaise conseillère. Je vous conseille d'écrire souvent au Foyer, où vous vous sentirez moins seule. Je ferai mon possible pour vous écrire souvent. Ne pleurez plus, voulez-vous, ma bonne amie?

COLOMBE ANXIEUSE. — La jalousie est toujours "mal placée", mademoiselle. C'est une tache sur une belle robe. Vite, il faut l'enlever. L'amour exempt de jalousie est peut-être très rare, c'est pourquoi le vrai amour l'est encore plus. Vous aimez, mais... Vous avez confiance en lui, mais... Tous ces mais sont le venin que la jalousie distille dans les cœurs. Il faut avoir plus confiance que cela envers votre ami. Et de son côté, s'il vous aime réellement, il peut bien faire disparaître ce sujet de jalousie; c'est l'homme qui doit inspirer le plus de confiance, car il est susceptible en cette matière.

JULIE. — Jusqu'à preuves contraires, je nie catégoriquement que ces personnes soient les promoteurs de ces danses. Vous avez dû être mal renseignée, mademoiselle. — Ce qu'il y a que je n'aime pas dans Loti? Je n'aime pas cet extravagueur, ce semeur de rêves qui captive et charme ses lecteurs que pour mieux infiltrer dans les âmes sa doctrine pernicieuse, qui est celle-ci: "Le temps et la débauche sont deux grands remèdes... Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de morale; rien n'existe de ce qu'on nous a enseigné à respecter; il y a une vie qui passe, à laquelle il est logique de demander le plus de jouissance possible... J'ai pour règle de conduite de faire toujours ce qu'il me plaît, en dépit de toute moralité, de toute convention sociale. Je ne crois à rien ni à personne; je n'aime personne ni rien; je n'ai ni foi, ni espérance." (Aziyade) cité par l'Abbé Bethléem, page 92. Après cela, si vous êtes entichée de Loti, c'est le cas de dire que les goûts ne sont pas discutables. Pour Ardel, je l'admire et je le hais, à cause du trop grand nombre de jeunes filles qui se plaisent à sa sensualité. Cette femme écrit deux genres tout à fait différents. Ses bons livres peuvent être mis entre toutes les mains, et ce ne sont pas les moins intéressants, je vous l'assure. En lisant la Revue Populaire, vous verrez si j'ai raison. Sans être défendus, ses autres livres ne sont pas pour jeunes filles, et l'Aube, en particulier. Croyez que je parle avec connaissance de cause, j'ai lu l'oeuvre complète d'Ardel et de Loti.

FLEURETTE. — Merci de votre sollicitude à mon égard. Votre souvenir sera toujours pour moi un talisman en qui j'aurai une très grande foi.

MUGUET. — Parlez-moi encore, toujours comme cela, mon beau muguet. Vous ne sauriez croire toute la joie que j'en ressens. J'aime déjà votre coin éloigné de la civilisation où les moeurs ancestrales règnent encore; c'est comme chez moi, là-bas, dans le pays ensoleillé des Laurentides. N'est-ce pas qu'il fait bon vivre là? Cela nous reporte au bon vieux temps, et lorsque nous fouillons dans nos vieux livres je passe renait dans le présent, car l'âme des aïeux préche encore l'exemple dans ces coins oubliés de notre pays. Votre remarque est juste. En effet, l'autre monsieur était plus heureux, oh! beaucoup plus heureux. Tant que celui-ci... pour de peindre plus au naturel, il aurait fallu enlever le personnage, à sa droite, mais ne vaut-il pas mieux garder l'illusion qu'elle est toujours à côté de lui? L'illusion, c'est la vision d'un bonheur, qui reste gravé dans notre âme.

ASMEB BEN HASEN. — Auriez-vous laissé là ce pauvre Asmeb etc., Petite Idole? La perspective des vacances en est-elle la cause? Je crois saisir votre idée. Vacances, vacances, plus de soucis, plus de labeur! Je serai l'idole de ma famille. Lorsque je dirai: Je veux, chacun s'empressera de se soumettre à ma loi.

Vacances vacances, c'est le repos, c'est le bonheur! Vacances! Vacances!

P.S. — Félicitations pour votre succès.

COEUR D'OR. — Vous portez à merveille votre pseudo. Je n'en connais qu'un seul qui vous irait aussi bien: Spirituelle. J'aime votre manière de "reprocher", quoique je ne le mérite pas toujours. En effet, j'ai beaucoup souffert mais c'est fini. Non, ce n'est pas une peine de cœur, ma petite amie. Il faut plus que cela pour faire pleurer un Petit Jardinier.

(Suite à la page 45)

**Donne Bonne Bouche**

La Saveur Dure

**WRIGLEY'S MINTS**  
SUGAR COATED

Après avoir mangé ou fumé, la gomme WRIGLEY rafraîchit la bouche et parfume l'haleine. Plus qu'une friandise — elle procure un bénéfice absolu.

**WRIGLEY'S**

"Après Chaque Repas"



Le Foyer du Petit Jardinier

REPONSES DES CORRESPONDANTS

**INCREDULE.** — Oui, la sincère amitié existe, et c'est une plante frêle et délicate au parfum suave, mais rares sont ceux qui peuvent la trouver et la cueillir! Elle est parfois le petit ruisseau cristallin qui murmure et qui, tout en chantant, conduit vers le grand fleuve de l'amour! Y a-t-il de vrais amis sur cette terre? Vous qui avez trouvé peut-être une main charitable pour vous relever, vous que de bons conseils ont maintenu dans le droit chemin, vous dont le cœur avide d'aimer à tressaillir sous un doux et profond regard, répondez, et dites-moi s'il y a de vrais amis! Le cœur est fait pour aimer, c'est une loi de la nature, loi divine qui s'étend à tous les humains. L'amour est le mobile de tout sur cette terre, c'est lui ce fol amour des conquêtes et des honneurs qui, allumé dans le cœur d'un tyran, a alarmé le monde, c'est l'amour de la patrie menacée qui, pour repousser le bras envahisseur, a fait verser des flots de sang! C'est encore lui qui, sous notre ciel canadien, a réveillé les énergies, armé les cœurs de courage et rendu forts comme des lions, les défenseurs de notre belle langue française! Oui, le cœur est fait pour aimer, et c'est Dieu qui l'a voulu ainsi! C'est pourquoi un véritable ami est un trésor précieux, lorsqu'on le possède; donnez-lui une grande partie de votre cœur, fermez les yeux, et votre main dans la sienne, laissons-nous guider sans crainte sur la route de la vie... Avec lui, partageons nos joies comme nos peines! "Perdre un ami", a dit Balzac, "c'est mourir un peu!" Donc, compter une amitié nouvelle, c'est sentir une vie plus chaude, plus vivante. Et l'amitié sincère que vous m'offrez, je l'accepte de grand cœur, car je la sais désintéressée et généreuse! Savez-vous que vous me faites l'idée de n'être pas *Incédule* du tout, monsieur, et je vois d'ici votre sourire lorsque vous lirez ces lignes. Je vous entends dire aussi: "Peste! quelle chaleur pour me convaincre, moi qui suis tout simplement de son avis!" et la preuve, la voici: c'est votre amitié sincère que vous voulez bien m'offrir. Votre émotion est-elle vraie, j'en doute fort! et pourquoi m'admirez, moi, une *Eau qui Dort*, que personne n'a eu le don de réveiller, pas même votre gentille tirade à mon adresse. En effet, c'est un très grand malheur, que vous ne puissiez pas lire dans mes yeux, car que de choses vous y trouveriez! Puisse un rayon de mes yeux, pénétrer en votre cœur et l'adoucir afin qu'il puisse aimer d'amitié et d'amour, selon votre choix! Revendrez-vous causer, monsieur *l'Incédule*? En attendant, recevez un sourire de...  
— *L'Eau qui Dort.*

**PETIT LUTIN.** — J'ai toujours été curieuse de faire la connaissance d'un lutin! Viendrez-vous rôder un peu dans mon jardin par un de ces beaux soirs de lune?  
— *Jardin abandonné.*

**PETITE FEE DE L'ESPERANCE.** — Pourquoi avoir attendu si longtemps, puisque là était votre désir? Chassez cette timidité et venez sans crainte vers moi. Ignorez-vous que mon amitié vous désire? J'avais l'Espérance que vous viendriez, Petite Fee... et vous voilà. Vite, amie, cueillez cette rose avant qu'elle ne se fane et réchauffez ses pauvres pétales de votre chaude amitié. Près de votre cœur Rose Rouge se trouvera si bien, gentille amie. En échange, je prends celle de l'Espérance... que vous me reviendrez bientôt. Baisers, sœur chérie. — *Rose Rouge*

**PETIT DIABLE.** — Chanceuse, votre Rose, que vous avez accepté!... Je vous assure que je suis très contente que vous soyez venu me le dire, car je me croyais oubliée. Je voudrais vous lire très souvent, mon cœur a tant besoin de votre douce chaleur... Chauds baisers, ma charmante amie. — *Rose Rouge.*

**PETIT LUTIN.** — Merci pour le doux billet et surtout pour votre amitié... si sincère. Vous savez si bien demander et aussi... si bien me sourire, que je n'ai pas pu vous refuser, et j'ai laissé vos lèvres déposer longuement ce baiser si tendre. Souriez, amie, souriez encore... souriez-moi; cela fait tant plaisir à votre... — *Rose Rouge.*

**ROD.** — Je suis heureuse de retrouver votre pensée si près de la mienne, charmant frère. Avez-vous aperçu ce doux sourire, en contemplant ce gentil poupon? Et tenez, en me voyant mentionner votre nom à mon grand, il sourit de nouveau. Vraiment, je crois que c'est un plaisir pour lui, de m'entendre parler de vous... tout comme s'il comprenait, le chéri. Oh! que j'ai hâte à ce temps où je pourrai tout lui apprendre et qu'il ne me comprendra pas qu'avec ses jolis yeux... oui, ils sont jolis, vous savez... deux vrais perles. Mon grand vous remercie de ce joli geste et il ne parle plus de vous sans dire: ami Rod. — *Rose Rouge.*

**A TOUS.** — Je m'adresse à tous les cœurs généreux du Foyer afin de recevoir quelques paroles de consolation, qui seront un baume bienfaisant à mon cœur désolé. Vous ne sauriez croire ce que je souffre d'être éloigné d'une amie à qui j'ai donné tout mon amour, sans aucun partage, et de voir qu'aujourd'hui elle me traite d'ingrat. Je suis peut-être coupable, car je suis forcé, pour une raison grave, et surtout personnelle, de rester silencieux, et cela depuis janvier dernier. Comme toute personne qui aime, je ne puis lui en vouloir, et je lui pardonne volontiers toute la peine qu'elle me fait, car je comprends qu'elle doit être impatientée de ce silence. Qu'elle reçoive un autre ami afin de m'oublier, ça sera déjà un grand sacrifice pour moi, mais pour mériter ce titre d'ingrat, je jure que je ne le mérite pas, et jamais je n'oublierai celle à qui j'ai donné mon cœur, et avec la grâce de Dieu je veux lui rester fidèle pour toujours. Dans quelques mois je pourrai aller réclamer sa fidélité promise et si par malheur, l'oubli a pris place dans son cœur, que ferai-je? Maintenant, chers amis, dites-moi si je dois retourner afin de réclamer son amour, ou la laisser avec son nouvel ami, oubliant celui qu'elle croit ingrat. A vous tous de me juger selon votre pitié, et soyez assurés que j'accepterai tout avec résignation et que je garderai un profond souvenir de tous ceux ou celles qui auront eu la générosité de venir en aide à — *Troène.*

**LA DAME AUX CAMELIAS.** — Bonjour, belle Dame, avez-vous oublié... — *Petite Reine.*

**REGINE DE VINCY.** — Après une longue maladie, je rentre au Foyer pour venir saluer ma noble Régine qui attend peut-être un mot de... — *Petite Reine.*

**MENDIANTE D'AMITIE.** — J'accepte avec joie l'amitié que vous daignez m'offrir, et en retour, je vous amène dans mon château où vous trouverez l'affection et les tendres caresses de... — *Petite Reine.*

**GUY D'ARTAGNAN.** — Je suis enchantée de faire la connaissance d'un chevalier tel que vous. Je viendrai certainement causer avec vous. — *Petite Reine*

**PEU D'ESPOIR.** — Allons, amie, ne dites plus que je ne veux plus de vous, quoique vous êtes inconnue; je vous aime beaucoup déjà, il ne faut pas me gronder, cette fois. Je reviendrai plus souvent. Un bon baiser de... — *Petite Fée de l'Espérance.*

**PRISONNIERE D'AMOUR.** — Je suis heureuse de vous lire, Prisonnière chérie; je ne savais que vous aviez reçu mon billet. Revenez. — *Petite Fée de l'Espérance.*

**ROSE ROUGE.** — Je suis nouvelle et suis attirée vers vous par vos pétales éclatants. Me permettez-vous de déposer un baiser sur votre cœur velouté de rose? — *Mammit.*

**PETITE SOEUR.** — Voulez-vous être ma petite sœur? car je suis privée du bonheur d'en posséder une, la seule que j'eus étant morte en bas âge. Dites, voulez-vous? je vous gâterai bien. Amitiés. — *Mammit.*

Le nouveau moyen facile d'avoir de beaux parquets cirés



LES artistes décorateurs s'accordent à dire que la beauté d'une pièce dépend en grande partie de la beauté de son parquet. Choisissez une cire à polir qui a résisté à l'usure des siècles — la cire à polir des magnifiques châteaux et palais d'Europe. Dans un parfait état de conservation, ce parquet ciré prend avec les années du luisant et des tons plus chauds. Vous pouvez facilement embellir vos propres parquets de ce même fini merveilleux.

**LA CIRE LIQUIDE JOHNSON**

Les planchers cirés, en plus d'être de belle apparence, comportent plusieurs avantages pratiques. Ils dissimulent les égratignures — ne sont pas glissants — et les endroits où l'on passe le plus souvent peuvent être recirés isolément. Les planchers cirés sont en plus économiques. Le nouveau moyen facile de cirer planchers et linoléum est d'employer la cire liquide Johnson appliquée avec une vadrouille Johnson et polie avec une brosse chargée d'un poids.

- Nécessaire à Polissage de parquet de \$7.25 pour \$5.50**
- 1 pinte de cire liquide Johnson..... \$1.50
  - 1 vadrouille Johnson ..... 1.50
  - 1 brosse chargée d'un poids Johnson ..... 4.00
  - 1 livre Johnson sur l'embellissement du foyer ..... 25
- \$7.25**
- Une économie de \$1.75 !

Cette offre est valable dans les magasins à rayons, pharmacies, épiceries, quincailleries, chez les marchands de peintures. Si votre marchand ne peut vous fournir le nécessaire — écrivez-nous pour savoir le nom du marchand le plus proche. Chacun de ces articles peut être acheté séparément.

Demandez un exemplaire GRATUIT du Livre Johnson sur l'embellissement du Foyer chez votre meilleur quincaillier ou marchand de peintures. Ou écrivez-nous pour l'avoir — GRATIS et poste payé.

**S. C. JOHNSON & SON, LTD.**  
"Experts dans le finissage du bois"  
TORONTO MONTREAL WINNIPEG  
Usine: Brantford

**S. C. JOHNSON & SON, LTD.**  
Dépt. LE-3, BRANTFORD

J'inclus la somme de \$5.50 pour laquelle vous voudrez bien m'envoyer, poste payée, votre *Nécessaire à polissage de parquet* spécial de \$7.25.

Mon marchand est .....

Mon nom .....

Mon adresse .....

Localité et province .....

**"La mode exige des souliers bien cirés"**

Et la Mode a appelé à son aide un nouveau produit "2 dans 1" — Crèmes pour chaussures "2 dans 1" — pour préserver et cirer les élégants souliers de couleurs en vogue de nos jours. Des milliers de femmes n'en emploient jamais d'autres. Rappelez-vous le nom, *Crème pour Chaussures "2 dans 1"*.

Envoyez 10c pour recevoir notre intéressante brochure, "Empreintes de l'Histoire" — contenant des conseils sur le soin des chaussures.

Ecrivez à:

**F. F. DALLEY CO.**  
of Canada, Limited  
53 James St. S.  
Hamilton, Ont.

CIRAGES POUR CHAUSSURES

**2 IN 1** Shoe Polishes

En Voyageant, Utilisez les **CHEQUES DE VOYAGE de la DOMINION EXPRESS COMPANY**

Acceptés dans tout le Monde

Les cors rendent les pieds infirmes et font une torture de la marche et pourtant tout le monde a à sa portée le soulagement certain sous forme de *Holloway's Corn Remover*.

**HIRONDELLE PASSAGERE.** — Ma charmante petite Passagère, votre accueil est trop charmant pour un Magicien tel que moi, et même vous dites que je vais avoir de la pratique de votre part? Ah! mais savez-vous que c'est là un désir très ardent que caresse en ce moment votre très humble... — *Grand Magicien.*

**A TOUS.** — Qui viendra me bonjourner?... en s'abritant sous mon... — *Ombrelle.*

**POUDRETTE.** — Toutes les coquettes se sont emparées de vous et vous garde précieusement, car une poudrette et une coquette, ce sont deux inséparables, n'est-ce pas? Souriez toujours, vos amis sont légions... et moi aussi, je vous garde, car j'aime bien Poudrette. Revenez souvent au petit... — *Oeillet de Poète.*

**AUX NOUVEAUX et NOUVELLES.** — Bienvenue à tous; venez causer, je serai heureuse de vous répondre. Une pluie de baisers et sourires d'un... — *Oeillet de Poète.*

**TEINT DE NACRE.** — Ma première amie, ne m'accusez pas d'indifférence. Tous les sourires que je vous ai adressés se sont perdus en route. Baisers tendres à vos mignons; maman jolie, à vous une caresse fraternelle et à votre cher grand un amical... — *Sourire.*

**SANS AMOUR.** — Un baiser pour vous?... j'en serais charmée, petite chérie. Mais cueillez-je vous-même et défendez de venir lorsque je dors, je serais capable de vous le reprendre, pour vous punir, car je veux en jouir moi aussi. Je vous attends... — *Sourire.*

**CYPRES DU VAL.** — Je voudrais, comme les grandes dames d'autrefois, savoir faire une belle révérence pour accueillir ce doux sourire. Vous m'avez dit d'obéir aux impulsions de mon cœur, alors j'ai bondi de joie à votre amical accueil. Si elle osait sœur chérie, tendrait maintenant son front avec un doux... — *Sourire.*

**BOUQUET DE ROSES.** — Tout un bouquet de roses qui vient à moi si gentiment! Comme mon jardin va embaumer! Il commence déjà à se fleurir, et bientôt ce ne sera plus du tout un... — *Jardin abandonné.*

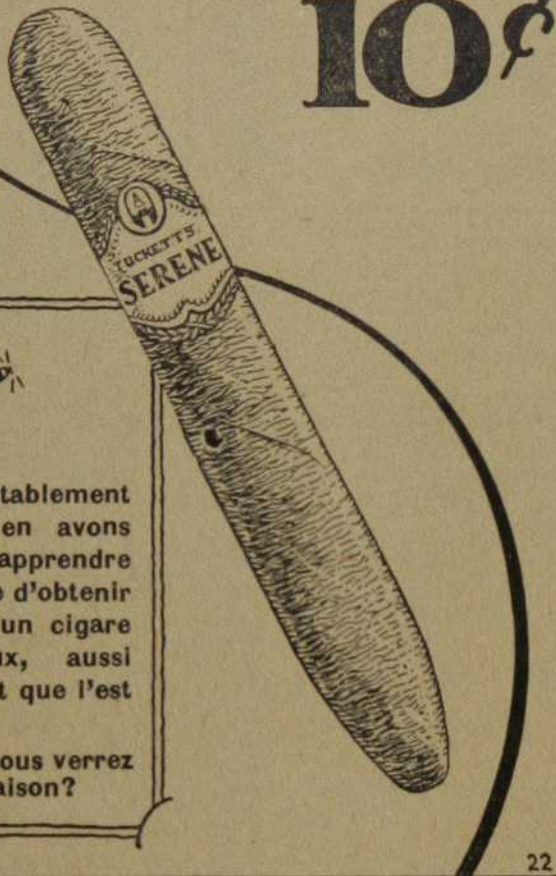
**PEU D'ESPOIR.** — Comme votre nom est mélancolique! L'espoir, c'est comme le soleil; s'il se cache pour un temps il finit toujours par reparaitre. Ouvrez tout grand votre cœur à ses rayons bienfaisants; il vous réchauffera et réparera comme une nouvelle vie dans vos veines. Souriez-moi avec des yeux brillants d'espoir, voulez-vous? — *Jardin abandonné.*

**VIELLE MAMAN.** — Je n'ai plus de maman, et beaucoup de caresses qui se gaspillent; en accepterez-vous quelques-unes? — *Jardin abandonné.*

TUCKETTS

# SERENE

## 10¢



Vous serez véritablement charmé, nous en avons la conviction, d'apprendre qu'il est possible d'obtenir pour dix sous, un cigare aussi savoureux, aussi doux et bien fait que l'est le "Serene".

Essayez-le! Et vous verrez si nous avons raison?

22

# ALASKA

*Le Pays des Spectacles Etranges et des Beautés Souveraines*

Imaginez un chaos de montagnes gigantesques et couvertes de neige, des villages curieux nichés dans des anfractuosités de la côte abrupte, des glaciers immenses sur lesquels se joue le soleil et, marquant le site des bourgades indiennes, des totems mystérieux qui rappellent des légendes fantastiques.

Toutes ces merveilles et mille autres sont facilement accessibles. Un train de luxe du Chemin de Fer National du Canada vous mène au Pacifique par une route qui traverse les Rocheuses et est superbe par elle-même.

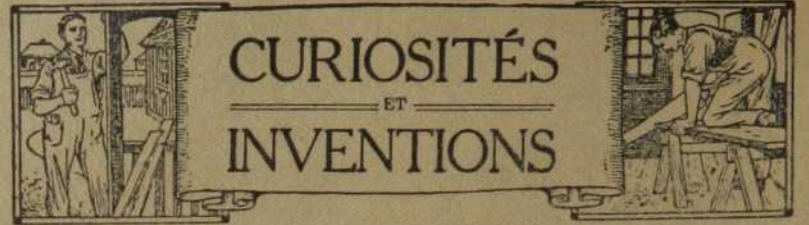
A Vancouver vous prenez l'un des navires du Chemin de Fer National du Canada, vrai palace flottant, et pendant les cinq jours qu'il faut compter pour aller à Skagway vous voyez se dérouler sous vos yeux les paysages de la côte du Pacifique, des paysages uniques au monde.

Le Continental Limité quitte Montréal à 10h15 tous les soirs pour Winnipeg, Saskatoon, Edmonton et Vancouver.

Demandez les brochures descriptives et renseignez-vous sur les tarifs réduits pour touristes.

Bureau des Billets en Ville,  
239 rue St-Jacques,  
Montréal

CANADIAN NATIONAL RAILWAYS



## CURIOSITÉS ET INVENTIONS

### UN BON MOYEN DE CONSERVER LES OEUFS

L'immersion des oeufs dans une solution de silicate de soude est encore, de tous les moyens indiqués, le plus pratique pour les conserver.

Les pots de terre sont pour cela les meilleurs récipients. Vous préparez une solution de silicate de soude dans la proportion d'un cinquième de livre par pinte d'eau. Cette eau doit être bouillie pour la stériliser, puis utilisée froide.

Les oeufs doivent être noyés dans au moins trois pouces de la solution.



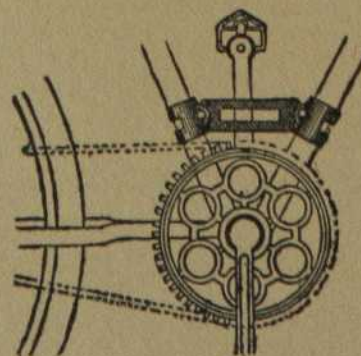
Pour se bien conserver, ils doivent être choisis propres, frais et de préférence non fécondés.

Il y a lieu de veiller à ce que les oeufs restent bien noyés dans la solution de silicate de soude, et en cas d'évaporation, ajouter de l'eau froide, mais toujours de l'eau bouillie.

Quand on veut faire cuire les oeufs à la coque, il est nécessaire de perforer la coquille que la solution de silicate de soude a imperméabilisée et qui craquellerait, pour donner issue à la réserve d'air qui filtre de la coquille lorsque l'on cuit des oeufs frais.

### UNE POIGNEE POUR PORTER VOTRE BICYCLETTE

On sait que rien n'est plus incommode à porter qu'une bicyclette: qu'il s'agisse de franchir un fossé ou une barrière, on en est fort empêtré, ne sachant par où la prendre. M. Chevalier



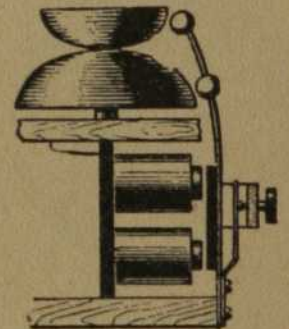
a imaginé une poignée qui s'adapte, au moyen de deux colliers, au-dessus du

pédalier. La poignée elle-même est en métal quadrillé pour ne pas glisser dans la main.

### SONNETTE ELECTRIQUE A DEUX SONS

Une sonnette électrique ordinaire, avec son appel haut et aigu, peut être transformée facilement en un signal harmonieux et agréable par la simple addition d'un autre timbre et d'un marteau.

Le timbre supplémentaire peut être celui d'un vieil appareil téléphonique, d'une autre sonnette électrique ou d'un timbre de bicyclette, mais ce qui donnera sans aucun doute un effet plus



agréable encore, est un timbre musical.

Le timbre sur le signal est maintenu en dehors, à l'aide d'un petit boulon; les deux timbres sont boulonnés dos à dos sur le support, en prenant bien soin que le marteau heurte le timbre primitif.

Le second marteau est fabriqué à l'aide d'un petit morceau de fil de laiton auquel on peut souder un morceau de fil ressort, qui à son tour est soudé au bras du battant, de manière que les deux marteaux heurtent leurs timbres respectivement en même temps.

### UNE AFFICHE QUI SE LIT DANS LA GLACE

L'inventeur a remarqué — vous aussi, sans doute — que l'on ne pouvait lire une affiche vue par réflexion dans une glace: chez le coiffeur, par

AFFICHE

VEICHÉ

exemple. La solution est simple. Encore fallait-il y penser. Elle consiste à imprimer des affiches spéciales avec les lettres tournées à gauche, au lieu de l'être à droite.



# Bonne En Tout Temps!

Un délicat stimulant  
Un puissant Tonique  
Un aliment nutritif



*Dow*  
Old Stock Ale  
Mûrie à Point

Prime par la Force et par la Qualité

---



*L'heure de récréation est l'heure  
de votre KODAK*

*Kodaks Autographiques \$6.70 en montant.  
Chez votre fournisseur.*

Canadian Kodak Co., Limited

-

Toronto